

Destinée sentimentale

Les lettres de François Mitterrand à Anne Pinget

Et aussi...

Ubu Trump

La classe ouvrière,
enjeux d'aujourd'hui

« *Seule la liberté
me fait écrire* »

Julia Kristeva,
intelligente
et solidaire

Paracelse
l'infréquentable

L'outre-monde
d'Ádám Bodor

Petits formats (4)



Aux origines du christianisme

Les Premiers écrits chrétiens en Pléiade



Leïla Sebbar

Parler ou ne pas parler l'arabe



LITTÉRATURE

- François Mitterrand** Lettres à Anne. 1962-1995
par Cécile Dutheil **p.3**
- Leïla Sebbar** Je ne parle pas la langue de mon père
par Albert Bensoussan **p.6**
- Julia Kristeva** Je me voyage. Mémoires
par Tiphaine Samoyault **p.8**
- Eugenia Almeida** L'échange
par Albert Bensoussan **p.10**
- Adam Bodor** Les oiseaux de Verhovina
par Linda Lê **p.11**
- Drago Jancar** Six mois dans la vie de Ciril
par Maurice Mourier **p.13**
- Colm Toibin** Nora Webster
par Claude Fierobe **p.15**
- Tsou Yung-Shan** La salle d'attente
par Alicia Marty **p.16**
- Oscar Wilde**
par Jeannine Hayat **p.18**
- Poésie du monde (2)**
par Gérard Noiret **p.19**
- Percy Bysshe Shelley** La révolte de l'Islam
par Marc Porée **p.22**

IDÉES

- Ghislaine Dunant** Charlotte Delbo
par Claude Grimal **p.25**
- Romain Rolland/Stefan Zweig** Correspondance 1928-1940
par Jacques Le Rider et Jean Lacoste **p.26**
- Michel Pastoureau** Rouge : Histoire d'une couleur
par Dominique Goy-Blanquet **p.29**
- Norman Ohler** L'extase totale
par Pierre Benetti **p.31**
- Premiers écrits chrétiens**
par Marc Lebiez **p.33**
- Xavier Vigna** L'espoir et l'effroi
par Maïté Bouyssy **p.36**
- Hillary Clinton**
par Macha Fogel **p.38**
- Ubu Trump**
par Steven Sampson **p.40**
- Patricia Janody** Hors-zone
par Michel Plon **p.42**
- Paracelse**
par Alain Roussel **p.44**

ARTS ET CHRONIQUES

- Gilbert Peyre et Jean Tinguely**
par Gilbert Lascault **p.46**
- Rumeurs et petits jours et Angelus Novus AntiFaust**
par Monique Le Roux **p.47**
- Au Palais de Justice (1)**
par Marie Étienne **p.49**
- Petits formats (4)**
par Évelyne Pieiller **p.52**

Numéro 20

Le romancier américain Sinclair Lewis, prix Nobel de littérature en 1930, a publié en 1935 *It Can't Happen Here*, un roman traduit par Raymond Queneau sous le titre *Impossible, ici*. L'écrivain imagine qu'un démagogue, un sénateur populiste, Berzelius « Buzz » Windrip, parvient à se faire élire président des États-Unis contre F. D. Roosevelt en prônant des « valeurs » autoritaires, inspirées du fascisme. À l'époque, l'avertissement n'a pas eu heureusement de valeur prophétique et la démocratie a triomphé. Tant bien que mal. Certaines de ces idées populistes ont triomphé ce 8 novembre, lors d'une élection démocratique. Nous publions plusieurs textes décrivant l'atmosphère pré-électorale aux États-Unis : l'inquiétude était fondée.

Ces derniers temps, *En attendant Nadeau* a accordé une attention inquiète aux évolutions de la société américaine : Liliane Kerjan et Steven Sampson ont « interviewé » pour nous plusieurs jeunes auteurs américains lors du récent festival *America*, Claude Grimal a évoqué la question noire dans *Black America*, Cécile Dutheil a lu une biographie révélatrice du « Boss », Bruce Springsteen, etc. Mais, au lendemain d'un vote historique, le moment est certainement venu de réfléchir, à nouveau, sur ce système étrange que Tocqueville appelait « *la démocratie en Amérique* ». Nous commencerons par plusieurs contributions originales.

Le contraste est fort, la dimension temporelle bien différente avec François Mitterrand, né en 1916, ministre incontournable de la IV^e République, européen convaincu, et amoureux transi. Fallait-il publier les lettres intimes qu'il a adressées à sa compagne, la distinguée Anne Pinget, de 1962 à 1995 ? La publication du journal éclaire-t-elle l'évolution de l'homme de droite révolté devenant tribun socialiste ? Non sans doute, mais ces documents d'une vie apportent un éclairage attachant sur l'ancrage provincial du Président et sa carrière politique à Paris. Cette écriture lyrique à l'ancienne, cette culture de droite modérée avec ces lectures inactuelles (Jacques Chardonne...) ont presque quelque chose de rassurant.

Loin des États-Unis, proche de la France, la Mitteleuropa se trouve quant à elle en proie à de vieux démons autoritaires et populistes, en Pologne, en Hongrie, ailleurs. Raison de plus pour s'intéresser à la littérature foisonnante de ces cultures mises longtemps sous le boisseau : le surréalisme sombre du Hongrois Ádám Bodor, la Slovénie de Drago Jancar. Toute une partie de l'Europe se réveille dans la douleur des contradictions.

Dans ses mémoires en forme d'entretiens, la linguiste Julia Kristeva revient sur son enfance heureuse en Bulgarie, et sur ses années de formation, riches et diverses, qui la conduisent à Paris en 1965 ; elle maîtrise parfaitement le français, elle a lu Barthes et Blanchot et pourtant elle se sent, intellectuellement, en exil. « *L'étrangère que je demeure* », dit-elle. Tiphaine Samoyault dresse le portrait de cette intellectuelle indépendante.

Autre forme d'exil dans la langue, celui de Leïla Sebbar. Née d'un père « *musulman* » de Ténès, en Algérie, et d'une mère « *chrétienne* » de Dordogne, elle a vécu plus difficilement cette double origine, comme le suggère ce beau titre : *Je ne parle pas la langue de mon père*. Leïla Sebbar se sent étrangère au sein de sa famille, mais cette « *fracture* », note Albert Bensoussan, admiratif, fait naître une « *écriture des deux bords* » dont il salue l'économie.

J. L., 9 novembre 2016

Notre publication en ligne est adossée à une association, En attendant Nadeau. Vous pouvez nous soutenir en adhérant à l'association par des cotisations ou par des dons. Vous pouvez adresser vos chèques à l'ordre de : association En attendant Nadeau, 28 boulevard Gambetta, 92130 Issy-les-Moulineaux en indiquant vos coordonnées (postale et électronique)

Ou donner en ligne sur www.en-attendant-nadeau.fr

Destinée sentimentale

De François Mitterrand, comble de personnage public, viennent de paraître deux ouvrages qui forment une correspondance stupéfiante avec celle qui était sa seconde femme, Anne Pingeot : un impressionnant volume de lettres, accompagné par leur contrepoint, un journal paradoxalement moins intime, pêle-mêle de pensées notées et d'images découpées en souvenir de moments partagés. Cet imagier dense et coloré révèle davantage le politicien, l'homme qui enchaîne les réunions, les rencontres, sillonne le terrain, la lenteur, la patience et l'endurance nécessaires pour devenir président.

par Cécile Dutheil

François Mitterrand, *Lettres à Anne. 1962-1995*.
Gallimard, 1 220 p., 35 €

Journal pour Anne. 1964-1970.
Gallimard, 480 p., 45 €

La première des *Lettres* date de 1962, dix-sept ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale ; la dernière de trente-trois ans plus tard, Noël 1995, il y a vingt ans, autant dire hier, rien, à peine une génération. La durée qui nous sépare de 1995 est donc plus longue que celle qui séparait l'homme amoureux, né en 1916, de l'armistice de 1945. Ne serait-ce que sous l'angle du temps, cette correspondance est vertigineuse. L'ancien président a couvert presque tout le XX^e siècle, il est aujourd'hui le modèle de tous les ambitieux du Parti socialiste, mais c'est un correspondant qui écrit comme avant : avant le Nouveau Roman et le théâtre de l'absurde qui lui sont contemporains, avant la Seconde Guerre puisque la majorité de ses références littéraires datent des années vingt, trente et quarante. C'est aussi un homme qui, en 1963, passe la soirée avec une Américaine (son portrait croqué est très drôle) dont le premier mari était un ami de Gabriele D'Annunzio, poète et cocaïnomane qui fut l'une des sources d'inspiration du fascisme esthétique. Ne serait-ce que sur le temps qui passe, l'enchaînement des âges, le tissu dont l'histoire est faite, la double correspondance amoureuse de François Mitterrand est l'occasion d'un exercice de méditation passionnant.

L'auteur du *Coup d'État permanent*, qui avait femme et enfants par ailleurs, est un être de constance et de continuité. Dans la France de 1962, on ne divorçait pas facilement, encore moins quand on visait la présidence du pays, mais qui saura jamais son attachement à l'épouse officielle et faut-il épiloguer sur ce point ? Ce serait passer à côté du sujet et des

réflexions multiples que ces ouvrages évoquent et suscitent. L'évidence qui se déploie au fil des pages est la vérité d'une « simple » histoire d'amour entre deux êtres que peu de choses, sinon vingt-sept ans, séparent. Anne et François sont tous deux issus de la haute bourgeoisie cultivée, raffinée, sage, enracinée dans le paysage, gens de province, catholiques (elle pratiquante, lui non, mais respectueux, voire admiratif de sa foi, vaguement taquin çà et là).

Tous deux sont conservateurs dans tous les sens du mot, dans leurs goûts, leurs repères, leur métier, leur amour des racines, le vouvoiement qui se mue peu à peu en tutoiement, la conscience de filer un amour qui heurte les usages : « *Ce que nous vivons, qui est si difficile, ne doit rien au confort de l'esprit et du corps* », la mention discrète du passage à l'acte : « *Ce grave et merveilleux secret de deux êtres qui se rejoignent... comme un don sans prix. J'aime ce que j'ai de vous parce que je vous aime. [...] Que serait un sentiment sans acte ? [...] Ce n'est pas en tout cas la vocation de l'amour humain. Et dans ce domaine je déteste l'impuissance distinguée des pâles sentiments qui ont peur de leur ombre* ». C'était en 1964, quatre ans à peine avant Mai 68, que Mitterrand n'évoque pas, sinon pour parler de « *l'Histoire qui marche en ce jour à grande allure* », apostrophant Anne en ces termes : « *Tu me manques spirituellement.* »

Il est vrai que nous n'avons dans cette correspondance qu'une des facettes d'une personnalité contrastée et complexe, mais c'est étonnant. Étonnant aussi de voir à quel point l'homme écrit comme au XIX^e siècle, du moins décrit une France qui n'a guère changé par rapport à celle que peignait Flaubert dans *Madame Bovary*, rappelant la fameuse scène des comices agricoles. « *J'ai horreur de ces beuveries, de la fausse poésie qui chante les bons crus, de la gaieté collective qui s'exprime gras, de ces bourgeois qui jouent au paysan,*

DESTINÉE SENTIMENTALE

de ces paysans qui forcent leur nature. » Flaubert à Louise Collet ? Non, Mitterrand à Anne Pinget.

Il aime la géographie, la campagne, la toponymie, les lieux, les noms de lieux et les lieux-dits, les villages, les monuments, une nature domptée, où l'empreinte de l'homme est visible, se devine, où elle est souhaitable et attendue, raisonnée. Et les fleurs – lisez le blason du corps féminin du 5 janvier 1971 : « *Tu es mon bouquet de fleurs claires. Bouche en forme d'iris, rire au chrysanthème d'or simple, gravité de la tulipe noire, ô mon front de lilas, ô mon corps de varech, mon amour à l'odeur de violette et de mer.* » C'est un homme qui marche et qui joue au golf, sans cesse, qui arpente la terre, l'espace France, qui trace, qui exerce son regard, dont on sent qu'il se délasse, qu'il en a un besoin physique et moral, qu'il réfléchit, médite, aime, mais aussi ourdit, foment, prépare des élections ou se remet d'un échec par cette activité du corps essentielle, élémentaire.

Le vocabulaire employé par Mitterrand est marquant, ou plutôt marqué, déjà en cours d'obsolescence dans les années soixante et soixante-dix. C'est une plume qui parle de « rectitude », d'« ascèse », de « joie », terme bernanosien, plus que de plaisir, de « plénitude », d'« entente » et de « communion » des esprits, d'un bleu du ciel « marial », de goût d'absolu, un registre qui semble avoir disparu aujourd'hui, qui ne s'utilise plus ainsi, aussi directement, simplement. Un mot revient souvent, celui d'« âme », ce terme qui signifie à la fois le souffle, la psyché, l'élément immortel en nous, substantif aujourd'hui suspect de naïveté et d'ordre moral.

La langue utilisée par Mitterrand passionnera ses historiens, qui pourront y traquer de près le long cheminement suivant lequel les mots tombent en désuétude, s'évanouissent, voient leur sens s'infléchir, souvent sous les plumes les moins attendues. D'autres souriront ou seront agacés par le lyrisme, l'expression à la fois si pudique et si directe, si pressante (Anne Pinget semble parfois lui reprocher cette urgence), d'un amour. Mitterrand appartient à une génération d'hommes politiques qui écrivaient, voisine de la génération de Churchill, De Gaulle (très rarement cité), Pompidou, qui lisaient tard dans la nuit, travaillaient le jour, rédigeaient et signaient leurs discours, savaient s'arrêter et se poser pour réfléchir, écouter et observer d'eux-

mêmes. Il ne cesse de dire son besoin de solitude, « *la paix des profondeurs* » (comme il l'appelle, citant Huxley).

Sans doute est-ce aussi de là que ces hommes tenaient plus de liberté, plus de distance et de force. Il est frappant, à la lecture de ces presque deux mille pages, de constater à quel point François Mitterrand, qui dans son autre vie était une machine politique, un redoutable stratège, un tueur, n'est pas idéologue. Dans les années soixante, soixante-dix, même quatre-vingt, la question du politiquement correct ou incorrect n'existait pas, elle eût été anachronique. En 1964, il assiste à un colloque de groupes d'inspiration socialiste dont il fustige la langue de bois : « *Si vous n'employez pas avec eux et au moment voulu, note-t-il, des formules comme celles-ci : pôles de domination économique, dimension européenne, planification socialiste [...] appareil bureaucratique, la "famille" socialiste vous considèrent soit avec méfiance soit avec dédain. [...] Je discerne le défaut de l'armure et je me déssole de tant d'élans sincères vers la justice rongés par l'acide du sectarisme verbal* ».

Quelque six cent pages plus loin et sept ans plus tard, c'est le joueur qui se révèle : « *À 11 heures je reçois l'aile gauche du parti socialiste, et pour déjeuner l'aile droite ! Nous jouons à cache-cache et réussissons mal à nous retrouver.* » Est-ce à dire que c'est un homme sans convictions ? Pas si sûr. Duplice ? manipulateur ? On l'a beaucoup dit et on le dira toujours. Fidèle ? À Anne, sûrement. À la France, aussi sûrement. (Notons qu'il ne prononce presque jamais le mot France, assurément anti-gaullien sous ce jour, comme si c'était une évidence, une entité allant de soi.) L'homme de « gauche » élu en 1981 aimait Maurras, Gobineau et Jules Romains, Vézelay, Conques et Monreale. C'est un fait, une donnée qui fait exploser nos catégories de pensée et dérange encore. Mitterrand était un antimoderne, novateur et moderne dans son art (la politique), mais homme de l'ancien temps, esthétiquement traditionaliste. Même si le *Journal* donne plus de place à l'actualité, à la presse, aux vignettes d'époque, y dominent les photos de sculptures, de pierres, d'églises et de tableaux, tout ce qui est permanence.

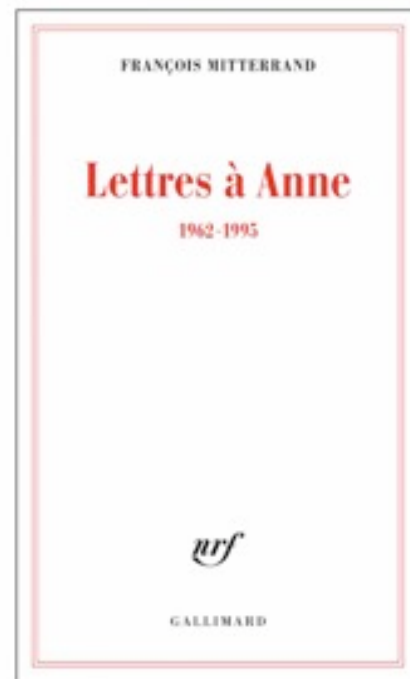
Mitterrand possède une profonde sensibilité esthétique, spirituelle, un talent d'observateur des mœurs de la bourgeoisie dont il est issu (ce sont les rares passages comiques des lettres), mais sa sensibilité sociale est plus en sourdine. À quelques exceptions près, souvent déplacées ailleurs, devant des photos de victimes de

DESTINÉE SENTIMENTALE

guerre en Afrique ou en Asie qui font naître chez lui des réflexions « métaphysiques », ou lors d'un voyage en Inde, fin novembre 1971, qui donne lieu à d'émouvantes pages sur la misère alors qu'il est accueilli par un certain père Laborde, qui vit parmi les pauvres de Calcutta : « *Nous sommes rentrés par le camp de Salt Lake, 300 000 réfugiés, les baraques en copeaux de bambou, toits en toile plastique, les hôpitaux ou dispensaires indescriptibles. [...] C'est la géhenne. [...] Mes impressions se mélangent. J'ai une sorte de nausée, je me force terriblement, je n'ai pas la vocation du malheur* ». Et le lendemain : « *Ma porte est ouverte de plain-pied sur la courette. Juste devant une femme est accroupie avec deux paniers de boules noires à vendre : des excréments que l'on voit ramasser, pêcher, partout dans les égouts. Combustible. [...] Les bruits de l'immense ville traversent nos pauvres murs. Les artisans travaillent tard. Les animaux aboient, meuglent, caquettent. Des solitaires psalmodient* ».

Dans l'ensemble, il est assez remarquable de voir que Mitterrand ne juge pas. Il observe, il comprend, note et enregistre. Ici ou là, il dit son agacement devant une « sénateur », femme « *intrigante, sans l'ombre d'une élégance morale* », ou un député SFIO, « *petit tyranneau local [...] qui s'apprête à toutes les bassesses* ». Dans ses lettres, quatre ans plus tard, en 1971, il n'a que mépris pour les hippies qu'il a vus à San Francisco, dont la révolte, juge-t-il, « *n'est que l'expression d'un manque et non l'expression d'une création* ». Mépris aussi pour les professeurs de la Fédération de l'Éducation nationale qu'il rencontre la même année, en 1971 : « *Les profs ! Ridicules, peureux, éloignés des sources de l'esprit dont ils se réclament.* » (Il est plus amène avec eux en d'autres occasions.) En dépit de ces exemples, le lecteur découvre un analyste objectif et détaché, neutre. Mitterrand n'est pas un homme révolté, ni un homme en colère. Il analyse les forces, autrement dit les Français en présence, la variété des sensibilités, les nuances, il accumule un savoir qu'il sait indispensable et qui le passionne pour prendre le pouvoir dans un avenir plus ou moins proche. Il compose son tableau de la France comme le collage manuel qu'il offrira à Anne.

Dans ce sens-là, les *Lettres* et le *Journal* sont des livres profondément apolitiques, ce qui n'est pas un paradoxe. Le 8 juillet 1968, l'homme avoue ainsi : « *Je ne suis pas vraiment, je veux dire en profondeur,*



préoccupé par la politique en ce moment. Je voudrais surtout approcher d'autres domaines de la connaissance. » Ce fut sûrement un de ses ressorts essentiels, cette capacité à suspendre, volontairement, une partie de soi, de laisser reposer, sous surveillance, un de ses versants. Aux côtés d'Anne Pingeot, le guerrier était délesté des multiples contraintes de la chose politique. S'il fut son pygmalion, elle fut son tuteur, au sens presque littéral, végétal.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur l'ancien président de la République et chef du Parti socialiste, nous avons beau savoir que Mitterrand avait une sensibilité de droite, ces *Lettres* et ce *Journal* forment un objet fascinant, qui peut laisser songeur. Le style de ce double objet, sa forme, son contenu, tout l'inscrit dans la tradition française des hommes politiques écrivains. Mitterrand, qui évoque son « *pèlerinage lamartinien* », aurait pu écrire : « *Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !* » : la lecture de sa prose permet de l'affirmer. Faut-il pour autant s'étonner de voir l'épistolier révéler une conscience aigüe de son temps ? « *Je t'ai parlé de mon projet d'apprendre la technique de la parole à la télévision, moyen numéro 1 d'atteindre désormais l'opinion, l'éloquence étant redevenue comme au temps de Démosthène l'instrument majeur de la démocratie directe.* » Les communicants allaient bientôt naître.

Il y a chez cet homme une ligne de démarcation très sensible entre la zone libre, incarnée par Anne Pingeot, et la zone occupée, dominée par les affaires de la cité. Le sol est le même.

Parler ou ne pas parler l'arabe

**Voici, dans une version
« commentée et illustrée »,
la réédition de deux textes
de Leïla Sebbar, parus
respectivement en 2003 et 2007 :
Je ne parle pas la langue
de mon père et L'arabe
comme un chant secret.**

par Albert Bensoussan

Leïla Sebbar, *Je ne parle pas la langue de mon père* suivi de *L'arabe comme un chant secret*. Préface de Marie-Hélène Lafon. Illustrations de Sébastien Pignon. Bleu autour, 288 p., 26 €

L'écrivaine Leïla Sebbar est née d'une double – ou triple – légende : du côté maternel, un grand-père braconnier en Dordogne, et du côté paternel, un descendant de ceux qu'on appelait en Algérie les *Ouled Nouna*, les « enfants des nonnes », en se rappelant l'échouage au XVIII^e siècle dans le petit port marchand de Ténès d'un bateau qui transportait, entre autres, quelques nonnes, qui « firent souche » sur place, au point que la mère supérieure qui épousa le grand cheikh local fut sanctifiée et que son tombeau – sa *koubba*, ici joliment illustrée – devint un objet de pieux pèlerinages. C'est de l'une d'elles que le père de Leïla tiendra ses yeux bleus (d'autres parleront de l'invasion des Vandales, responsables de quelques blondeurs et de regards d'azur, mais mieux vaut descendre d'une épouse étrangère que d'un ancêtre violeur). Et puis une légende peut en cacher une autre, et le père se révèle d'une lignée plus noble : par son nom, Sebbar, il descend en droite ligne du Prophète du fait que son patronyme, clairement dérivé de *As-sabur*, qui signifie « le Patient », est le quatre-vingt-dix-neuvième nom d'Allah.

La Méditerranée est terre de légendes et de mythes, et les natifs de ce pays où « *les dieux parlent dans le soleil* », selon Camus, ont le pouvoir particulier de vivre dans l'exaltation, au-dessus ou au-delà de la réalité, et dans le mirage – qu'une étymologie supposée ferait descendre de *al-mi'raj*, qui signifie l'ascension du Prophète. Bon, mais qu'est-ce que l'écriture de la fille de cet homme ? L'écrivain Aharon Appelfeld dit quelque part que l'écrivain est celui qui se rattache à sa « tribu », faute de

quoi il ne serait qu'un écrivillon : Leïla Sebbar, élevée sans religion par une mère chrétienne et un père musulman, qui a grandi en Algérie comme une petite Blanche qui n'a jamais parlé arabe – parce que son père, instituteur de la République, ne le voulait pas – et fut souvent insultée comme telle par les garnements arabes du quartier, s'est efforcée dans toute son œuvre de bâtir – reconstruire – cette demeure algérienne et arabe qui, dans son histoire (ses vingt premières années), lui a échappé.

Du premier roman, *Fatima ou les Algériennes au square* à la trilogie de Shérazade – celle qui a les yeux verts –, de *Femmes au bain* à *Isabelle l'Algérien*, de son carnet de voyage, *Mes Algéries en France* au témoignage *La Seine était rouge ou l'Orient est rouge*, et tous les ouvrages collectifs qu'elle a coordonnés, dont *Une enfance algérienne*, elle n'a cessé d'évoquer la terre de son père sans en parler la langue, et justement pour cela, s'y enracinant, y revenant sans cesse par l'imaginaire (sans faire retour au pays natal), et manifestant une obsession telle d'une arabité qu'elle portait inscrite dans ses prénom et nom ainsi que sur son visage aux yeux noirs qu'Agnès Varda qui la filma un jour pour un documentaire lui demanda : « *Vous auriez voulu avoir une mère arabe ?* » Elle en sera surprise, au point de ne pouvoir répondre, offensée peut-être, assurément choquée, tout en convenant, plus tard, de la belle lucidité de la cinéaste. Sauf que cette mère arabe, qu'elle n'a pas eue, on la trouve dans tous ses livres, ainsi que l'auteur le proclame : « *La mère de [et notons qu'elle ne dit pas « dans »] mes livres est obstinément une femme arabe et musulmane, algérienne* ».

Il y a toujours, chez Leïla Sebbar, cette rupture, cette fracture avec l'arabité du père et de la tribu. « *Tout me sépare de la mère et des sœurs de mon père.* » L'enfant, l'adolescente, la jeune femme, au cours de pérégrinations algériennes qui sont fonction des affectations de ses parents instituteurs – Aflou, Clos Salembier, Hennaya, Orléansville (El Asnam) –, verra souvent la famille de son père installée à Ténès, mais elle se sentira toujours en visite, étrangère, coupée d'elle par la langue, les vêtements, les manières :

« *Il faut manger assis sur des coussins autour d'une table basse, il faut manger tout ce qui est servi, faire honneur, les vieilles tantes nous parlent avec des plats inconnus longuement cuisinés, du pain cuit à la maison, des gâteaux au miel et aux amandes pour nous, les enfants du frère préféré, il faut manger, dire que c'est*

PARLER OU NE PAS PARLER L'ARABE

bon. Nous mangeons, nous mangeons, et les vieilles sœurs – elles n'étaient pas vieilles – nous regardent sans manger, attendries, étonnées de nos jupes trop courtes, des rubans écossais dans nos cheveux, de nos sandales de toile blanche, si blanche, de nos bavardages dans la langue inconnue... Elles sont grosses, elles portent des blouses à fleurs, des pantalons bouffants, des cheveux rouge carotte s'échappent de leurs foulards superposés. Les sœurs de mon père... Elles nous prennent dans leurs bras, nous serrent contre leurs blouses moelleuses, nous embrassent en riant, elles prononcent en les déformant les prénoms français de mon frère et de mes sœurs [seule l'aînée du père, parce qu'il l'aimait tant, porte ce beau prénom arabe de Leïla]. Elles sont heureuses de nous, si étranges sous le jasmin dans la cour de la vieille maison du vieux Ténès. »

Tout est dit dans cette description – promise à devenir une page d'anthologie – de l'antagonisme ou du fossé séparant ici l'Orient de l'Occident. L'écrivaine a un rare talent, une écriture faite d'économie et de traits directs, non appuyés, presque discrets. Cette navette entre les deux mondes, semblable à celle qu'utilisait sa grand-mère en tissant la laine, produit, comme par miracle, une écriture des deux bords, celle de la déchirure réparée, de l'accroc ravaudé, celle du lien retrouvé, car, au moment où elle souligne l'étrangeté réciproque des deux univers, elle les lie, les rattache par un fil ténu qui se fait de plus en plus solide, et qu'elle appelle alors « je » et dont elle souligne avec bonheur le processus : « *Il m'a fallu marcher, longtemps, parler et vivre à distance réelle, proche dans l'imaginaire, il m'a fallu entendre, loin du pays natal, partout où elle se parlait, la voix de la langue de mon père, la voix de l'arabe, la langue étrangère, l'étrangère intime.* »

La somme des écrits de cette Française née à Aflou d'un père « musulman » (comme on disait pour ne pas dire arabe) et d'une mère chrétienne, « française de France », tourne essentiellement autour du problème de l'identité, de l'appartenance, de l'impossible définition de soi, de l'exil irrémédiable. Mais, tout compte fait, de la récupération, du rétablissement, de l'authenticité. Cet ouvrage de Leïla Sebbar, dans le ressassement du discours, dans ces va-et-vient et ces répétitions qu'elle qualifie à juste titre d'orientales, comme le sont les parures, les bijoux ou les



stucs, semble répondre au vœu primordial du grand poète français et égyptien – autre écriture traversière – Edmond Jabès (ami de Maurice Nadeau), qui s'écria naguère, comme pourrait le dire aujourd'hui Leïla au terme de l'aventure : « *Je bâtis ma demeure* ». Sébastien Pignon en assure avec talent la décoration par de nombreuses aquarelles de facture mauresque, et de nombreuses photographies sont accrochées aux murs, autant de témoignages sur la famille, sur le pays, sur cette éducation franco-indigène.

Beau livre, émouvant dans sa retenue, admirable d'écriture, qui touche au plus profond ceux qui ont franchi les frontières et vibrent d'un cœur transplanté. Leïla Sebbar, qui s'est aussi impliquée dans le combat des femmes, des personnes déplacées et discriminées, est ici, pour tous les exilés, une maîtresse d'école.

Intelligente et solidaire

Ce sont des entretiens, certes, mais pensés, retravaillés, écrits comme des mémoires et auxquels la dimension oralisée, vivante, donne un caractère bondissant et plein d'avenir. Julia Kristeva y fait moins le récit factuel de son existence qu'elle n'en précise la conduite, les fidélités, la liberté. Le lien entre théorie et vie intime, qui est une des puissances de son œuvre, est ici précisé et il donne une profondeur à la pensée.

par Tiphaine Samoyault

Julia Kristeva, *Je me voyage : Mémoires*.
Entretiens avec Samuel Dock.
Fayard, 300 p., 20 €

Roland Barthes évoquait à son propos ce « *petit supplément de liberté dans une pensée nouvelle* » nécessaire aux grandes avancées, aux véritables déplacements. Il le fait dans le très beau compte rendu de *Séméiotikè* qu'il donne à *La Quinzaine littéraire* en mai 1970 sous le titre « *L'étrangère* » : il y exprime tout ce qu'il lui doit depuis le début, sa force de subversion, sa façon de mettre en mouvement toutes les choses figées. Il manifeste une réelle compréhension des enjeux de son livre tout en lui rendant un magnifique hommage : « *Julia Kristeva change la place des choses.* » Son travail bouscule le « *petit nationalisme de l'intelligentsia française* » en l'ouvrant à l'autre langue : « *L'autre langue est celle que l'on parle d'un lieu politiquement et idéologiquement inhabitable : lieu de l'interstice, du bord, de l'écharpe, du boitement : lieu cavalier puisqu'il traverse, chevauche, panoramise et offense. Celle à qui nous devons un savoir nouveau, venu de l'Est et de l'Extrême-Orient [...] nous apprend à travailler dans la différence, c'est-à-dire par-dessus les différences au nom de quoi on nous interdit de faire germer ensemble l'écriture et la science, l'Histoire et la forme, la science des signes et la destruction du signe* ». Rester une étrangère n'est pas seulement une souffrance, c'est aussi un défi : Julia Kristeva l'exprime plusieurs fois dans son livre, disant que

« *l'étrangère que je demeure* » doit toujours entreprendre de « *déceler les bénéfiques de l'étrangeté* », de « *la vivre comme un atout* ».

Le titre est magnifique : « *Je me voyage* ». Il indique que si le déplacement n'est plus de l'ordre de la migration concrète, il se poursuit dans la tête. Il prend en compte une part de divagation qui met de l'humour et du jeu dans la pensée. Lorsque Kristeva entreprend de définir son étrangeté particulière, et de la distinguer de celle de Philippe Sollers qui accompagne sa vie depuis près de cinquante ans, elle trouve cette très belle expression d'étrangeté « *diffractaire* », quand celle de Sollers serait réfractaire. « *Il se révolte. Je me multiplie* », dit-elle. Pas de place fixe, mais des fidélités, des constantes, qu'elle inscrit dans les événements de sa vie singulière, dans ses lectures, dans une causalité multiple.

Elle naît au commencement de la Seconde Guerre mondiale, à Sliven, une ville du sud-est de la Bulgarie, où elle passera sa petite enfance, avant le déménagement de la famille à Sofia en 1945. Dans le récit qu'elle fait de son enfance et de son adolescence, Julia Kristeva restitue le clivage entre un dehors fortement troublé, la guerre puis l'oppression totalitaire, et un dedans protégé et joyeux. Médecin ayant renoncé à une carrière dans la prêtrise, le père, Stoyan, favorise l'éducation des filles, soutenu en cela par une mère aimante, religieuse et cultivée, Christine. Piano, chant, théâtre, sports, langues étrangères, sont les piliers de leur éducation. Ils inscrivent la petite fille dans une école maternelle française et elle poursuivra son apprentissage des langues à l'Alliance française et au British Council. Son père refuse de s'inscrire au Parti communiste, ce qui limite, à l'adolescence, les possibilités de la jeune fille, qui n'en poursuit pas moins des études brillantes à la faculté de philologie (après avoir eu une première vocation pour l'astrophysique, qu'elle voulut partir étudier à Moscou).

Lorsqu'elle arrive en France, en décembre 1965, non seulement elle parle déjà parfaitement la langue du pays, mais elle est plus avancée que la plupart des étudiants de son âge en linguistique et théorie modernes. Elle a lu Blanchot et Barthes et connaît le structuralisme. À côté de ses études, elle exerçait le métier de journaliste, publiant dans *Le Drapeau des lycéens* des dizaines d'articles sur la culture, l'éducation, la vie sociale, mais aussi des comptes rendus de livres et des nouvelles.

INTELLIGENTE ET SOLIDAIRE

Une particularité de cette éducation tournée vers l'étranger et les langues étrangères, ce n'est pas seulement l'émigration qu'elle permet ensuite, mais la possibilité de détourner la culture de ses logiques institutionnelles. Ainsi, la littérature française ne lui est pas parvenue comme un canon, une histoire, un bloc, mais au gré de ses curiosités ou des passions de ses professeurs, en fonction des livres disponibles dans les bibliothèques, selon l'art du butinage plutôt que selon l'ordre de la logique patrimoniale. Ce phénomène a sans doute accentué sa faculté de déplacement et son approche pluridisciplinaire des textes et des problèmes.

Après une première thèse sous la direction de Lucien Goldmann, sur un sujet qui lui a été soufflé par Aragon dès son arrivée à Paris – elle venait travailler sur le Nouveau Roman, elle s'est finalement centrée sur un roman du XV^e siècle, *Le Petit Jehan de Saintré* d'Antoine de La Sale –, elle fait une deuxième thèse sous la direction de Jean-Claude Chevalier, sur *La révolution du langage poétique* chez Mallarmé et Lautréamont. La soutenance à Vincennes en 1973, devant un jury composé de Roland Barthes, Jean Dubois et Lucien Febvre, fut un véritable événement. Il y en eut un compte rendu dans *Le Monde* et Barthes a dit de son travail théorique qu'il lui apparaissait comme le véritable roman qu'il fallait écrire aujourd'hui. Entre-temps, elle avait rencontré Philippe Sollers et le comité de *Tel Quel*. Elle était déjà sur le point de se déplacer, du côté de la psychanalyse et de la question des femmes, préoccupation dont le voyage en Chine, en 1974, porte déjà la marque. Le livre qui en est issu, *Des Chinoises*, publié à l'origine aux éditions Des Femmes, témoigne de ce déplacement.

Le mariage et surtout la maternité sont déterminants pour que se précise une pensée qui ne soit plus résolument théorique, mais qui assume l'intimité, l'archaïque, les mouvements intérieurs. Si les concepts d'intertextualité, de dialogisme, de paragramme, continuent d'infuser la théorie et les études littéraires, ses travaux ultérieurs sur l'abjection (la trilogie, publiée entre 1980 et 1987, *Pouvoirs de l'horreur*, *Histoires d'amour* et *Soleil noir*) manifestent une occupation différente du territoire des sciences humaines, dans les profondeurs de ce qui fait l'humain et dont la compréhension peut être décisive pour le lien social. Le chapitre qui évoque son fils David et tout ce qu'elle apprend à côté de lui, fragilisé



dès l'enfance par des troubles psychomoteurs que la médecine peine à traiter, est très beau. L'expérience de la douleur, la vie commune avec un être fragile, augmentent l'intelligence de sa part sensible, assumée dans sa portée éthique et esthétique. Des livres importants comme *Étrangers à nous-mêmes*, *Sens et non-sens de la révolte*, mais aussi le passage à l'écriture romanesque, à la reconstruction psychique et historique qu'il permet, ont été incités par ce changement.

Celle qui est reconnue dans le monde entier comme une intellectuelle extrêmement marquante, qui a reçu quantité de distinctions et d'honneurs, est avant tout une femme intelligente, engagée, sachant faire du mouvement la raison d'une attention au monde et aux autres. Outre l'humour et la simplicité (qualités qui infusent ces entretiens), le « *souci* » est ce qui l'habite : le souci comme attention à la singularité de chacun, comme contact intense « *avec l'étrangeté du prochain comme de soi* ». Cette proximité donne son sens à une nouvelle pensée « *humaniste* » (le mot est remanié et réévalué en fonction de cette idée de singularité), un humanisme solidaire « *car il ne se limite pas à un "système de valeurs humanitaires" qui ont du mal à tenir leurs promesses mais nous invite aujourd'hui à une refondation continue* ».

Cet article a été publié sur [Mediapart](#).

La jungle de Buenos Aires

Ce roman d'Eugenia Almeida, qui fait mener l'enquête conjointement par un journaliste et une psy, nous plonge dans le labyrinthe de la mégapole argentine, dans les ultimes soubresauts de la dictature déchue et défunte mais qui survit encore sous forme de sanglantes nostalgies.

par Albert Bensoussan

Eugenia Almeida, *L'échange*.
Trad. de l'espagnol (Argentine)
par François Gaudry. Métailié, 250 p., 18 €

Le roman policier a acquis, depuis des lustres, ses lettres de noblesse et ne saurait désormais s'inscrire dans une quelconque infralittérature. De Simenon à Nicci French (célèbre couple britannique, égrenant sa semaine policière, *Lundi mélancolie*, *Sombre mardi...*), nous affrontons une écriture, un portrait réaliste et social capables de rivaliser avec les meilleures constructions romanesques. Et d'ailleurs l'enquêteur(se) n'est plus l'inévitable commissaire, ou un détective lambda mais une personne qui normalement n'aurait pas voix au chapitre : chez Nicci French une psychothérapeute, par exemple.

Le présent roman, qui s'intitule *L'échange* en français, traduisant, sans le traduire, le titre original : *La tensión del umbral* (« la tension du seuil »), nous introduit sur le pas de la porte de l'enfer, celle-ci étant l'entrée du « Ministère de la Sécurité » – fallacieux programme où la corruption le dispute à la concussion : quelle justice ? quelle police ? quel maintien de l'ordre ? Le mauvais œil est partout et chacun, où qu'il soit, d'où qu'il mande ou commande, n'est jamais assuré du lendemain : règlements de comptes et achats du silence peuplent la morgue. Les rapports de police iront grossir ce qu'on a appelé les « archives de la terreur », qui bouleversèrent l'écrivain Ernesto Sabato, président de la Commission d'enquête sur les personnes disparues en Argentine pendant la dictature.

Ici, la donnée initiale tient en deux lignes : à la sortie d'un bar, une jeune femme met en joue un inconnu, qui, après avoir échangé deux

mots avec elle (d'où le titre français), passe son chemin, et alors, au lieu de faire feu contre lui, comme on s'y attendrait, elle retourne le revolver contre elle-même et se tue. Affaire toute simple et vite classée par la police, tant l'évidence du suicide est criante. Et pourtant... et pourtant... En introduisant le doute et le mystère dans ce qui semblait si clair, l'auteure omnisciente nous plonge dans un suspense, une attente indéfinie et infinie qui, au fil d'une enquête aussi brouillonne que les choses de la vie, nous fera découvrir l'horrificante cité de Buenos Aires – une mégapole traversée par le fleuve Matanza (« massacre ») où s'agitent encore, bien des années après, les fantômes « gravissimes » de la dictature (celle du général Videla et sa junte, de 1976 à 1983, mais jamais mentionnés) et de ce qu'on a nommé la « guerre sale », avec ses quelque trente mille « disparus ».

« *La ville est une jungle* », nous dit-on, mais cette ville n'est jamais désignée, juste évoquée à travers quelques artères, carrefours et quartiers, les indications se limitant à « *Sur le pont* », « *À un carrefour* », « *Le kiosque à journaux* », « *Le bar* », ou demeurant dans la vague localisation de ce district appelé « El Bajo », autrement dit les bas-quartiers. Et quelle importance, d'ailleurs, le texte est construit comme un dialogue et les descriptions sont à la portion congrue, apparaissant plutôt comme des didascalies théâtrales. Le fil conducteur est Guyot, un personnage de journaliste qui, traumatisé par le meurtre de sa femme, après un viol manqué, des années plus tôt, entend débroussailler l'écheveau de cette histoire où rien n'est vraiment dit, tout est suggéré en laissant le lecteur égaré dans le labyrinthe. Une psy, qu'on rencontre dans un bar, celui-là même qui fut le théâtre de cette tragédie, apportera de précieux commentaires sur le spectacle de la rue et sa violence. Le maître mot est « solitude ». Mais aussi absence d'amour, frustration, désespoir. Au cœur de l'intrigue, il y a ce couple sans enfant qui hérite d'une fille trouvée par la grâce d'un *capo dei capi*, qui fut un maître policier au temps des généraux et qui, pris d'amitié pour ce couple, en fait sa créature... jusqu'au meurtre. Jamais clairement nommé, il apparaîtra finalement sous un double nom, qui signe la duplicité de son caractère. Au fur et à mesure que l'enquête avance, les cadavres pleuvent. Plus on croit l'éclaircir, plus l'ombre s'abat sur les pages, sur les plages de l'intrigue.

Finalement, on est près de comprendre, on pense qu'à force de liquider à tout-va (par exemple : « *On a tué deux prisonniers pour*



LA JUNGLE DE BUENOS AIRES

couvrir les autres ») la sanglante scène va se vider de ses acteurs, et c'est bien la seule chose positive : comme une étoile qui s'éteint peu à peu, le théâtre va plonger dans la nuit, et il ne restera plus que trois personnages : le grand meurtrier (qui a liquidé tous ses comparses, tous ceux qui savaient), le journaliste, encore miraculeusement en vie, mais à condition de tenir une bonne fois sa langue : « *Tu écris un seul mot là-dessus et une heure après tu es mort* », et la psy qui est tout à la fois l'intermédiaire agissant et le témoin de l'horreur, toujours vissée à sa chaise dans « ce bar », éclusant ses petits verres de vodka, et contemplant les consommateurs qui, parce qu'ils n'ont rien vu et ne savent que dire (« pas vu, pas pris »), sont qualifiés de « club d'aveugles ». C'est elle, en dernier lieu, qui demeurera et s'effacera en fondu au noir dans l'ultime ligne du roman, comprenant enfin « *qu'elle vient d'entrer en enfer* » et assumant cette malédiction. C'est ce qu'on pourrait appeler une fin ouverte. Mais ouverte sur le vide, le néant, la pauvre Argentine dépecée et sanglante, qui n'en finit pas de panser ses plaies.

Dans un style sec, bref, elliptique, haché, souvent haletant, Eugenia Almeida nous communique son angoisse, sa peur, sa colère, son désespoir. On sort d'une lecture, dont on ne peut à aucun moment s'arracher, l'esprit fiévreux et l'âme broyée. Mais le vertige n'est pas seulement dans la tête, il est dans ce pays, cette ville, cette histoire, quand tout a basculé. Et que rien n'est effacé, oublié, pardonné. Plus qu'un roman policier, cette écrivaine argentine qui s'est fait connaître en France par deux précédents titres (*L'autobus* et *La pièce du fond*) nous donne ici un roman politique. Implacable, glaçant et justicier.

L'outre-monde de Bodor

Dans l'univers d'Ádám Bodor, les désaxés côtoient les évadés de la nuit, les voyous font moins de ravages que des vieilles filles prétendument inoffensives, mises en quarantaine dans un quartier d'isolement ; des lynx et des licornes hantent le sommeil des marginaux, les femmes sont d'inquiétantes créatures, les chats d'une perfidie sans nom et les oiseaux des apatrides tournant autour de la terre sans jamais pouvoir se poser.

par Linda Lê

Ádám Bodor, *Les oiseaux de Verhovina*.
Trad. du hongrois par Sophie Aude.
Cambourakis, 256 p., 22 €

Les trois livres d'Ádám Bodor qui ont été traduits en français, *La visite de l'archevêque*, *La vallée de la Sinistra*, et *Les oiseaux de Verhovina*, sont trois contre-utopies où le lecteur est invité à abandonner toute espérance. Non que cet écrivain hongrois de Transylvanie, né en 1936 à Cluj Napoca, n'ait pas le sens de la comédie, au contraire, mais ses textes, où le grotesque le dispute au dérisoire, où le macabre se mêle aux mystères terrifiants, interdisent toute possibilité de fuite à ceux qui seraient un tant soit peu attirés par cet outre-monde.

S'arrêter à Bogdanski Dolina, cette région des Carpates où, dans *La visite de l'archevêque*, vivent des épaves humaines sous la férule de quelques séminaristes, ou bien faire une halte à la frontière de la Transylvanie et de l'Ukraine, dans le village de Dobrin (rebaptisé Dobrin City), village qui, dans *La vallée de la Sinistra*, est le royaume sur lequel règnent des chasseurs de montagne : que l'on décide d'explorer l'un des non-lieux décrits avec minutie par Ádám Bodor, et l'on risque de tomber dans le plus dangereux piège qui ait jamais été tendu au lecteur désireux de découvrir autre chose dans un roman que ce qui s'y trouve ordinairement.

Les oiseaux de Verhovina, comme ces deux précis de décomposition, proposent une vision en apparence très lugubre des temps

L'OUTRE-MONDE DE BODOR

calamiteux, mais Ádám Bodor, qui n'ignore pas combien les guetteurs de l'apocalypse ont besoin de consolation, met en scène une fable où se rencontrent l'humour grinçant d'un esprit facétieux à la Edward Gorey, le goût du non-sens d'un héritier des néantistes et un certain désenchantement dont nous savons, depuis Claudio Magris, qu'il est une forme ironique et aguerrie de l'espérance, et qu'il nous éloigne du pathos catastrophiste.

La vallée de la Sinistra revient sur les aventures d'un père qui, à la recherche de son fils adoptif, assigné à résidence au milieu de nulle part, se voit, à son arrivée dans ce coin perdu, attribuer un nom d'emprunt : Andreï... Bodor. Avec malice, il confie que c'est surtout son nouveau prénom qui lui plaît. *Les oiseaux de Verhovina* nous mène de la même façon sur les traces d'un père adoptif et de son fils, par qui nous est contée la chronique des habitants d'un village isolé du monde, où se produisent des événements à la fois horribles et loufoques. Le fils, nul ne s'en étonnera, s'appelle Ádám. Comme Gabriel Ventuza, le héros de *La visite de l'archevêque*, il aura à affronter la mort de son père. Le lecteur, lui, fera ses délices de l'entrecroisement des thèmes de la filiation, des abracadabran-esques épousailles du crime et du paranormal.

Dans tous les livres d'Ádám Bodor, la camarade rôde, elle s'amuse, elle sévit et se vit parfois comme une farce. Le narrateur de *La vallée de la Sinistra* est à deux doigts de devenir un veilleur de cadavres. *Les oiseaux de Verhovina* montre un étranger à tête de cheval, qui se promène en mocassins lacés : il se révélera être une sorte d'ange de la mort. Le lecteur, lui, emboîte le pas à tous ces personnages apparemment toujours pressés de s'échapper, de partir vers un ailleurs où les fantômes les introduiraient au pays des merveilles, pour leur permettre d'en finir avec leur « cure d'ennui » – titre d'une fameuse nouvelle d'un autre écrivain hongrois, Dezső Kosztolányi.

N'allons toutefois pas croire que l'outre-monde d'Ádám Bodor est une morne plaine. Il peut être réjouissant d'apprendre par exemple que l'un des personnages des *Oiseaux de Verhovina*, chaque fois qu'il rencontre une situation critique au cours de sa vie, s'enferme dans son bureau avec un livre de cuisine où les recettes sont suivies de préceptes aidant à la compréhension d'événements imprévisibles. Il est encore plus réjouissant d'apprendre



Maud Roditi pour EaN

notamment que ce livre de cuisine comporte un chapitre intitulé « Plats uniques de régime pour les jours de chagrins qui ne passent pas ».

Ce qui pourrait sembler anecdotique ne l'est jamais chez Ádám Bodor. Il suffit de lire ses textes en suivant ses descriptions des odeurs. Dans *La visite de l'archevêque*, l'odeur des sœurs Schenkowitz, enfermées avec d'autres captives dans le camp d'Isolda, entouré d'une clôture de barbelés, se répand comme du soufre tout au long du roman. *La vallée de la Sinistra* est appelé « le livre des odeurs ». Les oiseaux de Verhovina s'achève sur une évocation des odeurs, fortes, suffocantes, qui peuplent même les rêves des habitants.

S'il faut abandonner toute espérance en entrant dans les contre-utopies d'Ádám Bodor, il n'est pas moins nécessaire de le lire sans les œillères du lecteur habitué à chercher dans les fictions ce qui le conforte dans sa quête d'une certaine idée du Beau. Admirer les tableaux d'Ádám Bodor, qui ont parfois quelque chose de goyesque, c'est ne pas craindre de partir à la découverte de la face grimaçante de la réalité. On se gardera de dire qu'on « n'en sort pas indemne », mais on en sort en étant groggy, ivre de ce que ces œuvres offrent de tragiquement et splendidement comique.

Raconter une histoire

Il est très difficile et à peu près vain d'essayer de cerner le genre du roman, on le sait, tant depuis ses débuts en vers et en prose à l'époque hellénistique et sans doute bien avant (l'Odyssée est un roman) on y a fait entrer d'éléments hétéroclites : poésie théâtre, essai, discours social ou politique, réflexion morale, en fait n'importe quoi.

par Maurice Mourier

Drago Jančar, *Six mois dans la vie de Ciril*.
Trad. du slovène par Andrée Lück-Gaye.
Phébus, 320 p., 23 €

Il vaut mieux peut-être chercher le quelque chose en l'absence de quoi le lecteur finit par penser : « ceci n'est pas un roman ». Or, tout compte fait, il me semble bien qu'on peut tout enlever à un texte long sans lui retirer la substance romanesque : le réalisme, l'intrigue, les personnages, le contrepoint d'une société et d'un monde donné, la vraisemblance, le sérieux, évidemment la linéarité de la construction, la cohérence, évidemment la moralité et le souci des bonnes mœurs, la clarté du dessin, bien sûr certaine logique narrative. Tout, absolument tout, sauf une histoire.

Le roman raconte une histoire, celle d'Ulysse ou de Tristan, de Tristram Shandy avant de naître, de deux cloportes comme Bouvard et Pécuchet, de Lol V. Stein, de Bardamu, d'un voyageur de commerce qui vend des montres, d'un nommé Finnegan qui rêve.

Or, dans tout ce qu'on appelle aujourd'hui encore abusivement roman, souvent se substitue à l'histoire racontée, au moins en France, soit le récit de vie plus ou moins brut de décoffrage d'un auteur occupé à régler ses comptes avec de petites histoires constituant la trame de sa propre existence et en aucun cas une histoire qui lui serait un tant soit peu extérieure et s'ancrerait en imaginaire plutôt qu'en décalcomanie ; soit, dans le meilleur des cas, le ressassement d'un malaise existentiel devant un quotidien peu satisfaisant que

critique véhémentement la voix unique d'un narrateur assimilable à l'auteur.

Au moins en France... Ce qui veut dire qu'ailleurs il n'en est pas toujours ainsi, qu'on ne privilégie pas la confession projetée sur papier en écriture blanche, qu'on continue bon an mal an à produire des histoires, bref qu'on écrit toujours du roman, éventuellement du bon roman centré autour d'une bonne histoire bien structurée, compréhensible et pas pour autant mal écrite.

Un exemple parfait de ce genre devenu rare, impeccablement manié par un auteur qui veut seulement raconter une histoire et sait où il va, l'amateur d'histoires en trouvera un dans le dernier roman de l'écrivain slovène Drago Jančar, traduit en un français excellent par Andrée Lück-Gaye : *Six mois dans la vie de Ciril*.

Un jeune homme sans qualités est ramassé à Vienne où il joue du violon dans la rue par un compatriote jovial qui le ramène à Ljubljana, capitale charmante de la Slovénie, ville bijou construite autour de la sinueuse rivière la Ljubljanica, qui y serpente entre des quais fleuris.

Ce sauvetage se révélera un piège. Le bon samaritain est un promoteur immobilier qui travaille avec de l'argent sale transitant par la Bulgarie dans des conditions louches. Il se dispute sans cesse avec son épouse, qui aurait voulu être cantatrice et s'est bêtement sacrifiée pour lui. Leur fille tente de mettre le grappin sur le jeune homme qui loge dans la famille où le promoteur lui a fait une place, mais Ciril ne parvient pas à aimer la demoiselle dont il a un peu peur, comme il a peur des autres membres de cette étrange maisonnée composée de caractériels et pelotonnée sur ses secrets.

Ou plutôt n'est-ce pas lui, velléitaire et immature, qui se montre incapable de décider une fois pour toutes de sa vocation ? La femme dépressive et alcoolique de son hôte, presque pour lui un second père, le pousse à rompre avec son mari, à renoncer à l'avenir de brasseur d'affaires que celui-ci lui fait miroiter. La fille lui propose une liaison durable, un exil amoureux très loin de la Slovénie et des magouilles de son père. En somme, le sort serait à Ciril de tous côtés favorable, tout le monde l'aime et veut son bonheur, mais il se sent enchaîné par ces gens qui veulent guider ses choix de vie et profitent de sa disponibilité, de son inexpérience.

RACONTER UNE HISTOIRE

Surtout, la volonté manque à Ciril, une volonté de se dépêtrer du présent, de refuser les facilités matérielles, de rejoindre vraiment une amie d'université qu'il a quittée naguère pour se rendre à Vienne et devenir un grand artiste, une volonté de s'affranchir enfin de sa petite patrie exiguë des Balkans, d'aller retrouver en Autriche le groupe de musiciens désargentés qui joue dans une cave des morceaux du folklore klezmer.

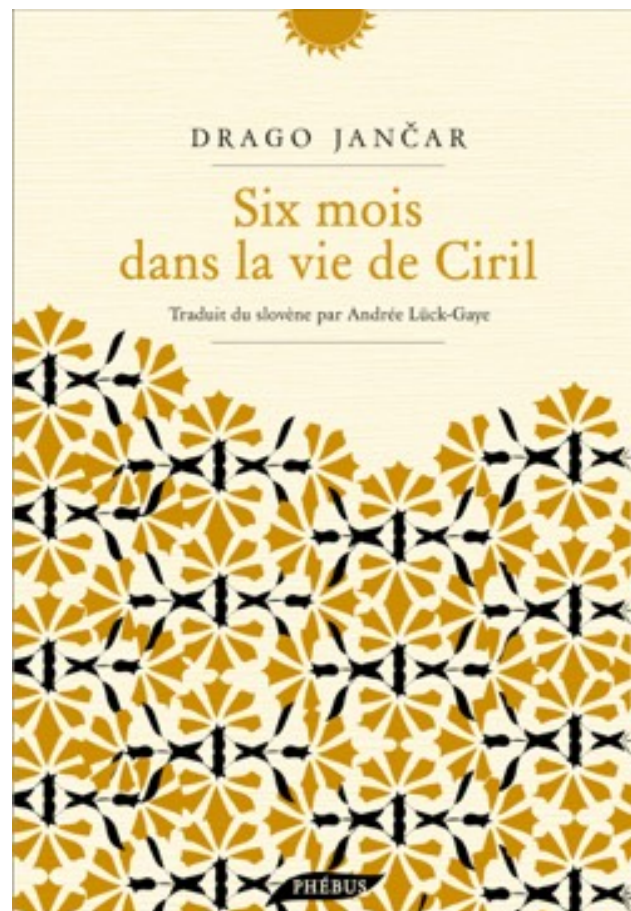
Cette incertitude permanente dans laquelle Ciril se débat, cette aboulie, ce marasme, il les voit et les vit comme s'il y était d'une certaine façon étranger. Un curieux cas, quasi clinique, de garçon d'aujourd'hui, attachant, plein d'un humour détaché, d'une lucidité mutique et à éclipses. Son aventure finira mal, une aventure à peine intériorisée qui, sur fond d'affairisme peu ragoûtant et de compromissions successives endossées par étapes, pourrait être traitée en polar psychologique.

Mais le livre, jamais démonstratif, demeure trop complexe pour susciter une lecture aussi rassurante. Complexité des personnages, dont on se demande à chaque instant : « Sont-ils bons ? sont-ils méchants ? » Complexité de l'environnement économique et social : ce pays slovène isolé par sa langue et la spécificité de sa culture, l'une et l'autre préservées du fait d'une exceptionnelle unité ethnique (95 % des habitants de la Slovénie sont slovènes « de souche », bien que coincés entre Autriche, Italie, Croatie et Hongrie), cette entité minuscule de moins de trois millions d'habitants est peut-être au fond le sujet principal du texte.

Même si la critique sociale et politique du premier fragment de l'ex-Yougoslavie à avoir adhéré à l'Europe, évité ainsi les luttes fratricides, choisi l'euro dans l'euphorie de rejoindre au plus vite le capitalisme mondialisé, ne se lit qu'en filigrane chez Jančar – l'auteur est bien trop malin pour risquer la pesanteur du « roman engagé » –, une révolusion à l'égard de la loi du marché y est implicite. Cette profondeur satirique, qui n'envahit pas tout, permet toutefois au lecteur de replonger l'échec individuel du héros dans un contexte plus vaste. Ciril est coupable de ne pas sacrifier son confort immédiat à des ambitions plus hautes, mais il n'est pas le seul parmi ses anciens condisciples à avoir succombé à une absence d'idéal qui semble bien constituer la caractéristique d'une génération, et pas seulement en Slovénie.

L'histoire brillamment racontée possède donc aussi une dimension morale cachée. Celle-ci se découvre nettement à la fin, à l'occasion de l'accident de voiture où périt un jeune homme dépourvu du courage qui lui aurait permis de rompre les liens peu honorables l'attachant à sa famille d'adoption et de rejoindre les joyeux et libres musiciens de Vienne. Cet accident, qui s'apparente à un suicide, est pourtant l'unique faiblesse du livre. Est-ce une facilité, l'auteur ne voyant guère comment trouver une issue plausible à la dérive de son héros vers la nullité des destinées communes ? Ou bien a-t-il opté pour une fin un peu trop moraliste précisément, et édifiante, comme s'il fallait à tout prix que le manque de vertu d'un petit gars prometteur qui se révèle quelconque fût sanctionnée ?

Là, et là seulement, le narrateur paraît montrer le bout de l'oreille d'un prédicateur. On l'aurait souhaité impassible ou goguenard afin que l'ambiguïté essentiellement romanesque de son histoire fût préservée. Mais la légère déception du lecteur constitue bien une preuve supplémentaire que l'ensemble de l'affaire ne l'a pas laissé indifférent. Et ça, ça n'est pas tous les jours, n'est-ce pas ?



Briser les chaînes du passé

Dans un roman tendre et grave, mêlant aux emprunts à sa propre vie les échos angoissants des « Troubles » d'Irlande du Nord, Colm Tóibín peint le portrait d'une femme veuve qui, petit à petit, se libère des entraves du passé et des contraintes de son environnement : elle affirme son autorité personnelle pour se forger une identité et un avenir. Les enfants et le travail, certes, mais aussi la conquête d'une liberté nouvelle, celle de l'imaginaire, où le chant et la musique tiennent la première place.

par Claude Fierobe

Colm Tóibín, *Nora Webster*.
Trad. de l'anglais (Irlande) par Anna Gibson.
Robert Laffont, 411 p., 21 €

Irlande, fin des années 1960. Enniscorthy, dans le comté de Wexford, ville natale de Colm Tóibín. La vie de Nora a basculé : elle vient de perdre son mari, il lui faut donc, seule, élever ses quatre enfants, deux filles, Aine et Fiona, et deux garçons, Conor et Donal. Elle doit faire front. D'abord être fidèle, ce qui est essentiel : reconstituer ce que Vita Sackville-West appelle le « *puzzle éclaté des souvenirs* » (dans *Toute passion abolie*), en particulier ce qui touche à Maurice, disparu prématurément ; s'habituer, et habituer les enfants à cette chose qui leur paraît « *étrange et secrète, l'absence de Maurice, l'idée de son corps enfoui dans la terre* ». Ensuite, affronter les difficultés de tous ordres : vendre la maison de Cush au bord de la mer ; supporter la compassion de voisins dont Nora déteste « *le ton protecteur* » ; inventer des « *stratagèmes* » bien dérisoires en face de « *la réalité brutale* » du vide et de l'absence.

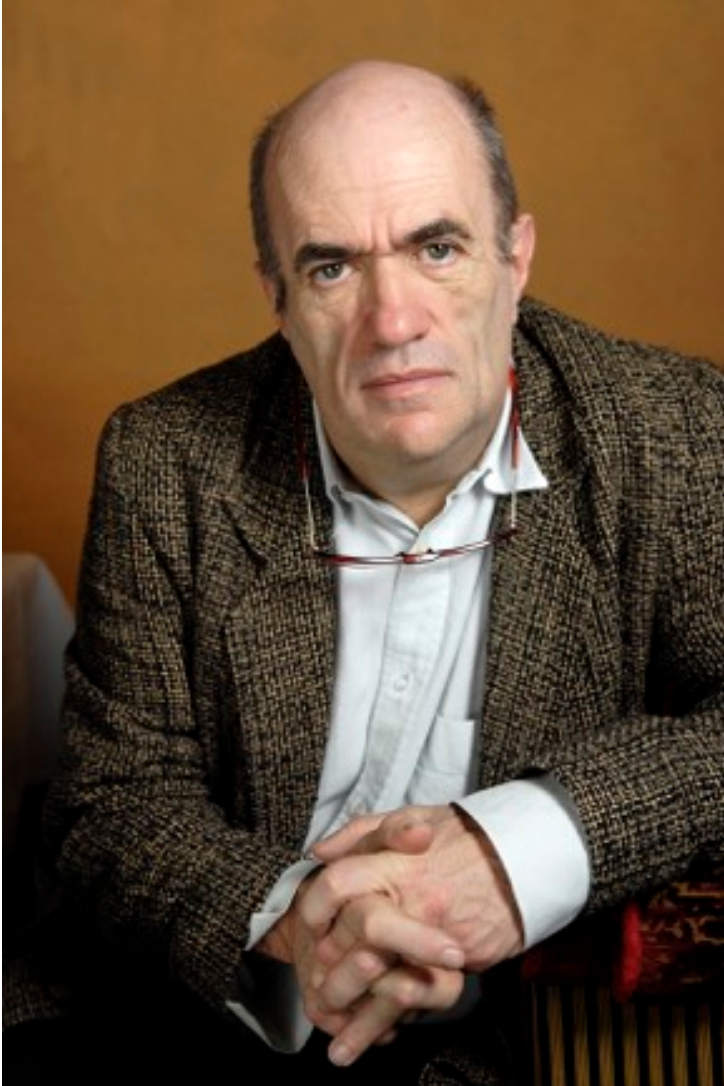
Et puis retrouver un emploi, chez les Gibney, justement « *là où jamais elle n'aurait imaginé retourner un jour parce que, pour elle, Gibney appartenait à un passé révolu* ». Avec minutie, à petits pas, Colm Tóibín entreprend cette tâche ardue de montrer une femme acharnée à se défaire d'un passé révolu. Au

bout du compte, elle gagnera la partie. Elle brûlera toutes les lettres que Maurice lui avait écrites dans les années précédant leur mariage. « *Elle pensa à tout ce qui s'était passé depuis que ces lettres avaient été écrites, et qu'elles appartenaient à un temps désormais révolu, et qui ne reviendrait pas. C'était ainsi.* »

Dans l'intervalle, Nora a crânement mené une série de combats, bravé les conventions, sûre de son bon droit, obstinée au point d'inquiéter ses proches : elle tient tête à Miss Kavanagh qui dirige le service de comptabilité où elle travaille ; elle accepte de participer à une réunion syndicale à Wexford et se trouve désormais « *au nombre des traîtres* » ; elle reprend son travail, mais à ses propres conditions, refusant le piège de l'enfermement. Surtout, sachant se montrer « *redoutable* », résistant aux pressions, adressant un courrier à tous les professeurs, menaçant d'user du « *pouvoir de malédiction d'une veuve* », elle obtient la réintégration de Conor dans la classe A dont le principal l'avait exclu.

Comme John McGahern, qui lui a beaucoup appris, Tóibín s'attache au quotidien, parle de ce qu'il connaît, et des petites épiphanies – on songe à Joyce (*Dubliners*) – de l'existence. Ce qui n'empêche pas la présence sourde et sombre des grands conflits sociaux : l'embrassement de l'Irlande du Nord, les manifestations pour les droits civiques auxquelles se joint Aine, les démêlés de Charles Haughey avec la justice, le terrible Bloody Sunday de janvier 1972 à Derry. Sur cet arrière-fond menaçant, le récit est chronologique, réservé dans l'expression des sentiments, à la limite de la banalité. Le thème des relations mère/fils, cher à Tóibín, inscrit le roman dans la continuité du recueil de nouvelles paru en 2006, *Mothers and Sons (L'épaisseur des âmes, 2008)*. Est naturellement privilégié le point de vue de Nora, la conscience féminine qui – c'était déjà le cas dans Brooklyn avec la jeune Eilis Lacey –, à sa façon discrète mais tenace, évalue le monde et donne sa cohérence au récit.

Nora, qui a réfléchi « *à la façon dont elle pourrait s'y prendre pour vivre désormais* », ouvre devant elle un large espace pour organiser son avenir avec lucidité et détermination : elle a su résister aux pressions sclérosantes du cercle où elle évolue, et va lentement ouvrir ses ailes pour découvrir que « *chacun de nous a plein de vies* », pour accueillir le monde infini de la musique. Elle



J'habite entre ici et là-bas

La vie du solitaire et effacé Xu Mingzhang bascule avec la demande de divorce de son ambitieuse femme, qu'il avait suivie depuis Taïwan jusqu'à Berlin. Perdu dans une ville dont il ne maîtrise pas la langue, il entame une existence d'errance, suspendue à la prolongation de son visa et à la découverte d'un sens à sa vie. Avec La salle d'attente, la Taïwanaise Tsou Yung-Shan livre un très beau premier roman.

par Alicia Marty

Tsou Yung-Shan, *La salle d'attente*.
Trad. du chinois (Taïwan) par Marie-Louis Orsoni
Éditions Piranha, 192 pages, 17 €

Le titre et le résumé présageaient une sorte de huis clos ou une analyse du système bureaucratique kafkaïen qui attend presque toujours les immigrés dans un Ministère des Affaires étrangères. La jeune auteure Tsou Yung-Shan fait encore plus fort, par sa capacité à saisir subtilement l'atmosphère pesante d'une salle d'attente et à en faire le cœur de toute vie d'immigré, où qu'il soit.

On ne reste pas bien longtemps dans cette salle d'attente, d'ailleurs. Seulement un court chapitre introductif, avant que Xu Mingzhang ne soit avalé par le bureau gris d'une employée et recraché presque aussi vite, avec un nouvel ultimatum, une nouvelle liste de papiers à fournir. Ce début est une première plongée dans l'intériorité du personnage. Très curieusement et intelligemment, l'auteur évite le huis clos physique ou mental, par un très beau jeu entre extériorité et intériorité. La salle d'attente, cloisonnée, pesante, rappelle le repli sur soi du héros, étranger au monde extérieur qui s'introduit toutefois dans ces deux univers intérieurs : la fenêtre de la salle d'attente laisse apercevoir la beauté de l'hiver allemand glacé, et un sentiment « d'humidité », souvenir du climat tropical de Taïwan, envahit Xu Mingzhang. Cette confrontation entre froid sec et humidité résume précisément l'essence d'une salle d'attente :

fait partie d'une chorale, prend des leçons de chant, achète une chaîne stéréophonique. Le *Trio à l'archiduc* de Beethoven, c'est « *sa vie rêvée, celle qui aurait pu être la sienne si elle était née ailleurs* ». Elle met donc en parallèle « *le pur éclat de cette vie imaginaire* », celle d'une musicienne de talent et « *l'ennui de ses jours [...] au milieu des factures, des colonnes de chiffres et des dossiers* ». Pas de commentaire : l'émotion naît de ce constat délicat où Nora se demande « *si elle était la seule à mener son existence ainsi* ».

Nora veille sur les vivants, mais les morts n'ont pas dit leur dernier mot : Maurice lui apparaît pour avoir avec elle un dernier mystérieux entretien : fatiguée, malade, elle pourrait céder aux séductions néfastes du surnaturel – « *si je pouvais être avec lui* » – mais, avec l'aide de son amie Josie, elle brise pour de bon les chaînes d'un passé qui risquait de l'anéantir. Colm Tóibín la guide en douceur vers un futur où règne une véritable harmonie.

J'HABITE ENTRE ICI ET LÀ-BAS

des êtres, englués dans une situation personnelle, une sécheresse des relations entre ces anonymes, réunis par la force des choses, et surtout, un temps en suspens.

Ce court moment donne le ton général du roman, qui s'avère étrangement lent, en dépit de son nombre de pages réduit. On est surpris par son rythme étrange, avec cet usage très fréquent du présent dans des phrases longues, des appositions, qui figent presque les personnages. On a l'impression de les regarder à travers une boule à neige, avec des flocons qui tombent au ralenti.

C'est par là que Tsou Yung-Shan saisit parfaitement la condition de l'immigré. Tout se passe comme si chacun d'eux vivait en permanence dans une salle d'attente imaginaire, entre ici et là-bas, entre le pays d'accueil et ses déceptions et la terre natale déjà inatteignable. Les deux deviennent pareillement des mondes inaccessibles et fantasmés, l'un de par la difficulté linguistique, l'autre de par le métissage progressif de son ancienne identité. L'émigré est alors dans cet entre-deux douloureux et pesant.

Cette pesanteur imprègne alors tout le récit. Au lieu d'étudier l'intériorité de son personnage dans une salle d'attente, Tsou Yung-Shan le laisse rejoindre les espaces plus vastes de la ville, place d'autres protagonistes sur sa route, points de départ de nouveaux points de vue et de nouvelles histoires. Mais ces personnages, immigrés, des voyageurs, comme Xu Mingzhang, vivent eux aussi dans leur salle d'attente mentale. Au lieu d'un sentiment d'ouverture, cela ne fait que démultiplier l'impression d'emprisonnement, par un effet de kaléidoscope étouffant.

La salle d'attente reste malgré tout un roman extrêmement lumineux, grâce à l'innocence de son héros. Xu Mingzhang est une personnalité très en retrait, qui fuit la réalité dans les livres, et pourra paraître au premier abord un peu fade. Mais il est porté, de façon très belle, par son désir inexplicable de rester à Berlin, malgré son divorce. C'est – on suppose – sa première initiative dans toute une vie d'évitement de la réalité et des responsabilités. Cette intuition qu'il défend contre son entourage tout au long du livre constitue finalement la petite ouverture dans cet univers hostile. Ce désir est alors la clé pour habiter sa salle d'attente intérieure, non pas sur le mode de l'attente, justement, mais en profitant de



son ambiguïté, en acceptant que « *je ne suis pas ici, je ne suis pas là-bas, je suis entre ici et là-bas.* »

Cela ne pourra venir que d'un effort constant du personnage pour mettre en mot des sentiments complexes. Un effort qui passe par la confrontation à la langue de la terre d'accueil, seule issue pour communiquer. L'impression de lenteur dégagée par le livre est peut-être aussi liée à ce travail, comme si l'auteur voulait nous amener à ressentir le poids de la médiation du langage dans ce processus d'intégration. Un détail amusant, mais hélas imperceptible en français, nous indique qu'elle n'a pas échoué. Dans une interview donnée au site web *Lettres de Taïwan*, l'auteure raconte que certains de ces lecteurs bilingues mandarin-allemand lui ont dit, après avoir lu la version en mandarin, qu'il y avait quelque chose de « *très allemand* » dans sa façon d'écrire. Un récit « *entre ici et là-bas* », en somme.

Oscar Wilde, l'amour à mort

L'écrivain Oscar Wilde (1854-1900), d'origine irlandaise, occupe une place particulière dans le cœur des Français. Il est avant tout, pour nous, un personnage gidien, on le connaît en général davantage comme une silhouette épisodique de Si le grain ne meurt, le récit autobiographique de Gide, que comme l'auteur d'une œuvre talentueuse.

par Jeannine Hayat

Rodolfo Marco-Turnbull, *Oscar Wilde, aimer jusqu'à déchoir*. Trad. de l'espagnol (Mexique) par Julia Nuñez Aguerre, Éditions Epel, 340 p., 30 €.

Jean Allouch *L'amour Lacan*. (2009), Éditions Epel, 495 p., 35 €.

Oscar Wilde en Amérique. Les interviews, traduction et préface de François Dupuigrenet Desroussiles, Bartillat, 248 p., 20 euros.

Exposition Oscar Wilde, l'impertinent absolu, du 28 septembre 2016 au 15 janvier 2017 au Petit Palais.

L'exposition, actuellement consacrée par le Petit Palais à cet écrivain francophile, est donc une forme de réparation venue du Continent, après d'injustes années d'oubli. L'hommage concerne tout autant le critique d'art – qui appréciait notamment les tableaux préraphaélites – que l'homme de lettres Oscar Wilde.

Une dizaine de photographies de Wilde en tenue de dandy, prises par Napoleon Sarony à New York, à l'occasion du voyage du poète aux États-Unis en 1882, attestent de son penchant baudelairien pour l'artifice. Pour l'occasion, Wilde s'était vêtu avec une telle recherche, que son image, devenue iconique, avait été détournée en faveur d'une publicité pour un produit de beauté féminin !

Le fait est que Wilde était un véritable esthète, pétri de culture grecque, dont l'objectif était d'imposer à tous son idéal de la perfection. Une grande part de son triste destin s'explique d'ailleurs par le fait que son éthique était avant tout une esthétique.

Au fondement de son idéal de beauté, se trouvait la statuariaire grecque. D'après *Oscar Wilde, aimer jusqu'à déchoir*, essai biographique de Rodolfo Marcos-Turnbull, psychanalyste mexicain, qui a proposé une lecture lacanienne du destin de l'écrivain, Wilde a conservé dans son bureau, jusqu'à son emprisonnement, une copie du *Hermès portant Dionysos* de Praxitèle.

En France où Wilde a cultivé des amitiés profondes, il reconnaissait parmi ses amis symbolistes et décadents cette même dilection pour les beautés rares et parfaites. Il a fréquenté Verlaine mais aussi Mallarmé. Dans une vitrine de l'exposition, on admirera une lettre envoyée par Wilde au poète qu'il avait rencontré en 1891.

Le goût de l'esthète pour la littérature française s'est également exprimé dans l'une de ses œuvres les plus singulières. Inspiré par le roman décadent de Huysmans *À rebours*, Wilde a écrit en français une pièce de théâtre intitulée *Salomé* (1893). L'œuvre était dédiée à Pierre Louÿs, maître de l'érotisme. Les exceptionnelles illustrations d'Aubrey Beardsley, considérées outre-Manche comme immorales du vivant de Wilde, trouvent à juste titre une place d'honneur dans l'exposition.

À l'époque où il imaginait Sarah Bernhardt dans le rôle titre de *Salomé*, Wilde était déjà subjugué par l'exceptionnelle beauté du jeune lord Alfred Douglas, surnommé Bosie. En vérité, la relation entre les deux hommes résultait d'un malentendu fréquent. Wilde admirait la beauté en Bosie, qui n'avait rien d'autre à offrir en retour que déloyauté et trahison.

Dans son ouvrage savant, mais aisé d'accès, Rodolfo Marcos-Turnbull défend une thèse très convaincante : ce que Wilde a aimé en Bosie, c'est l'amour. L'absence de réciprocité dans leur relation frustrante est précisément ce qui a nourri sa passion brûlante.

Une des définitions paradoxales de l'amour élaborées par Lacan sous-tend d'ailleurs l'argumentation du biographe : c'est en n'obtenant pas l'amour qu'on l'obtient. Dans son analyse du comportement amoureux de Wilde, Rodolfo Marcos-Turnbull s'est effectivement inspiré du travail de Jean Allouch, auteur de *L'amour Lacan*, très pertinent s'agissant du destin wildien.

Les visiteurs de l'exposition pourront s'efforcer de déchiffrer le petit carton déposé par le père



OSCAR WILDE, L'AMOUR À MORT

de Bosie, le marquis de Queensberry, au club londonien de Wilde. C'est ce bristol qui a précipité l'écrivain dans sa chute. Il comporte un texte peu lisible dont l'encre a pâli : « *Pour Oscar Wilde, maquereau et sodomite* » (sic). C'est en tout cas ce que Wilde semble avoir lu.

Offusqué de l'offense, il a porté plainte contre le marquis, déclenchant ainsi le processus judiciaire qui allait le broyer et l'envoyer aux travaux forcés pour deux ans. Selon Rodolfo Marcos-Turnbull, sa condamnation est sans rapport avec son homosexualité (*gross indecency*). Comme Socrate, il aurait été condamné, en fait, pour avoir menacé la cité.

Plusieurs manuscrits de Wilde sont exposés au Petit Palais, notamment celui de la longue lettre adressée à Bosie, publiée sous le titre de *De Profundis*, écrite depuis la prison de Reading en mars 1897. Elle annonce de tristes retrouvailles avec lord Alfred Douglas. Déchiré d'être séparé de ses enfants, Wilde a pourtant fait le choix de Bosie et l'a retrouvé à Naples, dès sa sortie de prison.

Son courage dans la revendication de sa liberté sexuelle en pleine période victorienne et son destin tragique rencontrent encore des échos dans notre conscience nationale. Wilde est mort à Paris dans la déchéance et la misère pour avoir trop cru à l'amour.

Poésie du monde (2)

Poésie du monde : Gérard Noiret part en voyage sur les traces de poètes du monde, du Mexique à la Russie en passant par la Serbie, l'Allemagne et l'Espagne. 2^{ème} épisode : Berlin.

par Gérard Noiret

Michael Speier, né en 1950, vit à Berlin, où il est auteur, traducteur et essayiste. Il a publié jusqu'ici neuf titres de poésie, dont, récemment, *Haupt Stadt Studio*, plusieurs anthologies, ainsi que des traductions de poètes contemporains français, anglophones et italiens. Il a enseigné auprès de diverses universités allemandes et américaines, et est, depuis 1997, Adjunct Professor à l'université de Cincinnati (Ohio). Il est le fondateur et l'éditeur de la revue *Park* et du *Paul-Celan-Jahrbuch*. Il est correspondant de la revue *PO&SIE*, dirigée par Michel Deguy. Son œuvre littéraire a été couronnée par le prix Schiller de la Fondation Schiller de Weimar et le prix de littérature de la A+A Kulturstiftung de Cologne.

Un texte et trois poèmes de Michael Speier

Qu'est-ce qui fait que Berlin bascule de nouveau ces jours-ci, et se remet en route pour un tour sur le manège de l'histoire de la ville, nul ne saurait le dire. On prévoit un redoutable ciel gris berlinois, dans lequel un nouvel aéroport, un opéra restauré et la reconstruction d'un vieux château passent comme des chevaux de bois légèrement abîmés. Les investisseurs font la queue, tout comme les partouzards du monde entier, et personne n'arrive à expliquer sur quoi repose ce rabattage publicitaire autour de Berlin. Ça aurait à voir avec l'avenir, dit-on – je veux bien... Je vis depuis plus d'un demi-siècle dans cette ville, mon avenir sera plus court que mon passé, et j'aime tout le temps partir ailleurs (Paris, New York, Belgrade...). Peut-être n'est-ce que de cette douce distance que j'ai pu, au fil des années, publier quatre livres sur Berlin – mais jamais un roman.

Ce roman, le nouveau roman de Berlin qu'on attendait désespérément depuis 1989, le roman de l'après *Alexanderplatz*, c'est le poète Gerhard Falkner (né en 1951) qui vient de le produire. Les villes, il faudrait les décrire

POÉSIE DU MONDE (2)

comme le souvenir d'une pensée ou d'un sentiment, a écrit le romancier hongrois Sandor Marai. Parmi les meilleurs portraits de celle dans laquelle j'ai grandi et où j'ai passé la majeure partie de ma vie, le roman somme de quatre cents pages *Apollokalypse* de Gerhard Falkner (Berlin Verlag, 2016) a une place de choix. C'est un roman sur Berlin comme on n'en a plus écrit depuis Döblin. La grande différence, par rapport à ce dernier, est qu'il ne raconte pas d'une manière contemporaine, mais plutôt rétrospectivement, portant son regard sur les sauvages années 1980 et 1990, et donc sur le tournant le plus important de l'histoire récente de Berlin, englobant la chute du Mur – le moment où les deux moitiés de Berlin se sont ouvertes comme les coquilles d'une huître : « *Le mur venait de tomber. Berlin se manifestait comme un coquillage ouvert gisant sur le lisse bac à sable brandebourgeois envoûté par le miracle, fixant, incrédule avec ses lacs étonnés, le ciel. La périphérie molluscoïde reluisait humide à travers les murs gris et brisés. Au-dessus, dans la même couleur, cette moquette opaque et étalée sans doute pour l'éternité du ciel berlinois.* » La langue de Falkner est repue de métaphores et d'autoréflexion – et rien qu'en cela elle est un règlement de comptes avec le style relâché du dernier tiers du XX^e siècle. Le roman de Falkner est en outre d'ores et déjà fameux pour ses nombreux passages érotiques, qui ont l'air authentiques sans jamais choquer, écrits dans un style où sous l'asphalte de la prose on entend bruïsser le courant de la poésie. Et rien que pour cela, il est mon favori parmi les livres de la rentrée.

Si *Apollokalypse* est à la recherche du temps perdu et du *je* perdu, l'anthologie de poésie *Nachtbus nach Mitte* (« Bus de nuit vers Mitte »), qui vient de paraître au Verlag für Berlin-Brandenburg, se catapulte en plein dans le présent, là où il est le plus présent : dans la zone d'histoire et de jeu de l'arrondissement « Mitte ». Le poète Martin Jankowski, a participé à l'édition de ce volume berlinois que je trouve très varié et le plus actuel, et dans lequel on retrouve essentiellement de jeunes auteurs. Dans un de ses propres poèmes il constate cependant amèrement : « *la ville est aimable, mais il lui manque le centre /.../ ici à Berlin on ne fait qu'en rêver* ».

On parle ces derniers temps beaucoup de Berlin en tant que capitale littéraire. Et donc il est également question de littérature de

capitale. On devrait cependant commencer par se demander ce que c'est qu'une capitale littéraire et une littérature de capitale. La littérature a-t-elle une capitale ? Peut-elle être liée à un endroit ? La réunion des deux moitiés de Berlin a d'abord eu pour conséquence que le nombre des auteurs a doublé. Mais la ville littéraire s'est en outre internationalisée, beaucoup d'auteurs d'autres pays ayant trouvé le chemin de Berlin. De la journaliste et écrivaine suisse Zora del Buono, j'ai récemment lu le court roman *Hinter Büschen an eine Hauswand gelehnt* (« Derrière les buissons appuyé à une paroi »), paru au Beck Verlag. C'est un roman dit « de campus », se déroulant dans une université américaine, et relatant la liaison intime, et bien entendu interdite, d'une enseignante avec un étudiant de trente ans son cadet. À la différence de Falkner, on ne trouvera ici que peu d'intime, mais la ligne tremblante de cet amour entre satisfaction et chagrin de cœur de l'amoureuse plus âgée est touchante. L'histoire gagne en intérêt à travers sa dimension politique, car il est question également de la NSA et des révélations de Snowden, dans lesquelles le jeune homme est impliqué. Pour moi, le charme de la lecture consistait également dans le fait qu'il s'agit certes d'un côté d'une narration fictionnelle, mais que j'ai pu assister moi aussi de près, en tant que professeur invité dans cette même université, à un événement similaire impliquant l'intime et un contexte extérieur plus ample.

La traduction apporte de nouvelles façons de voir dans notre langue et notre littérature. Monika Rinck, sans doute la poétesse allemande contemporaine la plus importante, présente des transpositions du suédois de l'auteur Magnus William-Olsson, qui m'était inconnu jusqu'à présent (Rough Books, 2016), Christian Filips traduit des poèmes – *Lieder vom Pferd* (« Chansons du cheval ») – de la jeune poétesse néerlandaise Els Mors (Brueterich Press, 2016). Moi-même je travaille en ce moment avec une amie à la traduction d'un recueil français de Jean Portante. En outre, je traduis, avec l'aide d'un interprète, un choix de poètes serbes qui seront présentés dans le numéro de décembre de ma revue, *Park*. Leurs textes sont éparpillés sur mon bureau. De là, je peux voir la Spree, à travers la fenêtre, la rivière principale de Berlin, qui a du mal à s'écouler, parce qu'elle est fortement réglementée. L'automne, les feuilles n'y sont entraînées que millimètre par millimètre sur la surface de l'eau, pas sûr qu'elles avancent. Berlin est un point dans l'univers, un lieu (pour citer une phrase de

POÉSIE DU MONDE (2)

Maurice Blanchot à propos de Berlin) « où tous ceux qui y habitent ne font, parce qu'ils y habitent, pas seulement l'expérience d'un lieu d'habitation, mais également de l'absence de ce lieu ».

Traduit de l'allemand par Jean Portante

L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE

un bienfaiteur
 un seul pour cet immense été
 au terme duquel nous voici
 regardant la mer
 intranquille se clairsemer de rides
 pas même contrariés par un ciel couvert
 (dans le sens de « brouillé »)
 nous vivons dans des espaces de paysages
 totalement éclairés le maquis capitonne les versants
 pelouse fraîche coupe mode
 brins retirés à la pince à sucre
 va savoir ce que tu veux mettre en relief
 quand les terrasses passent sous
 la constellation de la feuille de trèfle
 et notre vie serait la vie qu'on se projette
 l'un dit human flourishing
 un autre oxytocin d'autres encore
 écoutent de la musique allongés sur des canapés
 chantent livres dispersés papiers
 quelqu'un boit du vin
 bientôt déjà il nous faudra voyager
 munis des bribes d'italien que l'on
 nous jette (à nous les chiens hyperboréens)



alors que sur la table de la parole
 les cuillères argentées reposent

Traduction : Aurélie Maurin

NUAGES

Sûr que c'est ça le siècle des nuages?
 si énigmatiques leurs surfaces
 comme leurs tactiqueries contre les forces centrifuges
 lâche alternance de temps et de possibilité
 tu les vois depuis les bidonvilles
 de l'economy class dans des trains qui passent

POÉSIE DU MONDE (2)

ou de la president's lounge avec ses douches
 et ses boissons gratuites, tu imagines des
 nuages
 – à peine formés, déjà disparus –
 dans lesquels tu baignes ta dépression
 quand les ciels ferment, des nuages
 en forme de poires ou mis en scène
 comme des murs, fractals ou de bonne
 humeur
 pas fixés sur la fixation balance
 volatile entre pulvérisation
 et recentrage (comme le moi) comme des
 fichiers
 qu'on ne peut pas rétablir
 comme le temps entre copy & past

Traduction: Jean Portante

JOGGING AU PARC VONDEL

peinture fine : matin de janvier avec bruine
 aquariums les chaussures, brisures de
 lumière, filles à vélo
 qui fleurissent (est-ce à cela que ressemblent
 les filles de vermeer?), un jaune
 dû au 17e siècle, tonalité verte spéciale
 déterminant
 les parties principales, et le bleu outremer si
 cher
 extrait du lapis-lazuli, son utilisation
 luxurieuse, et il y avait encore
 l'écharpe un tantinet maladroite, son entrée
 dans ma vente aux enchères personnelle de
 vieux maîtres est restée
 sans être adjugée, transparents les arbres
 entièrement effeuillés

Traduction: Jean Portante

« Seule la liberté me fait écrire »

En le « présentant » maintenant au monde qui n'en attendait pas tant, Shelley confiait qu'il comptait sur l'accueil réservé à son poème La révolte de l'Islam « pour savoir à quel point l'envie d'une plus heureuse condition de la société morale et politique survit aux tempêtes qui ont secoué l'époque où nous vivons ». Recourant aux ressources combinées de l'épopée, de l'allégorie, de la romance, et même de la psychomachie, Shelley se fait notre contemporain, prophétisant le Printemps arabe comme le mouvement « Nuit debout ». Mais l'actualité du texte shelleyen dépasse les contingences et tribulations du moment, pour porter la cause d'un romantisme transhistorique et généralisé.

par Marc Porée

Percy Bysshe Shelley, *La révolte de l'Islam*.
 Trad. de l'anglais par Jean Pavans. Préface
 de Judith Brouste. Édition bilingue.
Poésie/Gallimard, 624 p., 12,80 €

On commencera par ce mot de Blanchot, tiré de *La part du feu*, que cite Laurent Jenny en exergue à *Je suis la révolution* : « Tout écrivain qui, par le fait même d'écrire, n'est pas conduit à penser : je suis la révolution, seule la liberté me fait écrire, en réalité n'écrit pas [1] ». Mesuré à cette aune-là, Shelley écrit superlativement. Comme le montrent le prologue du poème, mais aussi la Préface, nécessaire préambule à la lecture, c'est d'abord un Shelley abattu, dépressif, touché de plein fouet par l'effondrement des espoirs qu'avait fait naître la Révolution française, qui prend la parole.

Nous sommes en 1817, au lendemain du congrès de Vienne. L'effondrement d'une grande idée a plongé le poète dans un deuil dont il ne voit pas l'issue. Du fond de son désespoir, dont il faut comprendre qu'il est partagé par ses contemporains, les poètes de la deuxième génération, il va cependant finir par

« SEULE LA LIBERTÉ ME FAIT ÉCRIRE »

s'extraire, à la faveur de l'équivalent d'une « abréaction » de type métapsychologique. En se confrontant aux affects liés aux souvenirs d'un traumatisme encore très présent, Shelley s'en libère, à l'image du personnage éponyme du *Prométhée délivré*, le grand drame lyrique qu'il composera en 1819.

Les effets pathogènes du deuil, du dégoût et du cynisme ambiants se dissipent, pour laisser place à une « restauration » psychique – mais le terme est politiquement suspect, au vu du retour en grâce de la Sainte-Alliance. Disons que l'écriture relance la dynamique révolutionnaire qu'on avait crue en berne, voire définitivement encalminée.

En se persuadant que « je suis » la Révolution, du verbe « être », Shelley la fait, du verbe faire, alors même qu'on la pensait abolie et défaite : « *Soyons tous égaux et libres ! J'entends l'écho / De vos cœurs ; tel le chant le plus doux, il pénètre / Mon âme pour y trouver son accord.* » (VIII, 17). Et si son poème triomphe, c'est en raison d'un appel, en direction de ce qui, en soi, acquiesce trop vite à la résignation, à battre en retraite :

« Arrête-toi, vaine
expiation !

Le passé appartient à la Mort, l'avenir

Est à nous ; d'un souffle infect, l'amour et la joie

Peuvent faire un Éden fleuri,

Où la paix bâtira son nid. »

« *Tout n'est pas perdu !* » (VII, 36) : la renaissance, l'espoir dans la beauté et la justice, sont à ce prix. Et Shelley de camper dans l'impossible, instauré « *comme le seul espace symbolique pensable et digne de reconnaissance [2]* ». Un tel espace symbolique, c'est celui du mythe, au plan duquel il transpose l'événement révolutionnaire déchu, pour mieux en faire l'assomption. Faisant fi du réel, d'un mot, Shelley exige de ce mythe universel et de ce « *thème glorieux* » qu'ils se tiennent « *à la hauteur d'un absolu [3]* ».

Pour ce faire, il transpose, ou plutôt transporte, le « *beau idéal* » de la Révolution française dans l'Orient compliqué, abordé avec des idées simples. Derrière la Cité d'or et le tyran Othman, on devine sans peine

Constantinople, les sultans ottomans et l'Islam – mais, à dire vrai, la révolte cible l'empire des dévots de tout poil, sans exception, chaque religion consacrée se trouvant jetée dans un même sac d'opprobre et de contestation. Les silhouettes de Laon et de Cythna, tout juste esquissées, mais dont on devine qu'il s'agit d'amants (et qu'ils ont été frère et sœur dans une version antérieure), sont ici plutôt des instances que des acteurs de l'Histoire. C'est que l'incarnation n'est pas le fort de Shelley. Les *realia* du soulèvement en cours – protagonistes, enjeux, péripéties, lieux – se diluent dans une nébulosité généralisée, un « nuagisme » perpétuel, pour le dire avec Ruskin, l'auteur des *Modern Painters*, qui voyait dans la *cloudiness* l'une des caractéristiques les plus saillantes de la modernité artistique.

Nuées, apparitions, formes plus ou moins distinctes, fantasmagories peuplées « *de rêves glorieux d'espoirs enfuis* » : la révolte s'enlève sur fond d'idéalité, d'immatérialité. L'action se passe comme dans un rêve, avec sa part d'arbitraire et de mystère. Outre sa dimension prosodique, la scansion de ce poème volontiers somnambule dans sa façon de procéder tient dans l'alternance subtile entre sommeil et réveil, voile et obscurité, obscurcissement des sens et transe éveillée, syncope et ravissement.

À l'évidence, Shelley n'a pas la tête plus dramatique que narrative. Les séquences s'y succèdent comme autant de tableaux, selon une écriture qui s'affiche résolument picturale, privilégiant les « *Visions* », insistant pour donner à voir par la force du verbe. Sa révolution est spectaculaire, bien plus que politique. La chute du Tyran, son renversement, s'ils interviennent bel et bien au Chant V (strophe 31, en particulier), sont récusés, retournés et dépassés par le mouvement dialectique du poème, à croire que l'essentiel est ailleurs. Remis en selle, le sultan triomphe en dernier recours, et avec lui l'Empire du Mal rétabli dans ses (non-)droits. L'aigle aurait-il à nouveau terrassé le serpent, comme c'est à chaque fois le cas dans l'Histoire, ancienne comme contemporaine ? Règnera-t-il donc à jamais, « *l'hiver du monde, dans lequel nous mourrons / Comme expirent les vents d'Automne dans la brume / Et le gel* » (IX, 25) ?

C'est sans compter sur le mouvement final, qui consacre la relève de l'imaginaire et voit, puisqu'il faut y croire, l'aube poindre. Le bûcher sur lequel finissent de brûler les corps de Cythna et de Laon disparaît comme par enchantement, pour laisser place à une vision

« SEULE LA LIBERTÉ ME FAIT ÉCRIRE »

paradisique, dominée par l'apparition à l'horizon du Temple de l'Esprit et d'un vaisseau piloté par une forme angélique sur lequel embarquent les amants – on songe à l'*Ariel*, à bord duquel Shelley trouvera la mort, en 1822 :

« guidée par
la musique

Qui en sortait, s'en approchant de plus en plus,

*Comme la lune attirée par
la terre affine,*

*La barque enchantée
s'y rendit*

*Pour y trouver enfin
son port. »*

La négation de la mort, l'affranchissement d'avec le temps, la fin de la peur: difficile de concevoir un programme d'action plus grandiose, plus exalté, tout entier acquis aux thèses développées par William Godwin, le beau-père de Shelley, l'auteur de *L'enquête sur la justice politique* parue en 1793.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce qui fait véritablement l'événement, au sein du poème, c'est la langue, la parole, l'éloquence. C'est par la bouche de l'intense Cythna que transitent les mots les plus persuasifs, les plus incisifs ; mieux que ne saurait le faire le falot Laon, la femme exige l'égalité avec les hommes et exhorte à passer alliance avec la vertu, la vérité et l'amour.

En cela, elle se fait la digne porte-parole de Mary Wollstonecraft, la mère de la compagne de Shelley, l'auteure de *A Vindication of the Rights of Woman : With Strictures on Political and Moral Subjects*. Mais, surtout, c'est à la strophe spensérienne qu'on doit la véritable réussite de l'entreprise, hyperbolique et ritualisée comme se doit de l'être la poésie en acte, distincte de la poésie militante ou didactique.

Véhicule d'exception, riche de ses contraintes comme de ses périls (qui ont pour noms emphase et remplissage), la strophe immortalisée par Edmund Spenser pour sa *Faerie Queene* (1590) se voit ici reconduite cinq cent onze fois, pour un total de près de cinq mille vers. D'emblée, forte de ses rimes

croisées, de ses huit pentamètres iambiques, suivis d'un très inhabituel alexandrin, elle signe la victoire du lyrisme, la primauté du lyrique tel que le définit Jonathan Culler dans un ouvrage récent [4]. Et il appartient de saluer ici le beau travail de transposition réalisé par le traducteur Jean Pavans. Lucidement, ce dernier renonce aux rimes et propose des strophes de huit dodécasyllabes suivis de deux octosyllabes. L'effet est résolument autre, mais l'impact est globalement le même :

« *Nous arrivions au port ; mais hélas la sagesse*

Que ce cri avait éveillée s'était enfuie

De beaucoup d'esprits, comme la brève lueur

*Que les cieux noirs reçoivent
d'une fausse aurore*

Et qui s'estompe aussitôt dans la nuit vorace.

Or bientôt le jour se lèvera tel un gouffre

De feu pour consumer les linceuls élimés

Qui enveloppent le monde ; un vaste enthousiasme

Ébranlant la terre fiévreuse

Tel un salubre cataclysme. » (IX, 5)

À l'heure où le paysage politique, en Europe du moins, reste plus que jamais marqué au sceau du pessimisme, de la misanthropie et d'une « *triste dévastation* » (Préface), il importe que des poètes comme Shelley continuent d'être lus et traduits. Ne serait-ce qu'au nom de la croyance intranquille qui était la leur dans « *le pouvoir d'une idée sublime* » (IV, 11), celle de la révolution. Une idée romantique, aussi, pour qui désir de révolution et désir de poésie ne faisaient qu'un.

1. Cité par Laurent Jenny, *Je suis la révolution*, Belin, 2008, p. 5.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 212.
4. Jonathan Culler, *Theory of the Lyric*, Harvard University Press, 2015.

Charlotte Delbo : prix Femina

Le livre de Ghislaine Dunant est une rencontre à la fois personnelle, littéraire et biographique avec Charlotte Delbo (1913-1985). La sympathie de l'auteur pour son sujet, sa sensibilité vis-à-vis des textes, et l'apport de nouveaux documents ouvrent sur une nouvelle vision de celle qu'on connaît essentiellement comme résistante et auteur d'écrits sur la déportation, dont Le Convoi du 24 janvier.

par Claude Grimal

Ghislaine Dunant, *Charlotte Delbo, la vie retrouvée*. Grasset, 608 p., 24 €

Charlotte Delbo, fille de parents ouvriers italiens, a suivi les études que pouvait faire à son époque une jeune fille de son milieu: du secrétariat. Sa formation intellectuelle personnelle s'est effectuée à la fois en adhérant aux Jeunesses Communistes, en suivant des cours de philosophie et en travaillant comme secrétaire auprès de Louis Jovet et du sociologue Henri Lefebvre. Membre du réseau Politzer, elle fut arrêtée en 1942 avec son mari Georges Dudach, membre du parti. Il fut fusillé au Mont Valérien ; d'abord emprisonnée à Compiègne, Charlotte fut ensuite déportée à Auschwitz-Birkenau avec 230 femmes prisonnières politiques dans le convoi du 24 janvier 1943.

Elle rentra vingt-sept mois plus tard. Elle était l'une des 49 de ce groupe de « triangles rouges » à avoir survécu et gardait à l'esprit la question ou plutôt l'exigence de toutes les mourantes auprès desquelles elle s'était trouvée : « Et si tu rentres toi, tu diras ? » Elle dirait : ce fut *Aucun de nous ne reviendra, Une connaissance inutile...* publiés plus de 20 ans après sa déportation.

Dans son œuvre, où figurent essais, nouvelles, poésies, pièces de théâtre, l'expérience du camp resta toujours centrale. À l'intérieur de son ouvrage, Ghislaine Dunant présente à la fois cette prégnance du « thème » concentrationnaire, les décisions purement littéraires de Delbo pour l'aborder, et les freins

éditoriaux ou sociétaux qui ralentirent la parution de ses livres : il n'y avait pas encore d'intérêt pour ce type de témoignage et Delbo était une femme, de surcroît inconnue des milieux littéraires.

Même *Le convoi du 24 janvier*, son premier et beau petit ouvrage publié en 1966, n'eut pas beaucoup de succès. Pourtant, fruit d'un énorme travail de recherches (il avait fallu interroger les rescapées, retrouver les familles de celles qui étaient mortes et les interviewer, faire sur chaque femme une petite notice biographique de quelques lignes), le livre était une réussite dans sa simplicité presque dérisoire : il présentait une liste des noms des femmes du convoi accompagnés de quelques informations à leur sujet et, pour les quatre détenues que personne n'était parvenu à identifier, il faisait figurer à la fin leurs quatre photographies anthropométriques d'Auschwitz.

Mais l'œuvre de Delbo en général, poursuit Ghislaine Dunant, est plus qu'un témoignage sur l'expérience d'une destruction. En effet des questionnements qu'on pourrait dire anhistoriques modèlent sa pensée et sa prose : pourquoi et comment transmettre une connaissance maintes fois présentée par l'écrivain comme « inutile » (ce qui n'empêche pas le désir de « faire savoir ») ; de quelle manière rappeler, toujours, l'écart entre le réel et sa représentation (douloureusement sensible pour ceux qui ont fait l'expérience de ce réel)... Les textes de Delbo s'interrogent aussi sur le rapport à l'autre qui existait dans ces situations d'impuissance atroces. À ce propos, elle parle bien sûr de camaraderie, vertu qui, dans les groupes de résistance et dans les camps, permettait d'éviter la mort et qui, pour la littérature portant sur ces sujets, est un thème quasi obligé.

Mais elle va intuitivement plus loin dans la perception qu'elle a de l'acte souvent quasi involontaire de survie en y sentant une réponse à l'appel non formulé d'autrui (vivant ou mort). Cette intuition éclaire le rôle imaginaire qu'a joué pour elle son jeune époux assassiné à 28 ans, sur lequel elle demeura presque toujours silencieuse, ou celui des compagnes de déportation dont les gestes envers elle (une gifle quand elle allait s'évanouir, un mot adressé au bon moment...), au-delà de la sollicitude salvatrice, la font sortir de l'acquiescement à la mort et entrer dans une relation qu'on pourrait dire, de manière un peu grossière, de transfert et contre-transfert où la vie reprend.



CHARLOTTE DELBO : PRIX FEMINA

Après la guerre, il y eut pour Charlotte Delbo une « vie retrouvée », ainsi que le dit le sous-titre de l'ouvrage de Ghislaine Dunant. D'autres combats furent les siens, comme la guerre d'Algérie. D'autres travaux l'occupèrent : pour l'ONU, pour le CNRS. Elle continua aussi à être tenaillée par une passion, héritée de Jovet, le théâtre : elle s'absorba dans la rédaction de pièces et se battit pour qu'elles soient – parfois – mises en scène.

Mais, Ghislaine Dunant nous l'apprend, dans sa « vie retrouvée » Charlotte Delbo passait ses vacances dans une « maison » de campagne du Loiret qu'elle avait achetée : la gare de Breteau. Une gare ? Une gare, oui. Une petite gare anodine désaffectée où aucun train n'arrivait, contrairement à celle dont elle avait foulé le quai un jour neigeux de janvier 1943.

Le livre de Ghislaine Dunant, *Charlotte Delbo, la vie retrouvée*, rend l'épaisseur de la femme claire, déterminée, tranchante que paraissait être Charlotte Delbo, tout comme celle de l'œuvre qu'elle produisit, simple, directe, absorbée par la double expérience de l'impuissance radicale devant l'anéantissement et de la reprise parfois quasi-miraculeuse de la possession de soi.

Dernières lettres

On croyait tout savoir, ou à peu près, de la personnalité de Stefan Zweig, après tant de biographies qui lui ont été consacrées [1] et le « biopic » de Maria Schrader. Le dernier volet du triptyque de sa monumentale correspondance avec Romain Rolland apporte cependant des touches nouvelles et essentielles à notre image de l'auteur du Joueur d'échecs. Il apparaît dans ses lettres comme un observateur perspicace de la grande crise européenne, du stalinisme et de la terreur nazie tandis que Rolland, pour sa part, défend avec conviction des positions en perpétuelle évolution.

par Jacques Le Rider et Jean Lacoste

Romain Rolland/Stefan Zweig,

Correspondance 1928-1940.

Éditée, présentée et annotée par Jean-Yves Brancy.

Lettres en allemand traduites par Siegrun Barat.

Albin Michel, 624 p., 32 €

Dans ce troisième volume de la correspondance entre Romain Rolland et Stefan Zweig, qui a commencé en 1911, tout ce qui sépare et souvent oppose les deux écrivains apparaît plus nettement que jamais : malgré son éclatante réussite d'auteur de best-sellers et sa notoriété, Zweig semble toujours souffrir d'un complexe d'infériorité face à Rolland, dont il salue les nouvelles publications avec une admiration éperdue et dont il n'ose critiquer trop ouvertement les positions politiques. Il faut dire que Rolland ne mâche pas ses mots. Quand Zweig, en juin 1931, lui expose son projet encore vague d'un manifeste international des écrivains qui commencerait par : « *Nous qui croyons en l'Europe, notre commune patrie* », Rolland lui répond sur un ton tranchant : « *Votre manifestation est un coup d'épée dans l'eau* ». Quand Zweig, en décembre 1936, se risque à louer le *Retour de l'URSS* de Gide, à s'indigner du culte de la personnalité imposé par Staline comme par Mussolini et Hitler et du procès contre Zinoviev, Rolland lui réplique qu'il trouve « *affligeante* » la brochure de Gide qui est « à

DERNIÈRES LETTRES

l'heure actuelle une mauvaise action » et qu'il « estime hautement Staline ».

Si Zweig a pris la politique en horreur, c'est aussi à cause de la métamorphose de Rolland, dont il voudrait à tout prix conserver l'amitié, mais qu'il voit s'éloigner et se murer dans des partis pris qu'il considère comme déplorables. En juin 1937, Rolland devient presque brutal : « *Votre dernière lettre me fait craindre que nous n'ayons perdu contact. [...] Vous avez toujours [...] pris la position préalable de considérer comme innocents les trotskistes, les Kamenev et les Zinoviev, voire les Toukhatchevski. Vous avez accepté la thèse de leurs partisans en Europe, accusant Staline d'avoir machiné ces procès, pour établir sa domination personnelle. Ma façon de voir et de juger est opposée à la vôtre. Et il faut que ceci soit clair entre nous* ». Zweig conclut sa lettre suivante, de Londres, en juin 1937, sur ces mots : « *Nous avons besoin de beaucoup de courage et jamais l'amitié ne fut plus nécessaire.* »

Les derniers échanges entre les deux anciens amis que la crise européenne et bientôt la guerre ont séparés se font plus espacés et moins chaleureux. Ils s'arrêtent en avril 1940. Pour la dernière fois de son existence, Stefan Zweig séjourne à Paris, à l'hôtel Louvois. Il est venu de Londres, pour sa conférence au Théâtre Marigny, « La Vienne d'hier », qui préfigure le premier chapitre de ses mémoires posthumes, *Le monde d'hier*, et pour trois émissions de Radio-Paris. Il cherche à revoir Romain Rolland qui lui a donné son numéro de téléphone, le 26 à Vézelay. Mais la rencontre n'a pas lieu.

La lecture du dernier volume de cette *Correspondance* oblige à nuancer le jugement sévère dont l'attitude politique de Zweig, à partir de 1933, a souvent fait l'objet. Ce qui frappe, même dans ces lettres où il s'efforce de ne pas déplaire à Romain Rolland, l'intellectuel engagé, c'est l'affect antipolitique de Zweig, qui l'entraîne à des déclarations surprenantes, venant d'un auteur considéré par ses détracteurs comme un mondain soucieux de ne se fâcher avec personne, comme un auteur à succès enfermé dans sa luxueuse tour d'ivoire de Salzbourg, prisonnier d'un idéalisme rhétorique digne des discours ronflants de la Société des Nations dont Albert Cohen fait la satire au début de *Belle du Seigneur*. On est tout surpris de lire ces mots de Stefan Zweig, dans sa lettre à

Romain Rolland du 5 mars 1933, écrite dans son français irréprochable, mais peu idiomatique : « *Les paroles n'ont aucune force ; ce qu'il faudrait, ce serait des actes de terrorisme, par exemple casser les vitres du palais à Genève – pas dans le sens symbolique mais avec des pierres réelles. Ce qu'il nous faut, c'est une avant-garde (système fasciste) une Stosstruppe qui, pour la paix, use de la même brutalité physique que les autres pour la guerre.* » Curieux appel à une « révolte des pierres » contre le Palais des nations genevois mené par une section d'assaut composée de... pacifistes ! Dans cette bouffée d'activisme du bourgeois policé Stefan Zweig, on voit exploser sa haine impuissante de la politique et des politiciens : « *La politique nous abrutit. Elle est tellement dégoûtante, absurde, qu'on ne se sauve qu'en crachant sur elle* » (lettre à Rolland du 18 mars 1935).

Cette allergie à la politique va de pair chez Zweig avec une incontestable lucidité : à propos du stalinisme, c'est à lui que nous donnons raison aujourd'hui. À propos de l'Autriche, il comprend dès le printemps 1933 que son pays ne pourra pas longtemps résister à la volonté nazie d'annexion. Il déteste dès le début le régime « austro-fasciste » de Dollfuss dont il n'attend aucun bien, contrairement à tant d'autres de ses contemporains qui considéraient ce régime autoritaire soutenu par Mussolini comme un rempart contre le Troisième Reich. Dans les jugements fort corrosifs de Stefan Zweig sur Richard Strauss, on voit toute la différence entre l'artiste non juif parvenu au pinacle de la gloire, qui s'efforce jusqu'au dernier moment de se tenir à l'abri de la politique, même au prix de compromissions peu honorables, et Stefan Zweig que les événements, depuis 1933, ont transformé en proscrit, en fugitif, en exilé. « *J'ai eu la visite de Richard Strauss, qui est venu tout spontanément (trois jours avant il était avec Hitler)* », écrit Zweig, de Salzbourg, le 3 août 1933. « *Mais au fond, c'est un parfait je-m'en-foutiste, rien ne l'intéresse que sa musique et il se défend encore assez bien contre sa femme et son fils qui veulent l'entraîner dans le national-socialisme. Il venait pour me jouer au piano les deux premiers actes de notre opéra, qu'il a terminés dans l'esquisse pour le piano. J'étais étonné par la fraîcheur de la musique [...] : le génie musical a pris place dans un homme bien médiocre chez Strauss, mais il s'est bien installé et reste docilement à sa décision* ».

Quant à la personnalité tout aussi complexe de Romain Rolland, elle se manifeste dans ce

DERNIÈRES LETTRES

volume avec plus de force encore que dans les deux volumes précédents de cette fascinante correspondance, par la hauteur de vue une des plus belles du XX^e siècle. Il faut dire que Rolland et Zweig se maintiennent à bonne distance l'un de l'autre, assez proches pour que le propos entre eux soit sincère et l'amitié réelle, assez éloignés par les origines et les situations sociales pour pouvoir surmonter avec élégance les tensions dues à la politique. C'est une amitié d'autant plus remarquable dans sa permanence que, par ailleurs, Rolland sait rompre, quand il le veut, avec de vieilles amitiés, en dépit des blessures qu'infligent à lui-même et aux autres ces ruptures, qu'il s'agisse de Panaït Istrati, qu'il a découvert, des « pacifistes intégraux » qui l'ont soutenu en 1914 ou des gens de la revue *Europe*. En même temps, Rolland se révèle une nouvelle fois un remarquable épistolier, sachant faire bref, percutant, ironique, impérieux et, d'un mot, contemporain.

Ces lettres à Zweig témoignent des efforts de Rolland pour échanger avec les intellectuels de l'Europe tout entière et, au-delà, avec des personnalités comme Gandhi, Freud ou Einstein ; elles trahissent aussi son mépris pour les « *eunuques littéraires* » de la « *foire sur la place* », autrement dit le petit monde de l'édition et des revues qui font la vie intellectuelle parisienne. Comme le remarque le sociologue Yves Jeanneret, la place bien modeste qui, aujourd'hui encore, est réservée à Rolland dans l'ouvrage monumental consacré pourtant à *La vie intellectuelle en France* montre que les rancunes sont tenaces... Dans les années trente, l'audience de Rolland était pourtant immense. Peut-être s'illusionnait-il sur son influence : « *Nous ne connaissons pas assez la puissance morale dont disposent les grands intellectuels, les idéalistes, les indépendants. Chaque tyran cherche à s'en parer* » (19 janvier 1933). Mais c'est cette conviction qui fait de lui, avant la lettre, un intellectuel engagé, courageusement engagé, et rencontrant plus de propos haineux que d'approbations. Il ne cache pas à Zweig son aversion pour « *l'égoïsme universel* » qui règne dans les sociétés bourgeoises, il est parfois découragé, sans cesse il fait l'aveu de sa fatigue et souligne la fragilité de sa santé, mais c'est pour mieux repartir – grâce aux cliniques suisses et au soleil de Vézelay –, avec une volonté intacte et le goût du combat. Il ne cesse d'écrire, des manifestes, un immense roman, des mémoires, une étude sur Beethoven en plusieurs volumes, en sus de sa



correspondance, universelle, et de son journal. Il prend pour maxime la formule de Goethe : « *schaffen so lange es Tag ist* », « *travailler aussi longtemps qu'il fait jour* ».

Reste que sa raide défense de la Russie stalinienne et son opiniâtre fidélité envers l'URSS surprennent de sa part, quand on se souvient de la « Déclaration d'indépendance » de 1919 et de sa querelle avec Barbusse et le PCF dans les années vingt ; ce statut de « *compagnon de route* » – d'« *idiot utile* » ? – qu'il assume choque certains, rend d'autres perplexes, qui croyaient avoir trouvé en lui un vrai mentor. Romain Rolland ne bénéficie pas de l'indulgence qu'on accorde à un Céline ou à un Drieu la Rochelle, il n'est pas assez antisémite, lui qui, le 23 juillet 1933, incite les juifs à se dresser et à protester ; il a toujours voulu agir en fonction de la justice et de la vérité, et s'est fourvoyé. Sa grande âme, mal commode, si exigeante, démodée, dérange.

Mais quelles peuvent être les raisons qui l'ont amené à approuver les procès de Moscou et l'exécution des vieux bolcheviks ? Pourquoi a-t-il cru à des conjurations trotskistes ? Certes, la menace proche et bien réelle du nazisme le persuade, à tort ou à raison, que l'URSS de Staline est la plus apte au combat, une conviction qui le conduit à rompre avec ses amis pacifistes intégraux comme Giono ou Félicien Challaye à propos de l'inévitable guerre, et à soutenir finalement Daladier en 1939. Aussi le pacte germano-soviétique fut-il pour lui une trahison douloureuse et impardonnable. Mais cette explication ne suffit pas ; il aurait pu se contenter de soutenir le Front populaire, d'autant plus que, dans son for intérieur, il ne s'est jamais fait d'illusions sur la nature du régime soviétique (20 février 1932). Mais il s'est tu ; au contraire, il a exprimé son soutien. On ne peut écarter, bien qu'il s'en défende vigoureusement (26 septembre 1937), l'influence de Marie Koudacheva, son « *amie de Moscou* », qu'il épouse en 1934 et dont Serge, le fils d'un premier lit, un étudiant, vit en URSS, surveillé, « *otage* » dans une certaine mesure.

Il reste que Rolland, destiné par son tempérament, sa santé fragile et ses études à

DERNIÈRES LETTRES

une vie purement intellectuelle, force sa nature en se lançant, à partir de 1914, dans divers combats politiques, comme si cet intellectuel était attiré par son contraire, l'action et la violence qui va avec. Historien de formation, il a tendance à plaquer les notions de la Révolution française comme la Terreur et Thermidor à la situation révolutionnaire de l'URSS – d'où son *Robespierre*, une pièce de 1939 –, ce qui le rend peut-être aveugle à la nouveauté du totalitarisme, à la différence de Zweig, plus lucide, car plus directement touché. Le procès de Kamenev et de Zinoviev n'est pas celui de Danton.

Mais, plus profondément, le soutien à la Révolution russe s'inscrit aussi dans le rejet global de l'Occident affaibli et malade, belliciste ou cupide (le monde de la finance anglo-saxonne, de « l'Octopus », la « pieuvre », dit-il souvent). Sa vision de l'humanité nouvelle le conduit vers une sorte de marche vers l'Orient (selon la vieille maxime *ex oriente lux*), qui prend diverses formes, politiques et spirituelles : il soutient et promeut l'action de Gandhi qu'il reçoit à Villeneuve en 1931, il étudie les philosophies indiennes de Vivekananda et de Râmakrishna, il évoque le Tibet dans *L'âme enchantée* ; il demeure surtout attaché à la Russie de Tolstoï et de son ami Gorki, « *ce grand artiste sans artifices* » qui l'accueille en 1935 dans les environs de Moscou. Rolland, l'ascète, est sensible à ce qu'on pourrait appeler la vitalité populaire, la joie collective, la santé prolétarienne qu'il croit deviner dans ce pays de paysans, en rupture avec la fatigue des vieilles démocraties. « *Quel bonheur que la Russie existe !* » Et quelle joie de recevoir, en voyage, l'hommage des « *chants poly-phoniques* » des « *ouvriers débardeurs du Don* » en costume traditionnel... Mieux même, il croit percevoir (lettre du 26 décembre 1934) des affinités entre cette Russie qui chante et qui danse sous Staline et le Nivernais de sa jeunesse, associant ainsi, dans une synthèse heureuse, l'engagement internationaliste et la fidélité à ses racines obscures. « *Je suis un drôle de Nivernais* », confie-t-il à Zweig en exil.

1. Notamment celle de Serge Niémetz, *Stefan Zweig : Le voyageur et ses mondes*, Belfond, 1996.

Toutes les nuances du rouge

Quinze mille ans avant notre ère, à un ou deux siècles près, les peintres d'Altamira ont utilisé l'hématite et les bosses de la paroi pour représenter un troupeau de bisons au fond d'une grotte sombre. Ici commence l'histoire de la teinte rouge qui est, nous dit Michel Pastoureau, la couleur par excellence, synonyme dans diverses langues de lumière et de beauté. Ainsi, l'esplanade de Moscou s'appelle « place Rouge » non à cause de la couleur brique des bâtiments mais parce que c'est la plus belle place de la ville.

par Dominique Goy-Blanquet

Michel Pastoureau, *Rouge : Histoire d'une couleur*. Seuil, 212 p., 39 €

Le livre suit dans ses grandes lignes un tracé chronologique, de l'Antiquité au XVIII^e siècle, et un bref aperçu sur le présent. Intéressante de bout en bout sous la plume alerte de Michel Pastoureau, la quête est semée d'embûches, documentaires, méthodologiques, épistémologiques, souligne-t-il prudemment à l'ouverture. Bien sûr, chaque lecteur aura en tête mille autres usages du rouge dans notre histoire culturelle, mille références littéraires, mais comment reprocher à l'auteur de ne pas épuiser le sujet ? Deux cents pages, autant d'illustrations, c'est beaucoup et c'est peu pour évoquer toutes les nuances de cette longue histoire. Les notes regroupées à la fin du volume, maquette *clean* oblige, à deux mois de Noël, augmentent le récit d'une érudition légère qui mérite le détour.

Avant même d'orner les murs, la couleur s'appliquait sur le corps humain : « *En ces temps reculés, hommes et femmes se signalent, se protègent et s'embellissent déjà en rouge.* » Franchissons quelques millénaires, et les Égyptiens inventent toute une gamme de rouges en transformant des matières animales ou végétales – garance, kermès, pourpre, carthame, henné – en pigment. Couleur du désert brûlé par le soleil, du sang, du feu, du vin, de la chevelure de Seth, le meurtrier d'Osiris, elle est tour à tour symbole de vie ou

TOUTES LES NUANCES DU ROUGE

de mort. « *Tantôt pur tantôt impur, tantôt sacré tantôt tabou, le sang peut être salvateur et fécondant comme il peut être périlleux ou mortifère.* » Les rites sacrificiels, du Néolithique à l'Ancien Testament, tentent par la mise à mort d'une victime de s'approprier ses vertus vivifiantes. Les teintures les plus en vogue, comme le cinabre, sont aussi des poisons violents.

De la peinture grecque ou romaine, il reste peu de traces, mais deux grands témoignages, la céramique, et l'*Histoire naturelle* de Pline, qui pose autant d'énigmes lexicales qu'elle en résout. Outre qu'il confond les pigments, Pline parle en idéologue conservateur plutôt qu'en esthète, pour lui « *le beau, le digne, le vertueux, c'est l'ancien* ». Son *Histoire* reste pourtant riche d'informations, sur les matières et leur prix, leur usage, leur provenance. La meilleure orseille ou *rocella* vient des îles Canaries, Sinope en Asie Mineure donnera son nom à un pigment. De la poterie, on passe aux ateliers de teinturiers : à la fin de la République, un *collegium tinctorium* les répartit en six catégories d'artisans selon les bases de rouge qu'ils emploient. La plus prestigieuse de toutes, la pourpre romaine, est produite par le suc de plusieurs coquillages. Dans les demeures patriciennes, sur les armes, ornements funéraires, bijoux, fards, remèdes, la couleur rouge a la primauté sur les autres, à la fois dangereuse et fondatrice, comme lorsqu'elle entraîne à « franchir le Rubicon ».

Chez les Anciens, les couleurs sont rarement détachées de leur support matériel. Mais au XII^e siècle, quand s'imposent en Occident le système des couleurs liturgiques, les armoiries, la langue du blason, elles prennent plus d'autonomie et développent leur valeur symbolique. Sur la bannière et les armes de l'Église, couleur du sang du Christ, le rouge devient la couleur du pouvoir. La chlamyde du pape, celle de Charlemagne lors de son couronnement, le manteau de soie brodé d'or de Roger II de Sicile, sont rouges. La couleur héraldique de gueules dont on ignore l'exacte étymologie l'emporte dans l'aristocratie féodale sur les or et argent, azur, sable ou sinople. La robe rouge des juges aux enterrements royaux rappelle que les souverains meurent mais que la justice est immortelle. C'est aussi la couleur de l'amour, mystique ou charnel, dans les romans de chevalerie, les trois gouttes de sang sur la neige qui éveillent la conscience de Perceval.



Cependant, l'association du rouge et du noir passe pour infernale dans les évocations de l'Apocalypse ou sur les premières tables des joueurs d'échecs. Ou l'association du rouge et du jaune, couleur de la trahison, dans les portraits de Judas, « l'homme roux », comme Caïn, Ganelon, le fourbe Renart. Et Pastoureau d'évoquer tous les usages négatifs du rouge dans le lexique de la honte et des sanctions : de l'encre raturant les copies d'écolier aux listes rouges ou autres interdits bancaires, en passant par les insignes infamants, bourreau, boucher, lépreux, ivrogne, forçat, juif et musulman. Flamboyante, ostentatoire, coûteuse, impudique, la teinte rouge attire la méfiance puis les foudres des réformateurs protestants, évoquant à la fois la faute et le châtement : « *Le chromoclisme va ici de pair avec l'iconoclisme.* » La palette liturgique fait place au blanc, au noir, au gris. Le rouge, couleur de la Rome papiste, est particulièrement visé.

Heureusement, les peintres ne cèdent pas tous aux décrets calvinistes. Ils nous valent quelques splendides exemples, de Rubens, « *zélateur somptueux de toutes les nuances du*



TOUTES LES NUANCES DU ROUGE

rouge », à Georges de La Tour, qui les illumine par des jeux de clair-obscur. La littérature populaire lui garde aussi son attachement. Dans les plus anciennes versions du conte de Perrault, c'est la petite robe de laine rouge offerte par son père qui sauve la fillette des loups affamés. En fait, souligne Pastoureau, quels que soient les protagonistes, c'est l'organisation des pôles chromatiques qui compte dans les narrations, et non la valeur symbolique attachée à telle ou telle teinte : le rouge ne prend tout son sens « *que pour autant qu'il est associé ou opposé à une ou plusieurs autres couleurs* ».

Sur le spectre d'Isaac Newton, qui remplace le vieux classement d'Aristote, le rouge n'occupe plus le centre de l'échelle chromatique mais se voit relégué à une de ses extrémités. La suite confirme son déclin en Europe au profit des teintes pastel, même s'il profite lui aussi des progrès techniques. « *Le siècle des Lumières est un grand siècle du bleu, pas du rouge.* » Une nouvelle teinte reçoit un nom et une place dans la gamme, le rose, mis à la mode par l'ameublement Pompadour. Le dernier chapitre, « Une couleur dangereuse ? », voyage depuis l'habit rouge de Mozart jusqu'à nos jours, de fêtes galantes en bordels. Bonnets révolutionnaires, drapeaux tricolores, voitures de pompiers, pantalons garance, portrait de Lénine, parades maoïstes, Khmers rouges, panneaux routiers, défilent à vive allure, encadrant la Goulue et Marylin. Le lien entre la couleur rouge et les groupes politiques de gauche et d'extrême gauche a renvoyé au second plan ses autres champs symboliques, s'indigne Pastoureau, « *l'enfance, l'amour, la passion, la beauté, le plaisir, l'érotisme, le pouvoir et même la justice. Tout un courant de pensée a confisqué à son seul usage son rôle d'emblème ou de symbole* ». Dernière image à garder sur la rétine, seule marque de spiritualité dans l'éparpillement violent de notre univers, le No. 16 (*red brown and black*) de Rothko.

Le nazisme sous l'angle de la dope

Des soldats de la Première Guerre mondiale aux combattants de l'organisation État islamique, les hommes en armes ont souvent pris des drogues. La guerre en a besoin. Pour être plus rapide, plus brutal, plus efficace ; pour oublier ce qu'on fait, avoir l'impression qu'on fait autre chose. A la lecture de L'extase totale.

Le III^e Reich, les Allemands et la drogue, cette histoire conjointe de la guerre et des stupéfiants semble avoir eu son tournant crucial.

par Pierre Benetti

Norman Ohler, *L'extase totale. Le III^e Reich, les Allemands et la drogue*. Trad. de l'allemand par Vincent Platini. La Découverte, 252 p., 21 €

Le journaliste Norman Ohler montre l'importance des psychotropes dans la vie quotidienne de nombreux civils et dignitaires allemands entre 1933 et 1945 – en premier lieu d'Adolf Hitler lui-même –, mais surtout souligne que cet aspect mineur de l'histoire n'est pas sans rapport avec le phénomène nazi en tant que tel.

Tous ses biographes l'ont en effet noté, sans creuser ce point : Hitler se droguait, et pas qu'un peu. Son médecin personnel, Theo Morell, situé au cœur de l'appareil nazi sans être un militaire ni un politique, était le seul à le côtoyer d'aussi près. En août 1941, il administre à celui qu'il nomme dans ses carnets le « Patient A » plus de quatre-vingt produits différents spécialement préparés, en plus de ses doses ordinaires de pervitine. Composé de méthamphétamine et distribué légalement en pilules produites en masse par la firme allemande Temmler à partir de 1937, ce puissant surexcitant, qui provoque « *un feu d'artifice neuronal, comme si un fusil mitrailleur tirait sans arrêt des rafales d'idées* », permet de vaincre le sommeil, de gagner une confiance absolue en soi et d'accroître la perception, le tout avec euphorie et légèreté, pour au moins douze heures ; de quoi, aussi, endommager gravement les cellules nerveuses, car « *le cerveau ne cesse de*

LE NAZISME SOUS L'ANGLE DE LA DOPE

jacasser, comme une radio qu'on ne peut plus éteindre ».

La pervitine n'est pas réservée à Hitler : l'état-major allemand livre des dizaines de millions de pilules aux soldats lors de l'invasion de la Pologne ou de la Bataille des Ardennes. Même dans les sous-marins au large de l'Angleterre, les cerveaux sont sous speed. La propagande nazie obnubilée par son fantasme du corps sain de l'homme aryen promettait d'en finir avec la décadence de la République de Weimar, où diverses drogues s'étaient popularisées dans la société civile ; en vérité, l'enquête précise et captivante de Norman Ohler montre combien celles-ci ont « *pallié une ferveur qui s'amenuisait avec le temps et gardé la clique au pouvoir en état de fonctionner* ».

Le truc est un peu facile, dira-t-on : le nazisme – ses rapides succès militaires, ses capacités de contrôle, son rythme effréné de massacre, son accommodement avec la mort de masse – serait finalement explicable par la drogue et bénéficierait, pourquoi pas ?, de circonstances atténuantes, comme disent les tribunaux ; Hitler ne serait que le plus grand junkie de l'histoire, la mobilisation violente et l'adhésion idéologique, puis l'extermination des juifs, des homosexuels, des tziganes et des malades mentaux, un simple délire ; bref, on aurait trouvé la clé, et aucun historien n'y aurait pensé ! Le livre de Norman Ohler, qui a fait polémique à sa sortie en Allemagne en 2015, manque sans doute de profondeur historique, en particulier lorsqu'il accumule les détails et les anecdotes, usant à foison du trait d'esprit plutôt que de théoriser l'ensemble, au risque parfois de paraître s'amuser de son sujet pour le moins original.

Il a néanmoins le mérite de poser de bonnes questions : pourquoi donc le système nazi constituait-il une sorte de microsociété droguée, ou plutôt dopée ? Et pourquoi, au plus haut sommet de son organisation, son chef l'était-il à ce point ? Pas seulement pour tenir le coup, pas seulement pour aller plus vite et plus fort que l'ennemi, défend en somme ce livre. Mais parce que la drogue peut constituer une métaphore du nazisme lui-même, machine luttant contre son propre désir, bourrée de frustrations et de fantasmes de mort. Loin d'être si évident que cela, un tel usage des drogues est bel et bien un paradoxe pour les nazis, qui les avaient en horreur dans leur terminologie. La rhétorique raciste du

national-socialisme, jusqu'aux dernières heures de Hitler, assimilait doublement les juifs à des « empoisonneurs » et à des éléments pathogènes qu'il fallait éliminer pour sauver la pure race allemande. La répression anti-drogues fut mise au service de l'élimination des malades et des marginaux, ainsi qu'à l'établissement d'une société de la délation. Mais les mêmes semblent vouloir « *faire eux-mêmes l'effet d'une drogue* », non seulement auprès de la population à galvaniser, mais surtout à leurs propres yeux. Seul cet usage délirant de psychotropes pouvait fabriquer le surhomme vanté par la propagande et incarné par la personne d'Hitler. A mi-chemin de l'homme-machine et de l'homme-monstre, la « surhumanité » de l'homme nazi est une inhumanité ; il n'a plus besoin d'autre chose que de lui-même, il est une force pure ; son corps artificiel vit une illusion de surpuissance. La guerre en train de se dérouler convient alors à l'image de propagande, la réalité à la fiction.

Bien sûr, tout au long du III^e Reich on garda secret le dopage d'Hitler : le Führer n'était pas censé avoir besoin de tels produits pour tenir debout. Cet essai devient le plus intéressant lorsque son fil rouge décrit un système fondé sur le déni de réalité. Plus la guerre s'enlise sur les fronts russe et européen, plus Hitler et ses généraux se cloîtent en leurs différents bunkers, plus ils sont convaincus d'être au plus près de la guerre alors qu'ils en sont bien loin, et plus ils se droguent. Et plus les capacités physiques et mentales d'Hitler s'amenuisent (sans même qu'il perçoive que ses hautes doses de stupéfiants ne sont pas le remède, mais la cause de son état), plus les méthodes du Docteur Morell se radicalisent sur ce corps qui n'est plus qu'un « corps du roi » : un corps de représentation, qu'il faut maintenir à tout prix « en forme », sans quoi il ne conviendrait plus à son image. Sous cet angle, le phénomène nazi apparaît comme un effroyable effet d'illusion, au cours duquel, pour une poignée d'hommes, la réalité s'est conformée à l'image déformée qu'ils voulaient en donner. Comme si l'essence du nazisme se trouvait du côté du fantasme, jamais du côté du monde. Il reste une interrogation à la fin de ce livre, comme à la fin de tous ceux qui tentent de percer le mystère de ce qui a pu arriver en Europe en ce temps-là, un questionnement dénué de fascination mais qui continue de nous poursuivre, un vide, un trou vertigineux qu'aucune tentative d'explication ne comblerait totalement et qui oblige à lui tourner autour.

Aux origines du christianisme

En mettant sur le même plan des livres sacrés comme ceux de la Bible et des écrits considérés comme apocryphes, la Bibliothèque de la Pléiade incite le lecteur à les considérer tous comme de même nature, désacralisée, et à porter sur eux le regard distancié de l'historien des idées religieuses. C'est encore plus net quand sont rassemblés des textes de toute sorte dont l'unique point commun est d'avoir été écrits par des chrétiens des deux premiers siècles.

par Marc Lebiez

Premiers écrits chrétiens, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1648 p., 58 €

Après avoir proposé une traduction de la Bible, la Bibliothèque de la Pléiade a consacré quatre magnifiques volumes à des textes qui auraient pu figurer dans le canon officiel des livres reconnus par les Églises chrétiennes si les débats qui ont conduit à son élaboration avaient tourné autrement. Certains de ces livres sont contemporains de la vie terrestre de Jésus ou un peu antérieurs ; les éditeurs les ont qualifiés d'*intertestamentaires*. D'autres ressortissent à la mouvance gnostique, qui fut explicitement rejetée par la Grande Église. D'autres encore, qui se présentent comme des Évangiles ou des Actes, ne relèvent pas d'une mouvance clairement déterminée mais sont qualifiés d'apocryphes parce qu'ils n'ont pas été retenus dans le canon, sans que l'on sache toujours très bien pourquoi. À chaque fois, les éditeurs ont accompli un travail scientifique novateur et précieux grâce auquel les manuscrits de la mer Morte et ceux de Nag Hammadi ont été présentés au grand public francophone très peu de temps après la découverte inattendue de ces bibliothèques antiques.

Les *Premiers écrits chrétiens* qui nous sont aujourd'hui proposés ne relèvent qu'à première vue d'une perspective comparable. Point cette fois de bibliothèque découverte dans le désert, point non plus de ces narrations qu'on lut avec délice au Moyen Âge au même rang que les innombrables hagiographies. On est

cette fois devant les défenseurs de ce qui n'était pas encore l'orthodoxie mais était en passe de le devenir. Si ces livres relèvent de genres divers, aucun ne prétend faire mieux connaître tel aspect de la vie de Jésus, de sa famille ou des apôtres. Écrits après la mort des témoins directs de l'existence terrestre de Jésus, ils sont antérieurs à l'élaboration de la doctrine par les Pères et à sa fixation par les conciles des IV^e et V^e siècles. Leurs auteurs tiennent pour acquis le message évangélique, non seulement dans sa vérité générale mais même dans les détails narratifs, message qu'il s'agit plus de propager que d'affiner. Plusieurs de ces livres eurent un retentissement considérable ; certains, comme l'*Épître de Barnabé* ou le *Pasteur* d'Herma, ayant été tenus en aussi haute estime que ceux qui allaient constituer le Nouveau Testament.

Du coup, ce volume de la Pléiade ne se présente pas davantage comme une édition scientifique propre à renouveler la connaissance de la lettre de ces textes que n'étaient les trois volumes consacrés à la Bible. Il n'y a pas à le reprocher à ses éditeurs : ceux-ci ne se cachent pas d'utiliser les éditions scientifiques déjà publiées – dont ils peuvent aussi bien avoir été les responsables – et aisément disponibles pour la plupart des textes en cause. C'est le cas dans les collections bilingues « Budé » des Belles Lettres pour l'*Octavius* de Minucius Felix ou l'*Apologétique* de Tertulien, et « Sources chrétiennes » du Cerf, pour la plupart des autres textes repris ici. La seule exception d'importance est le *Dialogue avec Tryphon* de Justin dont la traduction française de l'édition scientifique est encore à venir dans la collection « Sources chrétiennes ». Ceux qui se contentent de la traduction avaient déjà accès au *Contre les hérésies* d'Irénée dans lequel l'évêque de Lyon « *dénonce et réfute la gnose au nom menteur* ». Les traductions des plus anciens, et sans doute les plus surprenants, de ces livres ont été rassemblés dans la même collection « Sagesses chrétiennes » du Cerf, sous le titre *Les Pères apostoliques*. C'est le cas en particulier de l'*Épître de Barnabé*, du *Pasteur* d'Herma ou encore de l'*Épître aux Corinthiens* de Clément de Rome.

Celui qui s'intéresse à ces questions connaissait déjà ces textes mais perdait parfois beaucoup de temps pour retrouver chez Tacite ou Suétone des traces d'allusions au christianisme. Désormais, le passage – quelques lignes, généralement – lui est présenté, avec sa référence précise. Il ne peut donc plus se glorifier d'avoir retrouvé cette référence négligée : son travail est désormais prémâché !

AUX ORIGINES DU CHRISTIANISME

L'intérêt principal de ces *Premiers écrits chrétiens* ne vient donc pas de ce qu'il révélerait mais de l'effet produit par ce rassemblement même. On retrouve ainsi ce qui avait été l'esprit originaire de la collection quand elle avait pour ambition de recueillir dans de commodes volumes de petit format plusieurs livres d'un auteur classique. Toute la *Comédie humaine* tenait ainsi en dix volumes seulement, tout Shakespeare en deux volumes, comme les romans de Stendhal ou de Flaubert. De même que beaucoup découvraient à cette occasion que l'auteur du *Rouge et le Noir* avait aussi écrit *Le Rose et le Vert*, le lecteur assidu de Tertullien et d'Irénée découvre cette fois Théophile d'Antioche ou Athénagore d'Athènes dont le petit traité *Sur la résurrection des morts* a tout pour exciter notre curiosité, avec ses considérations sur la digestion et sur l'anthropophagie.

Rendant un incontestable service aux esprits curieux de cette période fondamentale de notre histoire, ce volume, du fait même qu'il est publié dans cette collection, produit aussi un effet idéologique qui n'est pas le moindre de ses mérites. L'Église tente de faire accroire que sa doctrine serait sortie tout armée des textes néotestamentaires comme Athéna du front de Zeus. La vérité aurait été proférée par les évangélistes et les apôtres, et tous ceux qui s'en éloigneraient si peu que ce soit seraient

des hérétiques malintentionnés. L'histoire montre avec évidence qu'il n'en est pas allé ainsi, à quoi on pourrait ajouter que, si l'Église voulait bien le reconnaître, ce à quoi elle persiste à se refuser, elle en sortirait grandie et nullement amoindrie. La réalité historique, que ce volume donne à percevoir par son existence même et la façon dont il est conçu, est que ce qui a fini par devenir la doctrine chrétienne a fait l'objet d'une lente élaboration qui s'est poursuivie plusieurs siècles durant. Une date raisonnable serait le concile de Nicée, en 325, soit trois siècles après la Crucifixion et une douzaine d'années après l'édit de Milan par lequel Constantin ouvrait la porte à l'institutionnalisation de l'Église. C'est seulement à compter de cette date que celle-ci est dotée d'une doctrine officielle, et que, par conséquent, on peut distinguer l'hétérodoxie de l'orthodoxie, et donc qualifier certains d'hérétiques au sens où la position qu'ils défendent diverge par rapport à l'officielle. Auparavant, ni ortho- ni hétérodoxie, seulement des théoriciens qui cherchent à élaborer une théologie digne de ce nom et du message chrétien.

Sur plusieurs points précis, les responsables de cette édition font justice d'idées reçues. C'est ainsi qu'ils insistent à juste titre sur le fait que, contrairement au judaïsme, le christianisme n'est pas une religion du Livre. Il est fondé sur deux choses qui méritent d'être distinguées : d'une part l'enseignement de

Direction éditoriale

Jean Lacoste, Pierre Pachet, Tiphaine Samoyault

Collaborateurs

Natacha Andriamirado, Santiago Artozqui, Monique Baccelli, Pierre Benetti, Alban Bensa, Maïté Bouyssy, Sonia Combe, Norbert Czarny, Sonia Dayan-Herzbrun, Christian Descamps, Pascal Engel, Sophie Ehrsam, Marie Étienne, Claude Fiérobe, Jacques Fressard, Georges-Arthur Goldschmidt, Dominique Goy-Blanquet, Claude Grimal, Odile Hunoult, Alain Joubert, Liliane Kerjan, Gilles Lapouge, Gilbert Lascault, Monique Le Roux, Lucien Logette, Jean-Jacques Marie, Vincent Milliot, Christian Mouze, Maurice Mourier, Gabrielle Napoli, Gérard Noiret, Évelyne Pieiller, Michel Plon, Marc Porée, Jean-Yves Potel, Hugo Pradelle, Dominique Rabourdin, Georges Raillard, Shoshana Rappaport-Jaccottet, Steven Sampson, Gisèle Sapiro, Catriona Seth, Christine Spianti, Jean-Luc Tiesset

Responsable de la publication

Association En attendant Nadeau

Relations publiques

Hugo Pradelle

Édition

Raphaël Czarny

Correction

Claude Grimal, Gabrielle Napoli

Contact

info@en-attendant-nadeau.fr

Lettre d'information

inscription par mail à

newsletter@en-attendant-nadeau.fr

AUX ORIGINES DU CHRISTIANISME

Jésus, d'autre part la double assertion que cet homme est ressuscité des morts et qu'il était aussi Dieu, ce qui justifie que ce Jésus-là soit aussi dit Christ. On peut certes considérer que, comme Shakespeare, Jésus n'a pas existé et que l'enseignement qui est mis dans sa bouche aurait été professé par un autre, lequel aurait eu le rayonnement considérable dont témoigne l'Histoire, à commencer par le pogrome de Néron. Celui qui croit que Jésus est Dieu incarné est logiquement amené à ajouter foi à son discours. Mais on peut aussi voir dans la parole de Jésus une des plus hautes sagesses de l'humanité sans pour autant lui attribuer d'origine divine au sens que les chrétiens donnent à cette notion. C'est ainsi que Porphyre, le premier grand philosophe anti-chrétien, admettait que Jésus soit qualifié de divin au sens où les Grecs le disaient d'Homère et de Platon : une suréminence de l'humanité.

Quoique l'on n'en tire pas toutes les conséquences, une chose est indiscutée : Jésus n'a pas écrit. Son enseignement a été purement oral, une parole illustrée par des gestes hautement significatifs. De ce qu'il a dit ou fait, il y avait parfois beaucoup de témoins, parfois très peu. Mais ces témoins ont transmis à d'autres le souvenir de ce à quoi ils avaient assisté et, durant plusieurs décennies, il n'y eut d'autre transmission qu'orale. Les Évangiles n'ont été mis par écrit que quarante ou cinquante ans après la Crucifixion, et rédigés par des hommes qui n'avaient pas été témoins directs, ou si longtemps auparavant que leur propre témoignage avait fait l'objet d'une lente réévaluation. Il n'est donc pas surprenant qu'une des difficultés majeures à quoi les premiers chrétiens ont été confrontés ait été de démêler parmi tous les témoignages ainsi transmis lesquels étaient *dignes de foi*. Et ce n'est pas parce qu'un texte a été rédigé tardivement qu'il serait moins fiable qu'un plus ancien : l'un comme l'autre sont issus d'une tradition orale dont nul ne peut évaluer de façon assurée la validité. C'est seulement au fil du temps et de débats théoriques que l'Institution a effectué le tri qui aboutit à ce que nous connaissons comme Nouveau Testament.

Autre point qui méritait l'éclaircissement que lui apportent les éditeurs de ce volume, celui des persécutions, du double point de vue de leur réalité historique et de leur justification. Comme le savent bien les historiens mais contrairement à ce qu'on enseigne, les chrétiens n'ont pas été persécutés continûment

jusqu'à l'édit constantinien de tolérance, en 313. Très concentrées aussi bien dans le temps que dans l'espace, les persécutions furent d'emblée un élément central de la propagande chrétienne, parce que l'acceptation de la mort dans les supplices ne peut manquer d'apparaître comme une preuve que le témoin croit vraiment à son témoignage. Son martyr prouve qu'il est bien un *martyr* au sens de « témoin ». C'est dans cet esprit que saint Ambroise put dire, à la fin du IV^e siècle : « *nous nous glorifions du sang versé* ». Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les persécutions ont eu ensuite un tel prestige aux yeux des auteurs et des lecteurs des hagiographies composées en un temps où le christianisme était devenu la seule religion admise : on pouvait ainsi raconter de belles histoires.

Il est probable qu'une des motivations de la persécution ait été l'horreur suscitée par cette propension à mourir pour prouver sa foi, cette horreur que nous ressentons nous-mêmes devant le suicide des islamistes radicaux, qui, à leur tour, se glorifient du sang versé. Le sang appelle le sang. Mais cette motivation n'est qu'une parmi toutes celles qui se sont sans doute conjuguées, au rang desquelles il faut évidemment compter la concurrence que le culte chrétien faisait au culte impérial. Les éditeurs de ce volume en avancent une qui est rarement évoquée alors qu'elle est très convaincante, fondée qu'elle est sur la dispense du culte impérial dont bénéficiait le peuple juif. Le nœud du problème n'est donc pas, pour les autorités romaines, une affaire de religion, notion qui n'existait pas dans le sens que nous lui donnons quand nous reconnaissons une pluralité des religions. Les Romains admettent ce qu'ils tiennent pour une bizarrerie du peuple juif précisément parce que cette bizarrerie est propre à ce peuple, comme d'autres bizarreries sont propres à d'autres peuples. Mais les chrétiens ne sont pas un peuple, ils sont partout ; tous sont des convertis et n'importe qui est susceptible de se convertir au christianisme. Il y a donc là quelque chose de menaçant, une sorte de péril intérieur duquel on ne sait pas comment se prémunir. En outre, l'acte même de la conversion est la manifestation d'une liberté individuelle dans des sociétés antiques fondées sur le traditionalisme et, dans le cas de l'Empire romain, très autoritaire.

Ce n'est pas la moindre richesse de ce nouveau volume de la Pléiade que d'éclairer d'une telle lumière ces textes des premiers temps du christianisme, contemporains des persécutions.

La classe ouvrière, enjeux d'aujourd'hui

L'historien Xavier Vigna propose une synthèse très complète des discours sur la classe ouvrière au XX^e siècle, en s'appuyant sur les enquêtes administratives et patronales, et les témoignages des ouvriers, questionnant ainsi l'écriture ouvrière elle-même.

par Maïté Bouyssy

Xavier Vigna, *L'espoir et l'effroi. Lutttes d'écritures et lutttes de classes en France au XXe siècle.*
La Découverte, 322 p., 24 €

Le matériau est riche, et le référent, la classe ouvrière, dépasse les foudres narcissiques des auteurs qui s'entichent de sujets personnels ou supposés originaux. De plus, à force de n'être plus un objet central dans la réflexion universitaire, les ouvriers intéressent comme un retour à la vieille chanson, jamais épuisée car on en sait tout, et on n'en saura jamais rien, comme le prouve l'entrée dans les écrits dont se nourrissent les derniers chapitres du livre. Éternel dilemme du témoignage et de ce récit de soi qui n'est plus, qui reste problématique et douloureux pour leurs auteurs, tant l'écriture est d'abord, pour ceux qui en furent originellement privés, libération.

La statistique et la société nous disent bien que les ouvriers restent le point central de la société, quelle que soit la diminution des effectifs, la mutation des formes de la production et des emplois. Cet objet « d'effroi », dit l'auteur de façon un peu surabondante au début, permet de retraverser le siècle passé. Vigna s'y attelle avec talent pour la première partie du siècle, jusqu'à la guerre froide, tant que les enjeux politiques sont transparents ; car à éluder dans la mise en scène des textes leur dimension de conflit – de classe et social – on suppose acquis des présupposés idéologiques, globalement réglés par l'orthodoxie marxiste que le PC incarne alors.

Ne boudons néanmoins pas notre plaisir à voir les intervenants divers, les cercles d'Albert Thomas, socialiste, historien et normalien mis par la guerre de 14 à la production de guerre ; leurs regards nuancés rappellent l'incroyable

brutalisation de la société qui se développa à tous les niveaux et dans tous les milieux, une matrice que tout citoyen, et pas seulement l'historien, se doit de mémoriser. Et toujours, dès l'origine, où que l'on pose le point de départ de l'observation, se déroulent les enjeux de la qualification et de la catégorisation de l'autre, le travailleur, le travailleur français, le travailleur provincial et des diverses provinces, le travailleur immigré et ne parlons pas des colonies, en sus, bien sûr des femmes, tous immanquablement classés selon des grilles toujours plus dépréciatives à mesure que l'exotisme s'immisce dans le regard. Ces faits de naturalisation sont largement classiques depuis le premier XIXe siècle et plus que « d'effroi » du locuteur, on devrait regarder de près la genèse, toujours connue, mais chaque fois un peu différente, de ces apprentissages, recopiages et répétitions. Il n'est pas sûr que cette manie classificatoire passe toujours par les mêmes canaux, et ne relève d'ailleurs pas toujours des mêmes combats, même si l'ostracisme se pratique au nom des revalorisations et des ambitions les plus diverses ; il faut savoir gré à l'auteur d'en sortir de belles pages de toutes provenances.

On redécouvre aussi l'ampleur de la production du prêtre ouvrier et royaliste Jacques Valdour, aussi fin dans ses observations que prompt à verser dans les plus rances réflexes maurrassiens (on aurait juste aimé en avoir un portrait en pied plus sensible). On suit ensuite la transformation de l'angoisse et « la fin de l'espoir » quand « la crise » de la désindustrialisation durcit à nouveau les clivages et fait ressortir la xénophobie et ses difficultés.

On suit particulièrement les temps de la radicalité ouvrière antérieure au Front populaire jusqu'au temps de la guerre froide, la plainte du travail, la surprise des uns et des autres devant cet autre (non érigé en Autre, mais en est-on si loin ?). Serait-il le frère, le compagnon dans la brutalité et la dangerosité du monde du travail, toujours poignante sous la plume des travailleurs observateurs qui ont franchi le pas de l'écriture ? La querelle de l'écriture prolétarienne est également bien rapportée : est-elle possible, portée par qui et comment ? De quelle manière ontologise-t-elle en retour l'écrivain ouvrier ? De Henri Poulaille aux jeunes auteurs les plus contemporains, tout fut dit (pensons à Jean-Pierre Morel, *Le roman insupportable, l'Internationale littéraire et la France*, Gallimard, 1985) sans oublier les pans présents qui se nichent dans le roman noir ou le roman policier.

LA CLASSE OUVRIÈRE,
ENJEUX D'AUJOURD'HUI

On aime aussi toutes les pages sur les O.S. (ouvriers spécialisés, précisément parce que seulement spécialisés sur un geste ou une tâche), incapables de faire « classe ouvrière », les condamnations par les O.P. (ouvriers professionnels nantis au moins de CAP), les descriptions ensuite de la chaîne, car il est bien vrai que c'est dans les années 1970 que la classe ouvrière a été à son apogée quantitative, plus encore les O.S. de l'industrie. De là, les enjeux théoriques bien connus sur l'intégration ou non de la classe ouvrière restés en mémoire par l'article des *Temps modernes* qui déclarait péremptoirement à la veille de mai 68 : « Non, la classe ouvrière ne fera pas la grève pour 10% d'augmentation », texte non cité par l'auteur, dont le corpus est livresque plus que de revues.

Par ailleurs, ce livre laisse perplexe lorsque l'on avance dans le siècle. Disons d'entrée de jeu notre double déception : les protocoles et les conclusions sont souvent plus justes et plus tenus que les démonstrations qui reviennent à constater ou à redire par le texte ce qui a conquis son évidence politique et sociale (pour les plus vieux d'entre nous). Quand on travaille sur du texte pour des objets polémiques, et que l'on ne veut pas s'en tenir à l'idéologie qui ferait le partage, et si l'on dépasse ce clivage, il reste que les instances constituées (partis et syndicats) ne font pas qu'influencer la production qu'ils orientent, et qu'ils aident avant de la formater éventuellement, ils restent les organes naturels de la médiation mémorielle et c'est par leurs réseaux que demeure le réel de l'écriture ouvrière, pour autant que le concept, après la lecture du livre puisse demeurer. À la fin, on retrouve donc largement ce qui a été introduit par l'histoire politique (idéale). De plus, les morceaux convaincants, ceux qui font le bonheur du lecteur, restent sans généalogie. L'auteur en est conscient, mais en poursuivant son objectif, en conduisant son travail, même s'il sait dire les dates, et nous ne les perdons que rarement de vue, il ne fait, à mon sens d'historienne, pas assez de retours synchroniques qui, eux, diraient exactement l'enjeu d'un moment. La mise en concurrence de thèmes, de postures et de style se fait toujours dans un temps court qui permet des tableaux – sommairement – bourdiliens ; or l'auteur est



imprégné de « Ce que parler veut dire » mais il ne s'engage pas dans les réminiscences de batailles de mot, sans doute par peur de voir le spectre de l'idéologie renaître de ses cendres.

Savoir la virulence de ces batailles renverrait peut-être aussi un peu trop à une histoire politique – autre branche en déperdition – quand tout se veut « sciences politiques ». Or, ces « écritures des luttes et luttes d'écriture » posent à bras le corps un réel enjeu, ce qui est à l'honneur de l'auteur, mais presque en fin de livre et faute de faire de la polémique le cœur de l'affaire ; ainsi le fin mot se renverse souterrainement en un simple non-dit mais fort orthodoxement marxiste, qui est que la sensibilité de classe a du mal à se dire.

Quelques petites coquetteries (oublier la référence quand il s'agit de dame et de dame venue du gauchisme) et l'absence de bibliographie de tous les auteurs pourtant cités, qui se sont investis dans ce champ de la recherche, souvent à partir des lettres et de la littérature, font remarquer – inutilement – les très ponctuels hommages faits au PC en cas d'attaques en règle, ce qui rappelle que le centre de recherches de l'auteur et Dijon gardent des liens filiaux avec le grand Parti d'antan et que tenir le terrain dans le champ universitaire de ce type d'études a ses contraintes. Dommage, cela segmente par trop une recherche qui ne peut se borner à refuser l'orthodoxie d'antan. Jouer sur les mots, les dates, les engendremens de texte doit se faire sans ambages, en sachant que la rage est action, et la révérence, le mal castrateur d'un académisme sans rivage quel qu'en soit l'orientation.

Les Hassidim de Satmar votent Hillary Clinton

par Macha Fogel

Elle était là, oui, absolument, dans cette pièce. Il y a cinq ans, Hillary Clinton, alors Secrétaire d'Etat, se trouvait dans la situation room, la salle de crise de la Maison Blanche, aux côtés du président Barack Obama et de neuf autres responsables américains, membres de l'équipe de sécurité nationale. C'était lors de l'opération Neptune's Spear qui conduisit à la mort d'Oussama Ben Laden. La photo de ce groupe de hauts personnages suivant en direct le déroulement de la mission devint une icône. On y voit dix hommes et deux femmes, plongés dans la tension d'un moment historique.

Sauf dans le journal hassidique *Di Tseitung*, de langue yiddish, qui présenta à ses lecteurs une photographie retouchée, d'où les deux femmes présentes avaient été effacées, en stricte application de la loi juive qui interdit à une femme de s'exprimer publiquement devant des hommes. Ils furent accusés, notamment par des éditorialistes juifs non-hassidiques (mais parfois presque aussi orthodoxes) de vouloir changer l'histoire, d'être des Staline en chapeau de fourrure – le fameux *shтреimel*. Le directeur du journal se défendit et s'excusa. D'après ce que l'on m'a dit, il se réjouit aussi du surplus de publicité que lui valut l'affaire au sein de la communauté hassidique nord-américaine, dont le fief se trouve à Brooklyn, dans l'État de New York. Le monde juif est très divers à travers le monde et sa branche orthodoxe l'est tout autant, des nationalistes de Hébron aux anti-sionistes de Satmar ; des séfarades aux « lituaniens » ; des modern-orthodox à l'aise dans le monde contemporain, aux hassidim en jaquette noire et bas blancs à la mode du XVIIIe siècle ; de ceux qui parlent la langue du pays, hébreu moderne, anglais, français, à ceux dont les écoles n'enseignent que le yiddish et la prose biblique.

Opposés à l'idée sioniste, extrêmement rigoureux dans leur application des commandements de la Torah, les *hassidim* de Satmar constituent la communauté phare de cette dernière tendance. Ils suivent l'enseignement du Rabbin Joel Teitelbaum, mort à la fin des années 1970, homme d'un grand pouvoir charismatique, qui parvint à recréer aux Etats-Unis, après-guerre, un mouvement aujourd'hui florissant. Ils sont environ 130 000, alors qu'ils n'étaient que quelques

milliers, ou quelques centaines, dans les années 1950. *Di Tseitung* est l'un de leurs journaux. Bien sûr, de violentes querelles secouent le courant depuis la mort du Rabbin, qu'elles prennent l'aspect de simples luttes de pouvoir ou de byzantines divergences interprétatives, mais tous s'accordent sur le socle d'une application rigoureuse de la religion, d'une opposition solide au sionisme, du choix exclusif de la langue yiddish, enfin d'une fidélité générale aux coutumes ancestrales de ce que l'on appelle « l'ancien foyer » : l'Europe.

Bien que née dans une famille parfaitement séculaire, à Paris, il se trouve que je parle yiddish – mon père nous l'a parlé lorsque nous étions enfants – et je lui suis nourris un attachement obstiné. Je me suis rapidement rendu compte en venant habiter à New York, et ce n'est évidemment guère une découverte surprenante, que je pourrais ici vivre dans cette langue si je le voulais. Si la grande majorité des juifs séculaires et même religieux, ici comme ailleurs, n'accordent qu'une attention lointaine au sort de cette langue du Vieux Monde, on trouve tout de même à qui parler. D'irréductibles yiddishistes, linguistes, journalistes, comédiens. D'anciens *hassidim*, qui ont quitté leur monde sans tout à fait l'oublier. Surtout, et ce sont les principaux en nombre, de vrais *hassidim* en chapeau (ou en foulard, pour les femmes) qui, de toute façon, ne parlent pas très bien l'anglais et se réjouissent en fin de compte de pouvoir s'adresser dans leur langue maternelle à une jeune femme d'allure « occidentale ».

Eh bien, les *hassidim* de Satmar, qui ont gommé la femme Hillary de leur journal en 2011, appellent aujourd'hui à voter pour elle. Je me suis demandé pourquoi, et j'ai posé la question à l'un de mes amis. Regardons d'abord, m'expliqua-t-il, ce que sont les Satmar d'un point de vue politique. Ils sont avant tout un groupe compact, susceptible d'obéir aux consignes de vote de leurs meneurs et de pratiquer ce que l'on appelle un *block vote*. De ce fait, leur poids lors des élections locales (sénateur, maire, ou même *congressman*) est considérable. Hillary Clinton fut sénatrice de New York. Elle connaît les hassidim et sut leur accorder les arrangements qu'ils demandaient – des écoles conformes à leur vision de l'éducation, le droit de construire de nouvelles maternités, des hôpitaux, des villes même. Eux, de leur côté, lui ont volontiers pardonné ses discours sur les droits des femmes, qu'elle affirma bafoués dans leur communauté, considérant ces tirades comme



HILLARY CLINTON

de pure nécessité politique. Ils sont, en deuxième lieu, une mouvance religieuse dont les responsables ont tendance à soutenir les positions conservatrices des Républicains. Ils restent enfin une population en majorité pauvre ou très pauvre, aux familles extrêmement nombreuses, de tradition plutôt démocrate. L'ensemble de ces trois facteurs laisse possibles tous les choix pour une élection présidentielle. Le phénomène du *block vote*, où la communauté suit en masse la consigne de ses meneurs en fonction d'intérêts immédiats, y est évidemment beaucoup moins marqué que lors d'élections locales.

Mon ami Zelman, un *hassid* d'une soixantaine d'années, issu de bonne famille et venu de Hongrie dans son enfance, me rapporte les discussions du *mikveh*, le bain rituel où les hommes se rendent chaque jour. Il n'a pas le droit de me voir, lui, un notable de sa communauté, moi, une femme mariée, tête découverte ; on le lui reprocherait. Mais d'une manière ou d'une autre, les gens finissent apparemment toujours par faire ce qu'ils veulent. Derrière ses gigantesques lunettes, ses yeux verts scrutent mes questions. Presque brutalement, il donne de la main un petit coup sur la table : « Tu connais bien le proverbe selon lequel pour un juif, il y aura toujours quatre opinions. Là, c'est pareil. » Quand il rit, découvrant légèrement ses dents marquées

par le tabac sous sa barbe grise, jamais peignée, il le fait à la fois tout bas et de manière étrangement vivace. « *Moi je déteste Trump, mais tu trouveras au mikveh des juifs pour t'expliquer, en se faisant passer les seaux d'eau et en se frottant leur dos nu, qu'il est le meilleur. Cela dit, la majorité des hassidim votera pour Clinton. D'abord, on la connaît, elle nous a aidés comme sénatrice de New York. Ensuite, elle n'est pas entichée de l'État d'Israël comme l'est Trump, et ça, ça me plaît. Tu verras que les sionistes enragés, eux, voteront républicain. Par ailleurs, elle est formidablement intelligente, et si elle utilise son sens de la politique à bon escient, elle pourra faire beaucoup pour le pays. Jusqu'à présent, j'avais de l'inimitié pour elle, parce que je les voyais, elle et son mari, comme des incarnations de la politique politicienne, de ses manigances, de ses corruptions. Mais tout compte fait, son programme n'a pas l'air si mal. Et surtout, je n'ai pas envie d'entendre vociférer Trump pendant les quatre années à venir. Il humilie tous ceux qui s'opposent à lui, comme ce juge d'origine mexicaine, comme les parents de ce soldat musulman américain tué à la bataille... Je n'aime pas sa person-nalité. Or, c'est la personnalité des candidats que je regarde pour les présidentielles. J'aimais beaucoup les Bush, par exemple ! »*

Loin des bains rituels de Brooklyn, dans le salon cossu d'un appartement de l'Upper East Side, le sympathique jeune père d'une famille

HILLARY CLINTON

orthodoxe, d'origine française, m'a tenu des propos en définitive peu éloignés. Le candidat républicain déclenche une forte méfiance, un dégoût à travers l'Amérique, et une forme de crainte chez de nombreux juifs. Ces derniers sont 1,8 million à New York. « *Moi qui suis d'habitude tolérant, et même pas démocrate, celui-là, je ne peux pas le laisser passer !* », m'a-t-il déclaré en substance, le visage fermé. Au travail, où je collabore avec des juifs *conservative* (traditionnalistes) ou *modern-orthodoxes* dans une organisation culturelle, je n'entends que des menaces de déménagement vers le Canada, au cas où l'homme d'affaires serait élu. Un couple d'amis, juifs libéraux d'une soixantaine d'années, avocat, psychanalyste, que j'ai rencontrés au parc à peine arrivée en ville, soutient Clinton avec conviction. En fin de compte, hormis de la part d'une cousine d'origine israélienne, qui supporte avec peine les charges d'un modeste salon de beauté, je n'en ai entendu aucun bien. Je sais pourtant que les éditorialistes de quelques groupes juifs l'encensent, en particulier dans les milieux soutenant la droite ou l'extrême-droite israélienne et dans plusieurs communautés orthodoxes. La fille de Donald Trump, Ivanka, mariée à un juif orthodoxe, a visité paraît-il la tombe du rabbin de Loubavitch, qui fut jusqu'à sa mort l'astre du mouvement Habad, que l'on connaît jusqu'en France. Et sachez, pour information, que Loubavitch et Satmar sont ennemis déclarés depuis des décennies. Mais ceux-là, je ne les ai pas entendus ou rencontrés.

Nous sommes aujourd'hui à la veille de l'élection et Donald Trump sera peut-être élu, je n'ai pas l'impression que cela soit impossible. Mais si Clinton l'emporte, que fera *Di Tseitung* ? Le journal, qui lui est d'ailleurs favorable, décidera-t-il de ne rien montrer de cette femme présidente, pour éviter d'exposer ses lecteurs, ses lectrices, à l'exemple d'une dame s'exprimant en public ? Les Satmar seront bien au courant à leur heure, ils voyagent sur Internet comme le reste du monde. Même s'ils ont des téléphones « cacher ». A ce sujet, une connaissance de connaissance m'a parlé d'un système étonnant, permettant de décider le degré de « *cache-routh* » de son iPhone. « *Regarde, aujourd'hui je me sens un bon hassid, je me fixe le degré maximum et je ne peux quasiment pas utiliser internet. Le lendemain, je suis plus curieux, je vais aller sur différentes sortes de sites. Et là, tu vois, je décide d'être un vrai renégat et de regarder n'importe quoi* ».

Ubu Trump

La campagne présidentielle américaine est un haut lieu du théâtre de l'absurde. À la veille du scrutin du 8 novembre, on reste époustoufflé par le talent d'un nouvel acteur, encore plus doué que ses prédécesseurs pour le ridicule et le grotesque. Nous saluons alors Donald Trump, le Père Ubu de la génération Twitter.

par Steven Sampson

Donald Trump, est-ce un intellectuel refoulé ? Soigneux de son image publique, qu'il contrôle avec vigilance, se faisant passer pour primaire et vulgaire, intéressé uniquement par le sport, les femmes et l'argent, aurait-il caché son aspect le plus profond, de peur de décevoir son électorat ? À la fin d'une journée remplie de speeches, de déplacements en Boeing 757 privé et de l'envoi de nombreux tweets, lorsqu'il se repose enfin dans son penthouse du Trump Tower, se livre-t-il à une passion secrète, honnie par l'Amérique profonde : la lecture ?

On se le demande.

Sinon, comment aurait-il su si bien camper le personnage de Falstaff ou celui du héros d'Alfred Jarry ? Soit, il n'est pas vêtu de loques, à ses meetings il ne fait pas l'effet d'un vieil ivrogne, il ne se laisse jamais surprendre en train d'ingurgiter une pizza géante ou un cheeseburger dégoulinant de jus de viande. Mais à travers son costume fait sur mesure et son omniprésente cravate rouge, on ressent la présence d'un homme excessivement attaché aux plaisirs de la chair, pour qui la *res publica* sera toujours secondaire, subordonnée à ceux-là, à la manière d'Ubu ou d'un empereur romain. Guy Debord a beau inventer le concept de la société du spectacle – les Français excellent dans la théorisation – c'est Trump qui l'a porté à son plus haute expression, prouvant encore la supériorité des Américains dans le domaine pratique.

En Europe, on a tendance à focaliser sur les propos du candidat, à le traiter de raciste, de misogynne, de xénophobe, de fasciste. Pourtant, la vérité est plus banale : il n'est qu'un businessman, prêt à composer avec n'importe qui pour faire un deal, sans préjugés ou « principes » quelconques. Sa seule devise : le billet vert.

UBU TRUMP

Les démocrates protestent qu'il manque de l'expérience nécessaire pour exercer le pouvoir suprême, mais ils n'ont rien compris : c'est parce qu'il n'est PAS à la hauteur qu'on veut de Trump. Aux États-Unis, on préfère l'outsider, l'homme de l'arrière-pays qui ignore le fonctionnement pourri de Washington. Seul le rebelle naïf et innocent serait en mesure de mettre les choses en ordre. Quant aux hommes politiques expérimentés, ne sont-ils pas disqualifiés d'emblée ? La preuve ? La persistance même des problèmes, qui témoignent de leur l'incompétence.

Y a-t-il un déficit du commerce extérieur ? C'est la faute des négociateurs des accords bilatéraux. Le pays est-il inondé d'une vague d'immigrants ? Il suffit de bâtir un mur et d'envoyer la facture à Mexico. À entendre Trump, gérer la Maison Blanche serait un jeu d'enfant, le businessman aurait tout réglé en six mois et pourrait partir jouer au golf. En Amérique, on vénère l'efficacité : *Just do it !*

Autrefois, lorsqu'on cherchait un homme fort pour la présidence, on pouvait s'appuyer sur un général : Washington, Jackson, William Harrison, Taylor, Grant, Theodore Roosevelt (colonel mais vainqueur de la bataille de San Juan), Eisenhower. Hélas, l'époque de la guerre glorieuse est révolue ! Aurait-on pu imaginer Westmoreland (Vietnam) ou Colin Powell (Irak) comme président ? Ils y ont songé, mais qui voudrait d'un perdant ou du vainqueur d'un jeu vidéo ?

Heureusement il existe d'autres domaines loin de Washington où un candidat potentiel peut gagner ses galons. Par exemple le droit ou l'université. Parmi les futurs présidents qui ont passé par là, demeurant ainsi peu contaminés par d'importantes responsabilités gouvernementales, on trouve les noms de Lincoln, de Wilson et d'Obama.

De ce point de vue, la candidature de Donald Trump s'inscrit pleinement dans l'histoire de son pays : il possède une inexpérience magnifique ! Il ne connaît rien du fonctionnement de la Maison Blanche ni celui du cabinet ? Ni de leurs rapports avec le Congrès ou avec le corps diplomatique ? Tant mieux ! Rien n'est plus dangereux qu'un dirigeant instruit qui croit à la primauté de la raison : tout cela ne sert qu'à endormir les instincts. *Just do it !*

Pour préparer à affronter Hillary sur le plateau télévisé, Trump a sans doute regardé le débat présidentiel de 1980. Alors gouverneur d'un grand état, Ronald Reagan continuait à être plus connu comme acteur, d'où son surnom, *The Gipper*, pour avoir incarné George Gipp, joueur vedette de l'équipe de football américain de l'université Notre-Dame. Autrement dit, Reagan faisait figure de général par procuration, à deux degrés de séparation d'une véritable bataille, si on considère le foot américain comme une représentation de la guerre. C'était suffisant : avec un tel surnom il passait dans l'esprit des Américains pour Alexandre le Grand.

Quant à son adversaire, le président sortant Jimmy Carter, il a misé sur l'érudition aux dépens de la bravoure. Il a tout perdu à un moment précis du débat. Lorsqu'il a attaqué le bilan du gouverneur, une série de chiffres à l'appui, Reagan n'a pas daigné répondre à ses arguments, le regardant avec un sourire condescendant avant de lancer : « *There you go again* » (« Et c'est reparti pour un tour »).

Trump pousse cette stratégie enfantine plus loin, assénant son adversaire d'insultes, menaçant de l'envoyer en prison. Par la vulgarité même de son discours, il affirme son appartenance au peuple. Ce qui est renforcé par la pauvreté de son réquisitoire contre Hillary (elle est aux manettes depuis « trente » ans et n'aurait rien accompli ; les Chinois auraient grugé les Américains lors des négociations bilatérales, surtout dans le domaine sidérurgique ; l'ALENA, négocié par le mari de Hillary, serait le pire accord dans l'histoire de l'humanité). C'est une présentation aussi simple que l'intrigue d'une émission de télé-réalité.

De même, pour se valoriser, Trump se contente de recycler une poignée d'arguments, tel un vieux chanteur répétant un seul tube. Alors son entreprise, The Trump Organisation, est « massive » ; elle possède les « meilleurs » immeubles et les « meilleures » propriétés du monde ; il a amassé un patrimoine qui vaut des « milliards » ; personne ne sait mieux que lui comment négocier un deal (un accord). Toute sa philosophie se résume dans ce dernier terme, par lequel il faut entendre « conquête » : *The Art of the Deal*, livre qui l'a rendu célèbre lorsqu'il avait quarante-et-un ans, emprunte son titre au manuel de guerre de Sun Tzu.

L'essor de Trump dans le champ politique correspond à celui des films de super-héros



UBU TRUMP

dans le domaine culturel : dans les deux cas, on assiste à la sublimation de l'hyperpuissance militaire en spectacle. Si la grammaire du Républicain tourne autour de l'axe gagnant/perdant, s'il traite ses ennemis de « losers », s'il exprime son mépris pour le sénateur et ex-prisonnier de guerre John McCain, en expliquant qu'il n'aime pas les « captifs », c'est pour consolider sa réputation de grand conquérant.

Comment conjuguer cette attitude belliqueuse et l'isolationnisme du candidat ? Aujourd'hui, la seule bataille qui vaille, c'est celle du capital. Les Chinois – Trump brandit sans cesse la richesse de ceux-ci comme la plus grande menace – réussissent précisément parce qu'ils ne dissipent pas leur énergie dans des conflits inutiles. Dans la vie rêvée de Donald Trump, il ferait une OPA sur la Chine ; dans le fond, la politique ne l'intéresse pas.

Alors pourquoi cette candidature, qui a toutes ses chances d'aboutir ? Comme tout ce qu'il fait, c'est une performance, un exercice de rhétorique. À sa manière, Trump, comme le Père Ubu, aime manier le langage. Y a-t-il une meilleure tribune que les présidentielles pour vilipender la classe politique, pour proclamer la supériorité morale du fric ? Trump n'a pas envie de gouverner : quelle perte de temps ! Lui, comme Reagan, est d'abord une bête de scène.

Hélas, le soir du 8 novembre, il risque d'être déçu.

Voyage en psychose

Patricia Janody n'a pas tort de tenir au signifiant « zone » – déjà présent dans le titre de son précédent livre, Zone frère, dont nous avons rendu compte en un autre lieu – pour désigner l'existence, que l'on soit dedans ou dehors, de ces circuits d'errance, marques, empreintes des manifestations et de l'écoute de la psychose dans cette sorte d'espace autre que constitue l'hôpital psychiatrique.

On se souviendra peut-être qu'en un temps pas si ancien la « zone » désignait ce que l'on appelle aujourd'hui, avec la même morgue, les « quartiers » ou certaines banlieues, ces portions de territoire où la police n'oserait pas s'aventurer, lieux supposés mal fréquentés, suintant de dangerosité.

par Michel Plon

Patricia Janody, *Hors-zone : Une clinique de l'embranchement*. Epel, 155 p., 23 €

Pour user d'un langage contemporain, cet essai, qui se dispense de toute introduction didactique, vise à nous « brancher » sur le quotidien des malades « psychiatisés » et de ceux, cliniciens, qui les accompagnent et s'efforcent de décrypter leurs mystères. « Quotidien » n'est pas ici un vain mot. Il s'agit à propos de ces sujets, patients impatients qui sont à la fois là et pas là, de saisir comment tout leur est problème, occasion d'exploser comme de s'emmurer : scansion de la vie monotone, ces actes qui consistent à se lever, se laver, errer dans les couloirs ou demeurer immobiles et, moment presque théâtral, celui des repas annoncé par le bruit des chariots de cuisine, espace-temps où s'expriment, avec violence souvent – l'oralité y est à l'œuvre –, résistances et rejet tant des autres que de la nourriture, objet de dégoût ou de persécution.

Quotidien hospitalier dans lequel, plus qu'ailleurs, le temps diffère du nôtre au point « qu'après quelques mois, ou plutôt quelques années, on a appris à se comporter, et en

VOYAGE EN PSYCHOSE

somme à habiter ce milieu indémêtablement hostile et accueillant ». C'est dans cette sorte d'immobilisme que surgissent des moments « ni calculés, ni calculables, qui surviennent quand on ne les attend plus, où se produit un imperceptible frémissement, l'amorce d'un nouvel état de choses. Et que se noue un dialogue simple par-dessus les abîmes ».

Les chapitres qui nous introduisent ainsi, parfois sans ménagement, dans cet univers, celui des multiples aspects de la folie, pour nous en faire ressentir tant la tendresse que l'atrocité, alternent avec ceux dans lesquels l'auteur explore ses propres origines, les racines lointaines et encore toutes proches de son devenir psychiatre : la folie de sa mère qui se manifeste très tôt, alors qu'elle est petite fille, inapte à nommer les bouleversements qui rythment son enfance pour ensuite, devenue adulte, interroger avec angoisse les raisons obscures de ces dérangements, et cela jusqu'à réaliser, jusqu'à se dire et parvenir à écrire : « *la cause de la psychose de ma mère c'est moi* », non pas, insiste-t-elle, « *au sens d'un moi qui s'éprouve sentir et penser, ni même d'un moi cherchant à fixer quelque cause* ». Elle était. Sans plus, élément immaîtrisable venant, tel un tremblement de terre, faire s'écrouler un équilibre sans doute déjà fragile.

Cet essai à l'écriture parfois aride, voire hermétique – on le regrette –, parcourt ainsi les sinuosités et les imprévus d'une errance dans l'univers de la psychose, cet état qui, plus encore que par les mots, s'exprime par le corps, corps déchet, corps maltraité, corps exhibé, corps déglingué. Itinéraire dans lequel Monsieur O, personnage dont le délire scandé par des propos plus que violents, tantôt racistes tantôt obscènes, comme imbibés du contexte des attentats, sert en quelque sorte de guide, dont l'existence – on serait tenté de dire la survie – est liée aux ouvertures, silence et patience, d'une psychiatrie qui n'est pas, ne serait pas bridée par des impératifs économiques et plus encore politiques ; une psychiatrie qui ne se laisse pas enfermer, comme les « malades » trop souvent « contenus », dans les ornières d'un organicisme ayant partie liée avec l'univers

PATRICIA JANODY

Hors-zone**Une clinique
de l'embranchement**monographie clinique **Epcl**

pharmaceutique et ses dividendes, mais qui ne s'évade pas non plus dans les mirages utopistes de l'antipsychiatrie dont Lacan disait qu'elle ne résolvait rien quant à la psychose mais qu'elle était plutôt une *psychiatrierie*.

En un temps où une certaine politique rêve de transformer les hôpitaux psychiatriques en prisons et où la psychiatrie pourrait bien s'étouffer, la démarche de Patricia Janody montre que l'on peut, passion et intelligence mêlées, faire en sorte que la flamme de l'humain ne s'éteigne pas devant ce qui prend parfois l'allure d'un cataclysme.

Paracelse, l'infréquentable

Paracelse, de son vrai nom Theophrast Bombast von Hohenheim, né en Suisse en 1493, est l'un des personnages les plus controversés de la Renaissance. En médecine, il fut un précurseur souvent génial, posant avant l'heure les bases de l'homéopathie et devançant Mesmer dans l'utilisation d'une thérapeutique magnétique. Mais s'il est l'homme de son temps, avide de découvertes, il est aussi le continuateur d'une tradition plus secrète de l'Occident, cheminant en quelque sorte sous le boisseau des doctrines officielles.

par Alain Roussel

Ainsi parlait Paracelse. Dits et maximes de vie choisis et traduits de l'alemanique par Lucien Braun. Édition bilingue. Arfuyen, 155 p., 13 €

Qui était Paracelse ? On croit le connaître, mais il reste énigmatique. Ses biographes le décrivent comme un être malingre dans sa jeunesse, presque rachitique. Ayant perdu sa mère en bas âge, peut-être à la naissance, il fut élevé par son père, médecin, qui lui apprit très tôt à reconnaître les plantes médicinales directement dans le « grand livre de la nature » lors de leurs randonnées. Quand celui-ci fut nommé à Villach, en Carinthie (Autriche), pour enseigner à l'École des Mines et étudier les procédés de transformation du minerai en plomb, Paracelse l'accompagna et fut tout naturellement le témoin privilégié de ses recherches, tout en suivant ses cours dans cette institution. Cette expérience directe forgea en lui la conviction que les minéraux constituent une matière vivante et que, comme les plantes et les extraits d'organes, ils peuvent être utiles à la guérison des maladies, idée révolutionnaire à son époque.

Il quitta la maison paternelle à l'âge de dix-sept ans pour entrer au collège de Bâle. On a prétendu – mais c'est improbable – qu'il aurait été le disciple de Jean Trithème, ce bénédictin épris de Kabbale et de « magie naturelle » – il avait constitué à l'abbaye de Spanheim une bibliothèque de plus de deux

mille manuscrits que les intellectuels de sa génération, dont Reuchlin, venaient consulter régulièrement. Paracelse va alors voyager dans toute l'Europe, rencontrant aussi bien la plus haute aristocratie que les marginaux, les nomades, les paysans, voire les sorciers, auprès desquels il recueillera maints secrets et remèdes de médecine populaire. Il n'est pas impossible que ces voyages aient été facilités par son appartenance à une société secrète, ce qui était assez courant en son temps, mais nous n'en savons rien, le propre d'une société secrète véritable étant précisément d'être secrète. Certains de ses voyages peuvent d'ailleurs s'expliquer par le fait qu'il s'était engagé comme chirurgien militaire successivement dans plusieurs armées, hollandaise, danoise, vénitienne, cette dernière étant chargée de défendre Rhodes et les Chevaliers de Saint-Jean, ordre auquel avait été affilié son oncle, Georges de Hohenheim.

Le voici à Bâle, grâce à l'amitié d'Érasme; il est nommé médecin municipal et chargé de cours à l'université. Son premier geste provocateur consiste, outre sa tenue vestimentaire des plus négligées, à enseigner en allemand plutôt qu'en latin, au grand dam de ses pairs qu'une telle attitude, contraire aux usages, scandalisait. Il fit mieux : ses élèves ayant allumé un feu pour célébrer la Saint-Jean, il y jeta le *Canon de médecine* d'Avicenne, peut-être aussi des écrits de Galien, en haranguant la foule et en proférant des insultes contre la médecine officielle. Il fut chassé de la ville et reprit sa vie errante, Colmar, Nuremberg, Saint-Gall... Il viendra mourir à Salzbourg à l'âge de quarante-huit ans.

Son œuvre est à l'image du personnage et ne peut laisser indifférent. Elle est foisonnante, traversée d'intuitions géniales qu'il a souvent vérifiées par la pratique du laboratoire où il prépare ses remèdes ; puis soudain, dans ses écrits, il part dans de longues digressions, se met à fulminer, non sans panache, contre ses confrères : « *Vous êtes docteurs à la manière de vos simples qui sont pourris, malades, bons à jeter et véreux* », écrit-il dans son *Paragranum*. Cependant, cette œuvre a une profonde cohérence. On ne peut rien comprendre à Paracelse si l'on oublie qu'il s'appuie sur quatre piliers essentiels, selon lui, à l'exercice de la médecine : la philosophie, l'astronomie (incluant l'astrologie), l'alchimie et la vertu, concepts auxquels il donne un sens particulier et qui impliquent une discipline de vie. L'art suprême de la médecine pour Paracelse est de savoir lire les signes, déchiffrer les « signatures » dont les choses

PARACELSE, L'INFRÉQUENTABLE

sont revêtues, de la moindre plante ou du moindre minéral jusqu'aux plus lointaines étoiles. C'est aussi de préparer soi-même ses remèdes, de les soumettre à l'épreuve du feu dans le secret du laboratoire, plutôt que de s'appuyer sur des théories non vérifiées.

Longtemps, les livres que nous connaissions en français étaient traduits du latin et constituaient donc la traduction d'une traduction, car Paracelse écrivait en allemand, dialecte allemand dans lequel il tenait à s'exprimer, à la fois par fierté et par défi. Il a fallu attendre Bernard Gorceix, avec la publication des *Œuvres médicales* aux Presses universitaires de France pour que l'on dispose enfin d'une traduction directe, de l'allemand au français.

C'est de la même initiative que relève *Ainsi parlait Paracelse*, publié par les éditions Arfuyen : d'un côté le texte en allemand, de l'autre la traduction française de Lucien Braun.

Le grand intérêt de ce nouveau livre, c'est qu'il procède d'un choix effectué dans l'ensemble des textes publiés en allemand, édition Sudhoff et édition Goldammer. Il nous offre une lecture transversale de l'œuvre de Paracelse sous la forme de fragments qui ont l'avantage de mieux fixer la pensée et nous entraînent dans une méditation adaptée à notre temps. Tout choix implique une orientation, mais celle-ci peut s'avérer précieuse dans le cas de Paracelse dont le style, très imagé, souvent répétitif et riche en néologismes, est susceptible de déconcerter les lecteurs d'aujourd'hui. L'éditeur et le traducteur mettent en exergue du livre cette magnifique devise de Paracelse : « *Qu'il se garde d'appartenir à un autre celui qui peut n'être qu'à soi.* » En effet, ce médecin ne reconnaît comme maître que la nature elle-même, dans son incessante créativité au cœur des minéraux, des plantes, des astres et des hommes. Même le temps est vivant pour Paracelse, construisant et détruisant à chaque instant, et toute thérapeutique doit en tenir compte.

Le livre met bien en évidence les quatre piliers sur lesquels prend appui son enseignement. Le



médecin doit être un philosophe : « *La nature diffère-t-elle de la philosophie, la philosophie est-elle autre chose que la connaissance de l'invisible nature ?* » Il doit être un alchimiste, dans le sens précis qu'il donne à ce terme : « *Est alchimiste, par conséquent, celui qui conduit au terme voulu par la nature ce que celle-ci produit dans l'intérêt des hommes.* » La connaissance de l'astronomie et de l'astrologie, qui sont indissociables pour Paracelse, est nécessaire à l'exercice de l'art médical, car « *toutes les planètes ont en l'homme leur reflet, leur signature* ». Enfin, la vertu, qui consiste essentiellement à parfaire son art, à s'élever contre les fausses doctrines et à aimer les malades plus que soi-même. La clef de l'édifice paracelsien réside dans l'art de reconnaître les signatures : « *Rien n'existe dans la nature qu'elle n'ait signé, et grâce à ces signes nous pouvons connaître ce que renferment les êtres ainsi signés.* »

Ces dits et maximes de vie raviront ceux qui connaissent déjà ce « médecin maudit », comme constituant un résumé de son œuvre ; les autres découvriront l'un des auteurs les plus singuliers de la Renaissance, dont Jung disait avec admiration qu'il était un précurseur.

Les mouvements et les sons de deux électromécaniciens

À l'automne 2016, à Paris, vous avez pu aimer deux expositions très différentes (et voisines) de machines tressautantes, de bidules qui soubresautent, de bécanes farfelues et poétiques, de zinzins bancals et inventifs, de sculptures dérisoires et bouleversantes.

par Gilbert Lascault

Gilbert Peyre, l'électromécanomaniaque.
Halle Saint-Pierre, 2, rue Renard, 75018 Paris.
15 septembre 2016-26 février 2017

Jean Tinguely : 60's. Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, 33 & 36, rue de Seine, 75006 Paris. 8 septembre-29 octobre 2016

Jean Tinguely (1925-1991) et Gilbert Peyre (né en 1947) ne se sont pas rencontrés. Pendant très longtemps, dans sa jeunesse, Gilbert Peyre est un ingénieur ingénu avant même d'avoir découvert les œuvres mouvantes de Calder et de Tinguely. Gilbert Peyre est un sculpteur candide et subtil, un poète soudeur, un chiffonnier sagace et imaginatif. Ainsi, dans les galeries Vallois et dans la Halle Saint-Pierre, surgissent certains miracles misérables, les événements saugrenus et émouvants, les aventures cocasses et troublantes, les spectacles élaborés et fulgurants...

Directrice de la Halle Saint-Pierre, Martine Lusardy admire le « spectacle-performance » de Gilbert Peyre, « *entre esthétique foraine et technologie de pointe* ». Peyre se définirait volontiers comme un « *électromécanomaniaque* ». Il sauve des choses usées, abîmées, récupérées, choisies ; elles sont amenées à la vie « *d'un coup d'électricité, de mécanique, de pneumatique, d'électronique* ». Les choses (en partie brisées) reviennent du rivage des morts pour exister une deuxième fois. Peyre explique : « *J'aime bousculer les règles, prendre à contre-pied la réalité, la transformer, la déformer, en y installant dérision et causticité.* » Il détourne ; il recycle ; il transfigure le quotidien qui devient un prodige... Selon Philippe Garnier, Peyre ne regarde pas en arrière. L'électronique et l'informatique lui permettent de programmer

des mouvements au dixième de seconde. Ce seraient l'opéra, le ballet, le cirque, la fête foraine. Peyre greffe aux objets un nouveau système nerveux. Une robe blanche valse en des frissons amoureux. La puce électronique et un codage informatique métamorphosent l'espace avec l'invisible. Peyre est un cousin lointain de Lewis Carroll, de Jarry, de Duchamp ; il retrouve leurs créations. Selon Philippe Garnier, une machine danse et chante. Une technologie est masquée. L'imitation du vivant est chaleureuse.

Dans le cosmos de Gilbert Peyre, l'air, le feu, les textiles, les fourrures, les plumes, le métal, le verre, l'humour, les os, les mouvements spasmodiques, règnent. Joufflus, les anges agiles s'agitent. Le coq (en partie empaillé) crie : « *Yes ! Yes !* ». Divinité sibérienne et chamannique, un crâne de daim grelotte et murmure : « *J'ai froid !* ». Goguenard et tragique, le cochon grommelle...

Par exemple, une sculpture animée s'intitule *Le roi cochon*. Ce sont un cochon taxidermé, du métal, une chaise en bois, une couronne intérieure de chauffage à gaz avec flammes, tablier, fruits séchés... Ou bien, l'œuvre « *électromécanique* » s'intitule : *Et il créa la femme* ; les matériaux sont : deux jambes de mannequin, culotte de femme, métal, moteur, poulie, élastique pour vêtement, fil électrique, escarpins... Le rat jaillit d'une valise qui s'ouvre : *Rap Danse* ; l'objet électromécanique comporte le rat empaillé, le métal, le papier, la pince à linges, un tourne-disque, la lampe de poche, la casserole, la valise, les lacets, une piste métal, une chanson de Mireille Mathieu, un fil de fer...

Un lapin blanc est l'assemblage des pièces suivantes : lapin taxidermé, os de lapin, métal, fil de fer, moteur, corde ; il est le neveu du lapin blanc aux yeux roses des *Aventures d'Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll.

Le cosmos de Gilbert Peyre est simultanément un musée des Arts et Métiers, une salle de machines, une fête foraine, un opéra, le spectacle d'un prestidigitateur, une liturgie, une cavalcade, un défilé, un cirque, une orgie, un zoo, une apocalypse cocasse et la résurrection des choses rouillées et sauvées...

Et puis, dans l'ouvrage *Jean Tinguely*, Camille Morineau étudie en particulier les *Radios* (1962) de Tinguely, ses *Baluba* (1963), *La cloche* et *Bascule* (1967). Ces machines sont mécaniques et a-synchroniques, trépidantes et

LES MOUVEMENTS ET LES SONS
DE DEUX ÉLECTROMÉCANICIENS

sonores ; elles oscillent entre l'industriel et le bricolage ; elles sont liées au politique et au ludique.

Dans une carte postale (adressée au conservateur Pontus Hultén, grand historien de l'art), Tinguely précise les formes des *Baluba*. Niki de Saint Phalle lui a dit : « *Tu ferais bien de mettre des plumes sur des trucs.* » Et Tinguely pense aussi au rôle important de Patrice Lumumba, homme politique du Congo-Kinshasa. « *Je faisais des essais, je pulvérisais des moteurs et j'assemblais les matériaux les plus divergents. Ce sont les Baluba.* »

En mars 1960, Tinguely crée *L'hommage à New York*, une machine autodestructrice (avec piano, explosif, odeurs pestilentielles, feu et eau). En mars 1962, il invente une *Étude pour une fin du monde n° 2* dans un désert du Nevada... Il utilise des ferrailles diverses, des fourrures, des habits, des objets de cuisine, des jouets. Les mouvements sont multiples : soubresaut, explosion, sursaut, convulsion, copulation, bascule, reptation, dilatation et autres recherches... Vieilles radios, arrosoirs, poussettes, lavabos s'agitent pour former des sculptures.

Au-delà du mouvement, Tinguely cherche la musique concrète. Tôt, il rencontre Munari, l'un des premiers théoriciens du « bruitisme », du « *fracas du monde mécanique* ». Par exemple, en 1960, il ajoute une clochette à la *Troïka* en hommage à Kandinsky.

Tinguely a réalisé de multiples machines-sculptures. Il pense en des termes opposés : les matières et l'immatériel, le dur et le mou, le lourd et le léger, le grave et le dérisoire, le burlesque et le macabre. Le noble et le déchet, l'organisation et le chaos. Il découvre les jeux du visible et de l'audible, les discordances et les harmonies des sons, les symphonies aléatoires et inachevées. « *Je dérange tout par les sons qui se déplacent.* »

En 1959, il lance d'un avion 15 000 tracts au-dessus de Düsseldorf : « *Tout bouge. Il n'y a pas d'immobilité. Cessez de résister à la transformation. Soyez le temps. Soyez stables avec le mouvement. Pour une stabilité dans le présent* »... Et une immense machine de Tinguely s'intitulait *Requiem pour une feuille morte*.

Deux exemples de création nouvelle

**Rumeur et petits jours
du Raoul Collectif à la Bastille ;
Angelus Novus AntiFaust
de la compagnie Le Singe, mis
en scène par Sylvain Creuzevault
à la grande salle de la Colline,
dans le cadre du Festival d'Automne
à Paris : ces deux spectacles
apparaissent représentatifs,
dans leur diversité, de ces groupes
de création qui contribuent
à la richesse de la scène théâtrale.**

par Monique Le Roux

Rumeur et petits jours. Par le Raoul Collectif. Théâtre de la Bastille. Jusqu'au 25 décembre

Angelus Novus AntiFaust. Mise en scène de Sylvain Creuzevault. Théâtre de la Colline. Jusqu'au 4 décembre. Tournée jusqu'en juin 2017

De longue date, en Europe, des collectifs se sont formés, qui créent sur la base d'improvisations, à partir de pièces du répertoire, sans le recours à un metteur en scène. En Italie, le plus célèbre reste Il Collectivo de Parme, qui avait fondé, en son Teatro Due, un festival international, hôte des plus grands artistes du monde entier. En Flandre, les plus pérennes demeurent le tg STAN et la compagnie DE KOE, programmés cette saison au Théâtre de la Bastille, qui, sous la direction de Jean-Marie Hordé, a largement contribué à les faire découvrir. En Wallonie, le mouvement s'est développé en environ une décennie, comme en France ; mais, le plus souvent, la référence à des textes préexistants a disparu. C'est le cas du Raoul Collectif, dont le premier spectacle, *Le signal du promeneur*, avait été présenté à la Bastille en 2012, et dont le deuxième, *Rumeur et petits jours*, créé au cloître des Carmes pendant le Festival d'Avignon 2016, est actuellement à l'affiche.

Ces cinq garçons belges, Romain David, Jérôme de Falloise, David Murgia, Benoit Piret et Jean-Baptiste Szézot, issus de la même école de Liège, ont constitué leur collectif dès 2009. Ils ont manifestement choisi son nom en hommage à Raoul Vaneigem, une de leurs

DEUX EXEMPLES DE CRÉATION NOUVELLE

références avec Jacques Delcuvellerie, fondateur du Groupov. Ils ont longuement travaillé sur la notion de groupe, à partir de leur propre expérience et de trois exemples : les situationnistes, la Société du Mont-Pèlerin et les Huichols. Ils se sentent proches des premiers, mais ils ont mené une véritable recherche sur les deux autres, éloignés soit par l'idéologie, soit par la distance. Ils ne se sont pas contentés de s'intéresser à Friedrich von Hayek ou à Milton Friedman en tant qu'ancêtres du néolibéralisme. Ils ont interrogé l'idéal de liberté défendu en 1947, au sortir de la guerre, par les économistes réunis dans les montagnes suisses. Quant aux Indiens, adorateurs du cactus peyotl, ils sont allés les rencontrer au cours d'un long voyage au Mexique, encouragés par Raoul Vaneigem : « *Nous cherchons tous le ptéro-dactyle qui nous emmènera dans une réalité mieux adaptée à nos désirs que celle qui nous est imposée.* » Mais ils ont l'élégance de ne pas faire peser toutes ces références sur le spectacle, ce qui leur a valu un grand succès à Avignon auprès d'un large public.

Tous les cinq, prénommés pour la circonstance Jules, Robert, Jean-Michel, Claude et Jacques, sont réunis autour d'une longue table, pour animer à la radio leur émission littéraire, *Épigraphe*. Ils l'ouvrent sur une citation d'Henri Michaux : « *Faute de soleil, sache mûrir dans la glace* », et rappellent leur mot d'ordre : « *Dénicher de la beauté* ». Mais ils ont beau se situer dans les années soixante-dix, comme en témoignent leur équipement, leurs micros désuets, leurs messages reçus par télex, ils subissent déjà la dure loi : « *Il n'y a pas le fric de gauche et le fric de droite, il y a le fric tout court.* » Ils vivent donc la trois cent quarante-septième et dernière édition de leur émission, supprimée par la direction de la station. Ils se laissent de ce fait aller à diverses sortes de loufoqueries, règlements de comptes, improvisations, à partir de lettres d'auditeurs, par exemple celle de Benoîte Grioult, de son histoire d'une vache et d'un cheval dans un pré exigü. Malgré les nombreux effets comiques, le spectacle risquerait de se perdre dans ce simulacre de fiasco s'il n'échappait assez vite à ce cadre convenu.

Bientôt, cette émission de radio s'autorise des projections – de diapositives sur des animaux en voie de disparition, d'un documentaire sur la Société du Mont-Pèlerin –, les cinq, à peine reconnaissables dans leurs tenues de 1947, endossant les rôles des économistes. Surtout,

l'invention culmine avec le personnage de T.I.N.A. L'acronyme de la fameuse phrase, prononcée par Margaret Thatcher le 25 juin 1980, devenue la règle de notre monde : « *There is no alternative* », est incarné par Robert, avec perruque blonde, vêtements féminins et escarpins. Ceux qui s'appellent eux-mêmes « *les cinq metteurs en scène* » n'ont pas pour autant cédé à la surenchère du travesti, ni occulté la portée politique de leur spectacle au moyen d'un numéro de cabaret. C'est à des choix de ce genre que s'apprécie la qualité du spectacle, qui se termine par l'apothéose d'un Plan B. La table reculée au fond du plateau laisse place à un magnifique feu d'artifice de sable roux, comme venu du désert mexicain. Comme dans le spectacle précédent, des masques font leur apparition, au rythme de chants latinos : têtes de cactus, de vache, de cheval. Les deux animaux, évoqués dans la lettre de Benoîte Grioult, alors confinés dans une lutte pour la survie, oubliés au fil de la représentation, se livrent à une danse très lente, se chassent mutuellement leurs mouches, offrent une image d'extrême douceur, contrepoint final au message de T.I.N.A.

Sylvain Creuzevault est acteur et metteur en scène ; son nom est associé à trois créations collectives, depuis 2008, avec sa compagnie D'Ores et déjà : *Le père Tralalère*, sur la famille, *Notre Terreur*, sur la Révolution française, *Le Capital et son singe*, sur Marx. Il signe cette fois la mise en scène d'*Angelus Novus AntiFaust*, les textes du programme, le livret du petit opéra *Kind des Faust*, ce qui laisse supposer une élaboration commune pour le reste. Certains membres de la distribution ont d'ailleurs participé auparavant aux créations collectives ou à certaines d'entre elles : Antoine Cegarra, Eric Charon, Pierre Devérines, Arthur Igual, Amandine Pudlo. Le spectacle porte un titre et un sous-titre. Le premier est emprunté au tableau de Paul Klee, un temps possédé par Walter Benjamin, qui a fait de cet *Angelus Novus* l'Ange de L'Histoire, dans *Sur le concept d'histoire* (Thèse IX). Le second correspond à un projet ainsi explicité par Sylvain Creuzevault : « *Dans le mythe, le Pacte permet à Faust de devenir tout ce qu'il n'est pas. Nous le renversons, puisqu'au contraire aujourd'hui le capital faustien nous somme (du verbe sommer) de ne rester que ce que nous sommes (du verbe être)... Il s'agit peut-être d'écrire un Faust contre son propre mythe, un AntiFaust. Et d'en construire une représentation qui participe à l'essai de son dépassement réel dans la vie quotidienne affective.* » Trois personnages correspondent à

DEUX EXEMPLES DE CRÉATION NOUVELLE

deux AntiFausts et à « *un Faust sans démon* » : un docteur en neurologie (Arthur Ignal), une biologiste généticienne, Prix Nobel (Servane Ducorps), un compositeur, bientôt chef de l'État (Eric Charon).

La première prise de parole est celle de Baal, Seigneur des Mouches : « *Jadis, bien et mal, joies et peines, toi et moi, pipi et caca, oui et non, bon et mauvais, un monde binaire, dualiste. Aujourd'hui, les choses sont plus complexes, compliquées, elles s'imbriquent les unes dans les autres, un peu comme... imaginons. [...] Ne plus sentir le poids de la planète tête, ne plus être comme un petit garçon sous ses jupons, ne plus obéir à cette reine tyrannique dont la seule passion est de classer, analyser, encoder, comprendre, déchiffrer, percer le grand secret du cosmos. Vivre sans tête. Et que René Descartes aille se faire foutre. Vivre sans tête ne veut pas dire vivre sans cervelle. Même si je ne pense pas je suis* ». Ces propos sont certes tenus par un personnage, substitut de Méphistophélès, mais d'entrée ils devraient inquiéter tout spectateur qui préfère comprendre au théâtre. Il lui reste à tenter de se repérer pendant trois heures et demie (avec entracte), dans la succession des scènes et à faire confiance aux intentions du programme.

À un certain moment, arrive une glaneuse (émouvante Michèle Goddet) qui, portant le sac des vaincus, dit le texte de Benjamin, projeté en même temps sur un écran. Mais les phrases en sont morcelées, incompréhensibles pour qui ne les connaît pas. Ce procédé est très révélateur de l'ensemble du spectacle qui, de citations de Dante en références à Boulgakov, d'allusions au contexte politique le plus récent en utilisations de faits divers, par exemple la noyade de l'enfant livré à la marée par sa mère sur la plage de Berck, adopte une position de surplomb par rapport au public, déplace l'attente suscitée par le titre. *L'Angelus Novus* de Walter Benjamin en semble instrumentalisé, même s'il donne lieu à une dernière scène muette, superbe visuellement, la vaine tentative d'un ange de refermer ses ailes prises dans la tempête. Mais des spectateurs, même parmi les plus motivés, partis à l'entracte après deux heures de représentation, auront manqué cette clôture, ainsi que le petit opéra de Pierre-Yves Macé, magnifiquement chanté en allemand, interprété en play-back sur le plateau, en particulier par l'étonnante Alyzée Soudet. Dommage qu'un artiste tel que Sylvain Creuzevault semble cette fois avoir cédé à une démesure faustienne !

Au Palais de Justice (1)

La chronique judiciaire accompagne et illustre le débat Littérature et réel, proposé en ce moment à nos lecteurs sur notre blog hébergé par [Mediapart](#).
Voici la première d'entre elles, Dans la cage de verre.

par Marie Étienne

« *Descends là où ils sont et mets-toi parmi eux* », recommandait Anton Tchekhov, qui était, comme on sait, médecin. Quand on est écrivain, on vit souvent en solitaire. Je décidai ces temps derniers, pour retrouver les autres, de me rendre au Palais de justice, afin de vivre une expérience que je souhaitais depuis longtemps : être présente à un procès. Le choc était au rendez-vous mais pour d'autres raisons que celles auxquelles je m'attendais.

10, Boulevard du Palais

Il est moins de 9 heures du matin, il y a déjà foule à l'entrée du public, boulevard du Palais. Certains sont venus là comme moi en curieux, d'autres sont impliqués dans les affaires du jour.

Un couple me côtoie, lui est placide et corpulent, elle est petite, inquiète. Je comprends qu'ils n'ont pas le papier qu'il leur faut pour faire partie de l'autre queue, celle des prioritaires. Elle téléphone à l'avocat puis dit à l'employé qui contient et régule la foule : « *Notre avocat veut vous parler* ». L'employé : « *Si vous croyez que j'ai le temps !* »

Nous franchissons enfin le sas où a lieu le contrôle, et je parviens à un guichet : « *Où voulez-vous aller ?* » Je dis « *Je ne sais pas* » à l'employé qui me répond : « *Eh bien alors, tout droit à gauche, vous aurez la surprise* ». J'étais venue, le jour d'avant, me renseigner. On m'avait dit « *Vous venez à 9h, tous les jours il y a des audiences au Tribunal de Grande Instance.* » Information bien lapidaire.

Un peu confuse je suis le couple de la queue, le placide corpulent et la brune décidée, qui, eux, savent où ils vont. Et pour cause, puisqu'ils sont convoqués. Je pénètre après eux dans une haute salle, murs lambrissés, lustres au plafond et bancs de bois. La Cour sur une

AU PALAIS DE JUSTICE (1)

estrade est déjà installée. Les affaires à juger sont nombreuses, cinq ou six. La Présidente les énumère puis indique, chaque fois, le temps de rétention et l'amende encourus, un avocat réprime un bâillement, moi j'entends mal. Je finis par sortir de la salle.

Pour aller où ? Dans le grand hall, un homme en robe vient vers moi, « *Vous cherchez quelque chose ?* ». Je dis oui et m'explique : « *Je souhaite assister à un procès intéressant.* — *À quel titre ?* » Je crois bon de répondre : « *Journaliste.* — *Votre carte de presse ?* — *Excusez-moi je n'en ai pas.* » Il paraît hésitant et un peu contrarié, ce qui m'étonne, tout le Palais ou presque est ouvert au public. Alors pourquoi, un journaliste devrait fournir un document ? Il m'invite tout de même à entrer : « *Venez par là* », me faisant, semble-t-il, une faveur : « *C'est un procès d'assises.* »

Viol en sous-sol

Nouveau contrôle et nouveau sas. « *Carte de presse ? — Je n'en ai pas.* » Nouvelle hésitation, les policiers sourient, je franchis le barrage et j'entre dans une salle, cette fois ordinaire, sans l'élégance de l'autre. Mon mentor me désigne une place où m'asseoir, dans la travée de gauche, pratiquement inoccupée. Un homme en gris et en civil, est seul assis au premier rang. Je m'installe derrière lui.

Les bancs de la travée de droite sont en revanche bondés.

Devant nous, une estrade où se tiendra la Cour. À gauche, le box vitré de l'accusé. Un homme va et vient, inscrit des noms sur un registre, des gens s'embrassent, c'est bon enfant. Un homme en cape rouge et revers de fourrure vient d'entrer. Nous nous levons. Mais il ressort. Mon mentor est assis sur la droite, il consulte des dossiers. De quel procès va-t-il s'agir ? Je n'ose pas le demander.

Au bout de trois quart d'heure, c'est l'entrée solennelle de la Cour : le Président en robe rouge, encadré de ses deux assesseures, l'avocat général, les deux autres avocats. Nous nous levons. L'homme assis devant moi peu avant est à présent à l'intérieur du box vitré, auprès d'un homme jeune, presque fluet, les cheveux bien coupés, relevés sur le haut de la tête en toupet. L'accusé.

Il doit fournir son nom, sa date de naissance, « *Je ne la connais pas* » et son adresse, « *Je n'en ai pas* ».

Le Président :

- Vous logiez à l'hôtel ?
- Je changeais.

Il doit aussi fournir son poids, « *51 kilos* », sa taille « *1 mètre 70* ». Ce n'est pas lui qui parle mais l'homme en gris à son côté : le traducteur. Le micro est mauvais, ou le son retenu par les parois de verre, on entend mal.

À présent c'est l'appel des jurés. Ils sont tirés au sort, trois d'entre eux récusés. Six d'entre eux et leurs deux suppléants vont prendre place sur l'estrade, de part et d'autre de la Cour.

Le Président informe que la victime n'a pas pu revenir de Hong Kong, la ville où elle habite, pour le jour du procès, car les démarches auprès de son pays auraient été trop longues pour aboutir en temps voulu.

Il énumère ensuite les chefs d'accusation tels qu'ils ressortent de sa déposition.

Les faits

Une jeune Chinoise appelle à son secours non loin de la Pitié Salpêtrière. Un passant accouru alerte la police.

Elle dit au commissaire du bureau de police, puis au juge d'instruction qu'un jeune homme l'aborde près de la gare du Nord. Ils se promènent, essaient de se parler mais se comprennent mal : elle ne s'exprime qu'en anglais. Quand ils sont parvenus auprès de la Pitié, il réussit à l'entraîner dans un local désaffecté et souterrain de l'hôpital où il la jette au sol, lui enlève pantalon et culotte tandis qu'il se met nu. Elle parle longtemps, raconte-t-elle. En vain. Elle lui échappe, elle se rhabille et essaie de s'enfuir. Il la rattrape, et à nouveau la déshabille, la fait mettre à genoux pour la sodomiser. Elle se défend et lui saisit les testicules. C'est alors que furieux il la contraint à une fellation qui est bientôt suivie d'un coït vaginal. La séance dure trois heures. Tandis qu'elle se rhabille, il s'enfuit emportant son appareil photographique, qui vaut très cher.

Le jeune femme présente une blessure à la lèvre, des ecchymoses, se dit homosexuelle, pèse environ 38 kilos pour 1 mètre 48. Elle se sent très coupable d'avoir été aussi naïve.

Peine encourue par l'accusé : 15 ans de réclusion, conclut le Président.

*AU PALAIS DE JUSTICE (1)***La personnalité de l'accusé**

Comme précédemment, on n'entend pas sa voix mais celle du traducteur, assourdie en dépit du micro par la cage de verre. En revanche on le voit, bête curieuse ou star défaite.

Il nie le viol mais pas le vol. Déclare que la victime s'est elle-même infligée après coup des blessures. Et qu'au moment des faits elle était consentante.

Le Président :

— Comment le savez-vous ?

— Par un regard qu'elle m'a jeté pendant la fellation.

Il hésite toujours sur sa date de naissance.

La mère, depuis Alger où elle demeure, répond au téléphone à ce sujet et sur la vie de son fils à Alger.

Le Président au prévenu :

— Vous avez dit au juge que vous aviez 16 ans mais d'après votre mère, vous en avez 24. C'est vous qui avez falsifié votre date de naissance ?

— Oui.

— Pour ne pas être expulsé ?

— Oui.

La mère précise que l'accusé est son aîné, que son mari, un policier, est mort assassiné en 1994.

Le Président au prévenu :

— Vous vous en souvenez ?

— J'avais 4 ans.

La mère rapporte aussi que son fils a suivi des études honorables et même bonnes dans un lycée d'Alger jusqu'au niveau de la première. Mais qu'il les a interrompues pour se former à un métier en France.

La dérive progressive

Puis on apprend que l'accusé a beaucoup voyagé avant de se fixer en France. Il quitte l'Algérie en passant par l'Espagne. Après un bref séjour en France, il s'en va en Hongrie et au Monténégro afin d'atteindre la Turquie où il est arrêté pour attentat à la pudeur.

Le Président :

— Vous rentrez à Paris. Et là, on vous arrête une première fois pour vol et pour recel, il



s'agissait déjà d'un appareil photo. Au fond, qu'avez-vous fait depuis votre arrivée ?

— J'ai cherché du travail.

— Et vous pensiez y parvenir sans vos papiers ? (Ici le Président fait allusion au fait que l'accusé a renvoyé son passeport en Algérie pour des raisons peu claires). Ensuite, vous n'avez plus de logement, on vous arrête une seconde fois pour conduite en état d'ivresse, et une troisième pour port d'arme prohibée et vol avec violence. Vous êtes condamné à trois mois de prison, avec sursis. Vous voilà à présent à Fleury-Mérogis. Quelqu'un est-il venu vous voir ?

— Personne.

— Y avez-vous reçu des lettres ?

— J'ai téléphoné de la cabine de la prison.

— Il y a des moments où on se sent un peu perdu, dit un des avocats.

Long exposé de la psychiatre, en fin de matinée. Pour le public, elle est de dos puisqu'elle s'adresse au Président.

La traductrice, dit-elle, ne se présentant pas, nous parlons lui et moi sans problème en français, mais dans le cours de l'entretien, au moment où j'aborde le sujet délicat de sa sexualité, il devient agressif, prétend ne pas comprendre et veut un traducteur.

L'accusé se présente comme le fils préféré de sa mère. Également comme un élève doué et

AU PALAIS DE JUSTICE (1)

d'une intelligence « particulière ». Lorsque sa situation se détériore en France, il dort en Gare du Nord, puis il squatte un local dans les sous-sols de la Pitié où il entraîne la jeune Chinoise. « Elle était d'accord, sinon elle aurait crié et se serait débattue » affirme l'accusé.

En conclusion, il est intelligent, parle bien le français, mais son égocentrisme, son narcissisme est tel qu'il ne prend pas en compte le point de vue de la victime. Qu'il n'est pas du tout capable.

Je pars insatisfaite avant la fin tardive, prévue pour la soirée, réfléchissant à ce procès où la présence charnelle de la victime et de la mère de l'accusé manque beaucoup. Avec quelles inflexions, quelles expressions sur le visage auraient-elles répondu ? Quel corps a la plaignante ? Apparemment petit, fragile ? Quel aspect a la mère ? Comment est-elle vêtue ? Comment a-t-elle vécu l'arrestation de son fils bien aimé ? Le prévenu, lui, est visible, derrière le verre du box mais il paraît cacher sa voix et retenir ses émotions, s'il en éprouve. Tout se passe en écho, et comme par réfraction. Impression de distance et d'irréalité. Et souvenir de Simenon.

Dans son roman, *La Cage de verre*, celle-ci n'est pas un box et le héros un inculpé. L'homme corrige les épreuves d'un journal, dans un bureau vitré où il est à l'abri du bruit et du remue-ménage. Ce qui l'arrange : il fuit les autres, il parle peu ou pas du tout. Aussi quand une jeune femme, sa voisine de palier, se met à l'aguicher, il s'affole et la tue. Chez Simenon, les personnages, souvent, basculent, parce qu'ils ne savent pas, ne peuvent pas s'expliquer.

Dans un procès, le Tribunal cherche à comprendre, à démontrer avec rigueur le processus d'un drame en faisant s'exprimer ses acteurs. Mais les écrans demeurent ou d'autres les remplacent. D'où le trouble éprouvé quand on est spectateur. La justice des hommes découvre, dans le meilleur des cas, la vérité des faits. La vérité d'un être humain, disons plutôt sa nuit, sera-t-elle davantage approchée par l'artiste, qui par instant et par éclair, « sees through and all around », comme l'écrit le poète Williams Carlos Williams ?

Cet article a été publié sur notre blog [Mediapart](#).

Petits formats (4)

par Évelyne Pieiller

Günther Anders, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?* Allia, 94 p., 6,50 €

Difficile de lire cet entretien que Günther Anders a donné en 1977 sans être positivement réjoui. Il n'y a pourtant pas de quoi, objectivement, mais il témoigne d'un tel gaillard emportement qu'on s'en trouve vivifié. Anders a alors soixante-quinze ans, et il raconte son parcours, dont les secousses sont liées aux chocs du siècle.

Il ne fait pas exactement partie des gens qui raffolent de l'autopromotion, on peut même dire qu'il témoigne parfois à son encontre d'une sérieuse antipathie. Anders n'est pas un tendre, mais c'est avec panache. Il évoque sa formation philosophique, ses relations avec Heidegger et Husserl, ses vagabondages dans l'esthétique et la « prose philosophico-discursive », mais « j'ai abandonné toutes ces choses lorsque Hitler a surgi, non seulement à l'horizon mais – c'était de mauvais augure – au sein même de notre horizon ».

Il va devenir un moraliste, dimension peu prisée des philosophes, et dans le même temps « un type bizarre, sombre et difficile à supporter pour celle qui était alors ma femme », c'est-à-dire Hannah Arendt, qu'il ne désigne presque jamais par son nom. Après le nazisme, c'est Hiroshima qui va le conduire à agir en écrivain politiquement engagé : « Vous croyez que c'est un plaisir de gueuler jour après jour, années après années contre le nucléaire ? Rien n'est plus ennuyeux. Comme j'aimerais m'asseoir, comme les philosophes pouvaient encore le faire il y a cinquante ans [...] Chaque époque a son ascèse ».

Anders a eu le courage saisissant et têtu de se contrarier, sinon de s'empêcher, pour se consacrer à ce qui lui paraissait l'urgence collective. Mais c'est l'ensemble de ses apports qui resteront comme autant d'armes offertes au citoyen désireux d'allumer pour de bon les Lumières : tant son action (y compris dans le Tribunal Russell), son usage de l'ironie comme outil critique, que ses livres, de *L'obsolescence de l'homme* à *Sur la pseudo-concrétude de la philosophie de Heidegger...*

PETITS FORMATS (4)

Francis Dupuis-Déri, *Les black blocs : La liberté et l'égalité se manifestent*. Lux, 351 p., 14 €

Ils sont mystérieux, et puissamment romantiques : tout en noir, cagoulés, capuche relevée, ils forment des petits groupes qu'on repère dans les manifestations, homogènes comme une troupe de ballet moderne, rapides, secrets, ce sont les « casseurs » pour les médias, les « ultra-violents » pour les angoissés, en bref des tenants de l'action directe, qui ciblent les succursales des banques, les boutiques de Télécom, les symboles divers de la police. Les *black blocs* garderont une grande part de leur mystère, même après la lecture de ce livre, dont la première édition date de 2003, et qui est ici évidemment revu et augmenté.

On y apprend qu'ils sont repérés comme mouvement en 1999, que c'est sans doute en Allemagne qu'ils sont le plus nombreux, qu'ils comptent des femmes dans leurs rangs, et que, dans certains groupes, leurs membres travaillent par ailleurs massivement dans des organismes à but non lucratif. Leur ligne politique ne s'y éclaireit guère : c'est assurément « *une expérience forte en dehors des normes établies par l'État* » et les partis, et qui donne « *le sens de la destruction : écarter un obstacle et faire de la place* ».

L'auteur, professeur de science politique à l'université du Québec à Montréal, est un militant de sensibilité anarchiste, et ne cache pas sa sympathie pour les *black blocs*. Ce qui ne l'empêche pas de recenser certaines critiques qui leur sont adressées, notamment le reproche d'une maigreur théorique assez frappante. Mais il semble considérer que ledit reproche est peu fondé, dans la mesure où les *black blocs* déploieraient une tactique, et non une stratégie, encore moins une pensée systématique, se contentant d'opposer à la « société du spectacle » un « anti-spectacle ». Ce qui est du goût des médias, à l'évidence. Et ce, d'autant plus que ces activistes s'inscrivent avec ferveur contre la « gauche institutionnelle ».

Claude Arnaud, *Chamfort*. Perrin, coll. « Tempus », 479 p., 10 €

On ne peut pas dire qu'on était familier de Sébastien-Roch-Nicolas de Chamfort (1740-

1794), qu'on ne connaissait guère que par quelques aphorismes : « *Il faut que le cœur se brise ou se bronze.* »

Cette indifférence était regrettable, car Chamfort est un personnage étonnant, dont la vie est toute liée aux débats et aux tensions des Lumières, que va soudain affûter le surgissement de la Révolution.

Ce « bâtard » qui choisit de se donner une particule est d'une intelligence redoutable, et d'un esprit étincelant. Il plait à tout ce qui compte dans le Paris d'alors, sauf à lui-même. Il ne s'aime pas, mais il aime être fêté. De salons en mondanités diverses, il se veut grand dramaturge, il échoue. La Révolution va l'exalter. D'ami de Mirabeau, il devient « *une sorte de saint républicain* », lui, le misanthrope, espère en une humanité enfin fraternelle, se rallie sans enthousiasme aux Girondins, et finit par tenter de se suicider, par le revolver et le poignard. Il en réchappe, mais pour peu de temps. Nietzsche le saluera comme un « *La Rochefoucauld du XVIII^e siècle, mais plus noble et plus philosophe* ».

Thierry Bourcy et François-Henri Soulié, *Le songe de l'astronome*. 10/18, coll. « Grands détectives », 259 p., 7,50 €

Tycho Brahé (1546-1601) est un personnage formidablement « Renaissance ». Il est danois, né dans une grande famille, et choisit de se consacrer à l'astronomie. Il ne raffole pas forcément de la discrétion – il avait un nez en or, une prothèse due à un duel malheureux – mais il préfère quand même ne pas se faire trop remarquer par l'Église et privilégier une théorie du cosmos qui ne froisse pas les théologiens.

Lui qui donne admirablement la priorité à l'observation sait tout ce qu'elle apporte aux thèses de Nicolas Copernic. Il préfère néanmoins s'en tenir à une conception mixte, qui évite l'héliocentrisme brutal. Son assistant, Johannes Kepler, sera plus intrépide.

Dans ce petit polar fluët et sympathique, c'est précisément autour de cette question (mais qu'est-ce qui tourne, le Soleil autour de la Terre, ou l'inverse ?) qu'on rencontre Brahé à Prague. *Le château des étoiles* de Paul de Brancion (Libretto, 2016) propose de son côté une fréquentation plus approfondie du personnage, par moments enthousiasmante.